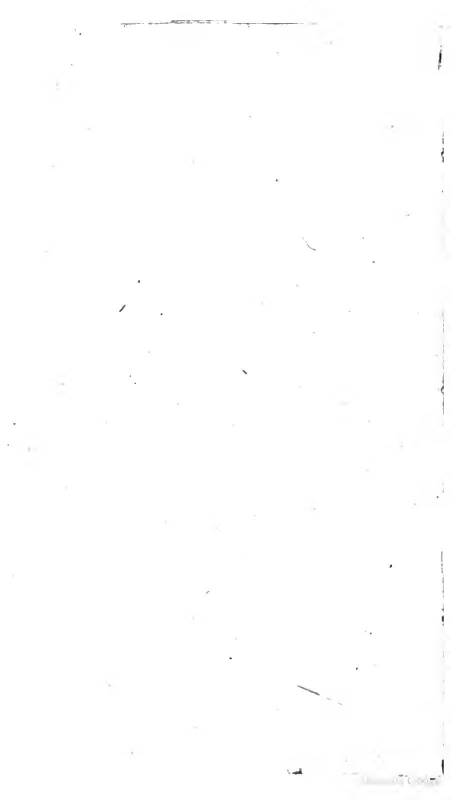






PRÉFACE.

Je ne dirai point dans cette Préface ce que j'ai déja dit dans celle de Plaute, de l'origine de la Comédie & de tous les changemens qui lui ſont arrivés. On ſait ce que c'eſt que la vieille Comédie. Je ne m'attacherai donc ici qu'à donner une idée générale d'Ariſtophane, ſans faire le détail de ſa vie; pour en marquer toutes les particularités, il faudroit avoir travaillé ſur tous ſes Ouvrages avec le même ſoin que j'ai travaillé ſur les deux Comédies que j'ai traduites.

Ariſtophane étoit d'Athénes, du Bourg appellé Cydathenien & de la Tribu Pan-





dionide. Son mérite lui attira tant d'envie qu'on voulut lui contester son droit de Bourgeoisie, & le faire passer pour Etranger. Il n'employa point son Eloquence à répondre à ses ennemis, il ne dit qu'un mot à ses Juges, & ce mot eut tout le succès qu'il en avoit attendu; peut être que les Figures les plus pathétiques & les plus recherchées ne lui auroient pas si bien réüssi: *Messieurs,* leur dit-il, *ma mère m'a toûjours dit que j'étois fils de Philippe, pour moi je n'en sais rien; car il n'y a personne qui puisse être assuré de connoître son père.* Ce qui rend cela plus agréable c'est que ce sont deux Vers, que Telemaque dit dans l'Odyssée.

Μήτηρ μέν τ' ἐμέ φησι τοῦ ἔμμεναι, αὐτὰρ ἔγωγε
Οὐκ οἶδ', οὐ γάρ πώ τις ἑὸν γόνον αὐτὸς ἀνέγνω.

J'ai voulu rechercher ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette accusation, & j'ai trouvé qu'Aristophane avoit quelque bien dans Egine,

Egine, comme il le fait assez entendre dans sa Comédie des Acharnenses, où il dit aux Athéniens, *les Lacédémoniens vous demandent Egine, ce n'est pas qu'ils se soucient fort de cette Isle, mais c'est qu'ils veulent se vanger de moi, & m'ôter mon bien.*

C'est de là apparemment que les envieux de ce Poëte prirent occasion de dire qu'il étoit Eginete. Ceux qui ont écrit qu'il étoit Egyptien, ou Rhodien, ou Melien, l'ont fait sans fondement. On ne peut pas douter du temps qu'Aristophane florissoit, puisqu'il étoit Contemporain de Platon, de Socrate, d'Euripide, des Généraux Lamachus, & Demosthène, & que la plûpart de ses pièces furent joüées du temps de la guerre du Peloponèse. Il avoit le naturel bilieux & ardent, son génie le portoit particuliérement à la raillerie; & comme il avoit beaucoup d'élevation & de courage, & qu'il étoit l'ennemi déclaré de la servitude & de tous ceux qui vouloient opprimer son païs, il trouva une ample matiére à exercer son

 esprit,

esprit, & à faire voir l'amour qu'il avoit pour la liberté. Les Athéniens se laissoient alors gouverner par des gens qui ne songeoient qu'à s'en rendre les maîtres. Aristophane qui étoit trop fin pour ne se pas appercevoir de leurs desseins, fut le seul qui s'y opposa; & en montant lui-même sur le théatre, il découvrit aux Athéniens les pernicieuses pratiques de leurs Généraux & de leurs prémiers Magistrats. Il leur enseigna les moyens de les prévenir, & les garantit par là des plus grands malheurs. Cléon fut le prémier qu'il attaqua & qu'il mit sur le théatre, & comme il n'y avoit point de Comédien qui osât joüer le personnage d'un homme si autorisé, Aristophane le représenta lui-même, & fit si bien que les Athéniens condamnèrent Cléon à une amende de cinq talens qui fut donnée au Poëte. Il attaqua ensuite Lamachus, & il n'épargna ni Periclés, ni Alcibiade.

Pendant qu'il travailloit avec tant de soin à défendre la République contre les enne-

mis du dedans, il n'oublioit pas de la fortifier contre les attaques de ceux du dehors. Les Lacédémoniens & les autres peuples jaloux de la grandeur d'Athénes éprouvèrent souvent qu'Ariſtophane ſeul valoit une armée aux Athéniens, & qu'il étoit impoſſible d'en venir à bout, pendant qu'ils ſuivroient les conſeils de ce Poete qui avoit rendu ſon théatre comme l'Ecole de l'Art Militaire & de toutes les vertus qui rendent les hommes redoutables à leurs ennemis. Il aſſembloit les ſpectateurs, non pas pour les flater par des loüanges fades & trompeuſes, ou pour les divertir par des bouffonneries & par des groſſiéretés; mais pour les inſtruire par des leçons ſolides, qu'il ſavoit rendre agréables en les aſſaiſonnant de mille inventions plaiſantes, que perſonne, que lui ne pouvoit trouver. Il ne ſe contentoit pas de les avertir de leur devoir, il leur reprochoit leurs fautes, il leur diſoit qu'ils raiſonnoient comme des enfans, & que quand leurs réſolutions étoient ſuivies de quelques

heureux succès; c'étoit que les Dieux prenoient plaisir à faire des miracles; mais que ces mêmes Dieux se lasseroient enfin de garder des foux. Cette liberté, qui nous paroîtroit aujourdhui si dure, étoit si bien reçuë des Athéniens, qu'ils jetoient à pleines mains des fleurs sur la tête du Poëte, & le conduisoient par la Ville avec des acclamations & en le comblant de loüanges. Pour le remercier même de l'affection qu'il avoit pour la République, par un décret public, ils l'honorent d'une couronne de l'Olivier sacré de la Citadelle, & c'étoit le plus grand honneur qu'on pouvoit faire à un Citoyen.

Enfin Aristophane suivoit si exactement les affaires des Athéniens, que ses Comédies sont à proprement parler l'Histoire fidéle de ce peuple; c'est pourquoi Platon, écrivant à Denis le Tyran, lui dit, qu'il n'a qu'à lire soigneusement les ouvrages d'Aristophane pour connoître parfaitement l'état de la République des Athéniens.

Son

Son but n'étoit pas d'inspirer seulement à ce peuple les vertus militaires, il travailloit aussi avec soin à lui enseigner les vertus Morales, & comme il avoit l'esprit d'une grande étenduë, il ne s'attachoit pas à donner le caractère d'un ou de deux Citoyens, il attaquoit la République en corps, & lui montroit toute la difformité de ses vices. Ces idées grandes & générales ne l'empêchoient pas de descendre quelquefois dans le particulier, & d'aller chercher dans toutes les Tribus pour y trouver quelque Athénien dont il pût découvrir l'infamie. C'est dans cette vûë qu'Horace a parlé de lui dans la IV. Sat. du Livre prémier,

Eupolis atque Cratinus Aristophanesque Poëtae,
Atque alii quorum Comoedia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi quod malus aut fur,
Quod moechus foret, aut sicarius, aut alioqui,
Famosus, multa cum libertate notabant.

Eupolis, Cratinus, Ariſtophane & tous les autres Poëtes de la vieille Comédie, reprenoient avec beaucoup de liberté tous ceux qui méritoient d'être notés, pour leurs malices, pour leurs rapines, pour leurs débaubauches & pour leurs crimes. Mais il faut bien s'empêcher de croire qu'Horace ait voulu marquer par là le caractère d'Ariſtophane, ce n'eſt que la moindre & la moins conſidérable de ſes parties, & Horace n'en parle que par rapport à ſes Satires dont il veut excuſer la liberté.

Cette grandeur d'ame & cette indépendance d'Ariſtophane l'avoient rendu ſi illuſtre, & avoient étendu ſa réputation ſi loin que Lilius Graldus écrit, que le Grand Roi, c'eſt-à-dire, le Roi de Perſe, étant deſcendu en Gréce, & s'étant fait montrer tout ce qu'il y avoit de plus remarquable dans Athénes, demanda où étoit donc le Poëte Comique. Mais qui eſt ce Roi de Perſe qui deſcendit en Grece? Ce n'eſt pas le prémier Darius, ce n'eſt pas non plus Xerxes, Ariſto-

phane

phane n'étoit peut-être pas encore né quand Xerxes vint faire la guerre aux Athéniens, & Darius Nothus ni Artaxerxe ne descendirent jamais en Gréce. Ce Docteur Italien n'est pas excusable d'avoir donné l'air de Fable à une vérité si avantageuse & si honorable à la mémoire d'Aristophane. Il n'auroit pas fait cette faute, s'il avoit voulu se donner la peine de prendre dans les écrits mêmes de ce grand Homme toutes les particularités de sa vie, & de vérifier par là tout ce qu'il avançoit; mais peu de gens se piquent de cette exactitude, que j'estime beaucoup plus que toutes les autres qualités d'un Historien. Voici la vérité de l'Histoire: Le Roi de Perse demanda des nouvelles d'Aristophane aux députés que les Grecs lui avoient envoyés. On prendra peut-être quelque plaisir à voir de quelle manière il conte cela lui-même dans l'Intermède du second Acte de sa Comédie des Acharnenses: c'est le Chœur qui parle.

Οὕτω

Οὕτω δ' αὐτȣ̃ περὶ τῆς τόλμης ἤδη
πόῤῥω κλέος ἥκει.
Ὅτε καὶ Βασιλεὺς Λακεδαιμονίων
πρεσβείαν βασανίζων,
Ηρώτησε πρῶτα μὲν αὐτȣ̀ς πότεροι
ταῖς ναυσὶ κρατȣ̃σιν,
Εἶτα δὲ τȣ̃τον τὸν ποιητὴν ποτέρȣς
εἴποι κακαπολλά.
Τȣ́τȣς γὰρ ἔφη τȣ̀ς ἀνθρώπȣς πολὺ
βελτίȣς γεγενῆσθαι
Καὶ τῷ πολέμῳ πολὺ νικήσειν, τȣ̃τον
ξύμβȣλον ἔχοντας.

La gloire de ce Poëte, & la réputation de son courage vont déja si loin, que le Grand Roi interrogeant un jour les Ambassadeurs des Lacédémoniens, leur demanda premiérement quels peuples de Grèce étoient les plus forts sur la mer, & ensuite qui étoient ceux sur qui ce Poëte s'acharnoit le plus dans ses Comédies, car dit-il, *ce sont ses conseils qui rendent les hommes meil-*

leurs

leurs & qui les font triompher de leurs ennemis.

Pour achever de donner une idée juste d'Aristophane, je n'ai plus qu'à parler du caractére de son esprit & de son stile. Jamais homme n'a eu plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paroître. Sa Critique est naturelle & aisée, & ce qui se trouve fort rarement, il conserve beaucoup de délicatesse dans une grande fertilité. En un mot l'Esprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paroît plus dans Aristophane que dans aucun autre Auteur que je connoisse de l'antiquité; mais ce qu'on doit le plus admirer en lui; c'est qu'il est toûjours si bien le Maître des Matiéres qu'il traite, que sans se géner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choses qui auroient paru d'abord les plus éloignées de son sujet, & que ses caprices même les plus vifs & les moins attendus paroissent comme des suites nécessaires des incidens qu'il a préparés.

C'est

C'eſt cet Art qui rend inimitables les Dialogues de Platon, qu'on doit regarder comme autant de Piéces de Théatre, qui ne divertiſſent pas moins par l'action que par le diſcours.

Le ſtile d'Ariſtophane eſt auſſi agréable que ſon eſprit, outre la pureté, la netteté, la force & la douceur, il a une certaine harmonie qui flate ſi agréablement l'oreille qu'il n'y a rien de comparable au plaiſir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au ſtile médiocre & commun, il le fait ſans baſſeſſe; quand il vient au ſtile ſublime, il s'éleve ſans obſcurité, & jamais perſonne n'a ſû faire un mélange ſi agréable de tous les différens genres d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reſte de l'ancienne Gréce, ſi on n'a pas lû Ariſtophane, on ne connoit pas encore tous les charmes & toutes les beautés du Grec. Auſſi Platon avoit tâché de former ſon ſtile ſur celui de ce Poëte qu'il liſoit avec beaucoup de ſoin, & il ſemble qu'il ait pris dans ſes Ouvrages la douceur,

la

la variété & l'harmonie que les bons connoiſſeurs admirent en lui. Il étoit au moins ſi charmé de la politeſſe & des graces qui régnent dans toutes ſes Comédies qu'il fit cette Epigrame,

Αἱ χάριτες τέμενος τι λαβεῖν, ὅπερ οὐχὶ πεσεῖται
Ζητοῦσαι, Ψυχὴν εὗρον Ἀριστοφάνευς.

Dum quærunt charites nunquam violabile templum,
Inuenêre ſacrum pectus Ariſtophanis.

Les Graces ayant couru par tout pour trouver un lieu à bâtir un Temple qui durât toûjours, elles choiſirent le cœur d'Ariſtophane, d'où elles n'ont jamais bougé depuis. Et pour témoigner plus particuliérement l'eſtime qu'il faiſoit de ce Poëte, il lui donna la meilleure place dans ſon Banquet, qui eſt un de ſes plus beaux Dialogues, & il met ſous ſon nom le beau diſcours qu'il fait de l'Amour, comme pour donner à entendre

par

par là qu'Ariſtophane étoit le ſeul qui pût agréablement parler de cette paſſion.

Ariſtophane avoit fait plus de cinquante Comédies, il ne nous en reſte qu'onze qui ſont parfaites & ſans Lacunes, & les deux que j'ai traduites ſont les ſeules qui puiſſent être bien miſes en nôtre langue. Ce que j'ai dit de leur Auteur devroit leur être un aſſez bon paſſe-port & les faire recevoir favorablement, mais de la maniére dont on eſt fait aujourd'hui, je ne ſais ſi ma Traduction aura tout le ſuccès que je pourrois ſouhaiter, & ſi l'approbation qu'on donnera à cet Ouvrage, répondra à la réputation que ce grand Poëte a euë de ſon temps, & qu'il a conſervée depuis tant de ſiécles. L'autorité & l'exemple des temps les plus éclairés & les plus polis ne nous touchent point; auſſi ſuis-je fort préparée à tous les jugemens que le public en pourra faire, & je les ai même ſi bien prévûs que je crois pouvoir découvrir à mes Lecteurs leurs propres penſées.

Tous

Tous les Ouvrages ont à passer ordinairement par les mains de trois sortes de juges. Je mets dans le prémier rang ceux qui ont le goût fort bon, dans le second, ceux qui l'ont médiocre, le troisiéme, qui est beaucoup plus grand que les deux autres, est de ceux qui l'ont mauvais. Les prémiers jugent sainement de tout comme s'ils avoient été de tous les temps, les beautés les plus cachées & les défauts les plus couverts font une impression si vive & si nette dans leur esprit, que ce qu'il y a de plus fin & qui échape aux yeux de tout le reste du monde, paroît être pour eux en relief. Les seconds ne jugent presque de rien par eux-mêmes, ils sont renfermés dans certaines bornes qu'ils ne sauroient passer; ils sentent quelquefois & ils entrevoient des beautés ou des défauts; mais la moindre chose est capable de leur faire prendre l'un pour l'autre: Les endroits même dont ils sont les plus frapés ne les laissent que dans une tiédeur languissante. Les derniers prennent le méchant parti sur tout,

 ils

ils croient qu'il n'y a rien au delà de leur point de vûë, ils ne jugent jamais que par rapport à eux-mêmes, ils veulent se reconnoître en tout, & ils condamnent absolument tout ce qui ne leur ressemble point.

Si je ne me suis point trompée aux portraits que je viens de faire de mes Lecteurs, je ne crois pas pouvoir manquer de bien découvrir leurs sentimens sur ces deux Comédies d'Aristophane; les prémiers, je dis même ceux qui ne connoîtront ce Poëte que par ma Traduction, seront charmés de la beauté & de la finesse de ses idées, de la grandeur & de la hardiesse de ses desseins, de la vivacité de son imagination, & de la souplesse de son esprit, qui lui rendoit si aisé l'Art de tourner en ridicule les choses mêmes les plus parfaites. En un mot, ils admireront Aristophane comme l'ont admiré tous les grands Hommes des siécles passés qui lui ont toûjours donné le prix de la Comédie. Les seconds ne seront pas si frapés des beautés qu'ils y remarqueront, que des

défauts qu'ils y croiront reconnoître, ils ne le condamneront pas abſolument; mais ils le liront avec une certaine langueur & avec une indifférence qui n'eſt pas moins injurieuſe que le mépris. Enfin ceux du dernier ordre s'étonneront que j'aye voulu employer mon temps à traduire deux Comédies où l'on ne voit ni mariages ni intrigues d'Amour, ni fourberies de valets, ni vieillards dupés, ni aucun de ces autres jeux de Théatre qui ſont aujourd'hui comme l'ame de la Comédie. * Voilà deux beaux ſujets, diront-ils, qu'un aveugle à qui l'on fait recouvrer la vûë, & un Philoſophe qu'on raille. ** Et en s'applaudiſſant eux-mêmes de la fineſſe de leur Critique, ils donneront hardiment un démenti à toute l'antiquité, ils croiront avoir ſeuls toute la politeſſe & tout le bon ſens en partage, & ils accuſeront de groſſiéreté & de folie tous ceux qui ne ſeront pas de leur ſentiment. Si j'avois pour but dans mes Ouvrages de contenter ces trois ſortes de

b 2 juges,

* Sujet de Plutus. ** Sujet de Nuées.

juges, je n'aurois garde de leur préſenter des modéles ſi achevés; je tiens pour une maxime conſtante qu'une beauté médiocre plaira plus généralement qu'une beauté ſans défaut, & il ſeroit facile d'en donner des raiſons convainquantes; mais j'avouë que je ne me ſuis jamais propoſé que de plaire aux gens du prémier ordre, & que je compte preſque tout le reſte pour rien; je ne laiſſerai pas cependant de combattre autant qu'il me ſera poſſible dans cette Préface, les doutes & les difficultés de ceux qui n'ont qu'un goût médiocre, & de leur donner des guides qui pourront les faire marcher ſûrement dans un païs qu'ils ne connoiſſent pas; je n'oſerois me rien promettre des autres, s'ils veulent pourtant ſe donner la peine de lire cette Préface avec quelque réfléxion, j'eſpére qu'ils rabatront quelque choſe de leur entêtement, & qu'ils pourront au moins entrer dans quelque ſoupçon que leurs jugemens ne ſont peut-être pas trop juſtes.

Ce qui empêche aujourd'hui la plûpart des hommes de goûter les Ouvrages des Anciens, c'est qu'on ne veut jamais perdre de vûë son siécle, & qu'on veut le reconnoître en tout. Il n'est rien de plus injuste; les siécles se suivent sans se ressembler, & si les hommes sont toûjours dans ce préjugé qu'il n'y a rien de bon que ce qui porte les marques de leur siécle, il se trouvera que les meilleurs Ouvrages n'auront qu'une vie fort limitée, & que les plus grands écrivains découragés par une imagination si mortifiante, n'auront plus la force de travailler pour une immortalité qu'ils ne devront pas se promettre.

La préoccupation où l'on étoit du temps d'Auguste pour les Ouvrages des Anciens, quoique fort vicieuse, me paroît encore plus supportable que celle que nous avons contre eux. Pendant que l'on recevoit pour bon ce qui étoit vieux: un Auteur pouvoit au moins espérer que le temps le feroit enfin joüir du privilége que l'on accordoit à tout

ce qui étoit ancien, & pour ſe conſoler du mépris qu'on avoit pour lui pendant ſa vie, il n'avoit qu'à ſonger à l'honneur qu'on lui feroit aprés ſa mort: au lieu que la prévention où l'on eſt aujourd'hui ôte toute eſpérance à l'eſprit, elle l'abaiſſe: & ſi j'oſe me ſervir ici de cette figure de Platon, elle coupe ſes aîles & l'empêche d'arriver à cette élevation qui eſt l'unique ſource des belles choſes. Pour faire voir le ridicule de cette erreur on n'auroit qu'à prendre le contrepié de l'Argument dont * Horace ſe ſert pour corriger celle des Romains; mais malheureuſement pour nous la raillerie ſeule ne ſuffit plus pour deſabuſer les hommes, il leur faut des raiſons moins enveloppées; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de remonter juſqu'à la ſource; & comme le préjugé dont je viens de parler ne vient que de la détermination & de la diſpoſition de l'eſprit, il ſe détruira de lui-même, quand j'aurai fait voir de

* Dans la premiére Epitre du Livre II. verſ. 40.

de quelle manière ſe forment les jugemens que les hommes font de tous les objets qui ſe préſentent à leur imagination; je tâcherai donc d'expliquer ce que c'eſt que le goût; je ferai enſuite l'examen de ces deux Comédies, & quand mon Ouvrage tombera entre les mains de ces Lecteurs tiédes ou dégoûtés dont j'ai parlé; s'ils veulent de bonne foi ſe faire l'application de ce que j'aurai dit, il ne dépendra que d'eux de connoître ſûrément la cauſe de leur tiédeur ou de leur dégoût.

Tout le monde parle du goût, & je n'ai encore trouvé perſonne qui l'ait bien défini. Les Traités que j'en ai vûs ne ſont que des idées confuſes où il n'y a ni juſteſſe ni raiſon, & par conſéquent point de vérité; chaque difficulté qui ſe préſente ſemble demander un autre principe que celui qu'on a poſé. Cependant la plus grande & peut-être la ſeule marque du vrai, c'eſt quand un même principe ſuffit à expliquer toutes les difficultés.

 J'eſpére

J'efpére que j'aurai été plus heureufe dans la recherche que j'en ai faite, & que la définition que je vais donner, contentera tous ceux qui voudront fe donner la peine d'examiner & d'approfondir ma penfée.

Le goût eft une harmonie, un accord de l'efprit & de la raifon, on en a plus ou moins felon que cette harmonie eft plus ou moins jufte, cela étant, tous les objets extérieurs qui fe préfentent à l'imagination y font non feulement une image, mais ils y rendent auffi une efpéce de fon; car tout parle à l'efprit, & quand ce fon extérieur fe trouve d'accord avec cette harmonie intérieure, l'imagination reçoit & approuve d'abord cet objet, qu'elle ne manque jamais de rejetter quand le contraire arrive. Car comme l'harmonie ou l'accord eft la caufe de l'amour que l'on a pour certains objets, par la raifon des contraires, la diffonance eft néceffairement la caufe de la haine. Cette diffonance vient ou de l'objet, ou de l'efprit qui juge, ou bien fouvent de tous les deux. Quand

elle

elle vient de l'objet, & que nôtre esprit a cette harmonie parfaite dont je viens de parler, il est impossible que nous approuvions l'objet qu'on nous présente, il nous paroîtra toûjours défectueux. Quand la dissonance vient de nôtre esprit qui juge, alors les meilleures choses nous paroissent mauvaises; mais au lieu de nous accuser nous-mêmes, nous accusons toûjours l'objet, parce que comme nôtre esprit est accoûtumé à cette dissonance, il ne sauroit de lui-même la remarquer. Enfin quand elle est dans l'un & dans l'autre, & dans l'esprit & dans l'objet, de là vient que les plus mauvaises choses passent fort souvent pour bonnes, parce qu'elles sont en proportion de dissonance avec l'esprit. Par ce moyen on trouvera facilement la raison pourquoi un Ouvrage médiocre trouve fort peu de censeurs, & qu'un Ouvrage excellent ne trouve des admirateurs qu'en fort petit nombre. Si on vouloit pousser cette matiére à bout, & tourner ma définition en tous sens; je suis persuadée qu'on auroit

 l'expli-

l'explication des choses qui paroissent les plus difficiles & les plus bizarres; je pourrois même rendre cela sensible par des exemple tirés de la Musique & de l'harmonie des instrumens; mais ce n'est pas une Dissertation sur le goût; c'est une Préface que je fais sur Aristophane. Passons à l'Examen & tâchons de donner à ceux qui ne goûteront point cet Auteur, le moyen de découvrir d'où vient cette dissonance dont j'ai parlé, si elle est dans les Comédies que je leur présente, ou si elle n'est que dans leur esprit.

J'ai dit dans la Préface de Plaute, qu'Aristophane est un des prémiers Poëtes de la vieille Comédie, & qu'on voit dans ses dernières Piéces des exemples de la moyenne, tous les Savans prétendent que le Plutus est du nombre de ces derniéres, mais je ne sais s'ils ont raison. Dans la moyenne Comédie on supposoit des noms, parce qu'il étoit défendu de nommer les personnes. Aristophane n'observe point ici cette régle, il nomme

nomme hardiment tous ceux qu'il attaque, il eſt vrai que ſon ſujet eſt feint, & cela pourroit peut-être dementir la différence que l'on a miſe entre la moyenne & la nouvelle Comédie; car il eſt fort vrai-ſemblable que les Poëtes avoient la liberté de feindre des ſujets dans la moyenne comme dans la nouvelle. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que la Satire eſt un peu plus déguiſée dans cette Piéce que dans les autres que nous avons de ce Poëte, mais pour être plus fine, elle n'en eſt pas moins piquante.

* Le but d'Ariſtophane eſt de reprocher aux Athéniens leur avarice, qui les portoit à faire des fautes très-conſidérables dans les affaires les plus importantes. Que fait-il donc? il feint que par le ſecours d'Eſculape, on fait recouvrer la vûë à Plutus, & qu'on detrône Jupiter pour mettre à ſa place ce Dieu des Richeſſes. On ne ſauroit voir de ſujet plus ingénieux, Ariſtophane en tire mille railleries contre le général, contre les particu-

* Sujet du Plutus.

particuliers, &, ce qui eſt encore plus remarquable, contre la Religion.

* La pauvreté qui veut s'oppoſer au deſſein qu'on a fait de faire recouvrer la vûë à Plutus, la fin de la miſére des gens de bien, le renverſement de la fortune des méchans, le Grand Prêtre de Jupiter qui veut quitter le ſervice de ce Dieu pour ſuivre le Dieu des Richeſſes, Mercure qui cherche condition, & la Vieille qui vient ſe plaindre de l'infidélité de ſon Galant, ſont autant d'incidens qui naiſſent naturellement du ſujet, & qui en ſont même comme les ſuites néceſſaires.

** Pour l'unité de lieu, Ariſtophane la garde ſoigneuſement, quoiqu'on ait voulu l'accuſer de l'avoir négligée. Tout ſe paſſe devant la maiſon de Cremyle qui eſt au fond du Théatre, un peu éloignée du Temple d'Apollon qu'on voit à côté.

† Le temps qu'il donne à ſon action eſt un peu plus difficile à marquer; car dans toute

* Les incidens. ** L'unité de lieu.
† Le temps ou la durée de l'action.

toute la Comédie il n'y a rien qui nous apprenne à quelle heure la Scéne s'ouvre. Le Poëte n'a eu soin que de marquer la fin de son action qu'il fait durer jusqu'à dix ou onze heures du matin, ou tout au plus jusqu'à midi; car le troisiéme Acte est ouvert par le valet Carion qui vient du Temple d'Esculape d'où on est sorti peu de temps aprés le lever du Soleil; ainsi les trois derniers Actes ne peuvent durer tout au plus que cinq ou six heures, encore faut-il supposer qu'il y avoit de longs Intermédes qui tenoient lieu de Chœur. Je trouve de grandes difficultés à limiter la durée de cette action. Je crois même que tous les Savans ont évité d'en parler, de peur de se méprendre. Je serai plus hardie qu'eux & je ne ferai pas difficulté de dire ici ma pensée. Il me paroît que cette Comédie fut joüée à deux reprises, que les deux prémiers Actes furent joüés le soir un peu avant le coucher du Soleil, & que les trois derniers furent joüés le matin. Aristophane avoit besoin de prendre cette

liberté

liberté à cause que Plutus devoit passer la nuit dans le Temple d'Esculape; car c'étoit le temps destiné à ces guerisons, & il faloit coucher dans le Temple pour recevoir le secours du Dieu. Il n'étoit donc pas possible de renfermer toute cette action dans l'espace de douze heures, ni de retenir les spectateurs pendant que Plutus seroit au Temple, puisque la suite de l'action dépendoit uniquement de la guerison de Plutus, & il ne se pouvoit rien passer au Théatre pendant ce vuide; il n'y a rien de plus certain, & si on y prend bien garde, on trouvera que cela fait même une beauté dans cette Piéce, & si c'est une licence, la Fête où elle fut joüée donnoit à Aristophane la liberté d'en user. Outre que cette nouveauté ne pouvoit pas manquer de plaire aux Athéniens dans un sujet si extraordinaire & de leur donner une fort grande curiosité & une fort grande impatience de savoir, à quoi aboutiroient un si grand appareil & des promesses si magnifiques. Voyons présente-

ment

ment de quelle maniére & avec quels prétextes Ariſtophane fait paroître, agir & parler ſes Acteurs.

Cremyle & ſon Valet paroiſſent d'abord ſur la Scéne avec Plutus, qu'ils ont rencontré au ſortir du Temple d'Apollon. Le Valet s'avance vers les ſpectateurs un peu plus vîte que Cremyle qui a peur de perdre Plutus. Il n'y a rien de plus ingénieux que l'Oracle qu'Apollon a rendu à Cremyle, ni rien de plus naturel que l'explication qu'en donne ce Valet; c'eſt ce qui fonde toute la Piéce. Ce prémier Acte eſt tout rempli de railleries fines & piquantes contre les Athéniens, il n'eſt que d'une Scéne, parce que le temps qu'il falloit pour aller du Temple d'Apollon à la maiſon de Cremyle ne ſouffroit pas qu'on fît naître dans cet Acte des incidens qui en retardaſſent la concluſion. Et Ariſtophane ſuit ici fort bien le précepte qu'Horace explique dans ce Vers.

Semper ad euentum feſtinat.

Ce

Ce ſeul exemple ſuffit pour deſabuſer ceux qui croient ſur la foi d'un Savant homme qui a écrit de la pratique du Théatre, que les Actes d'une ſeule Scéne ſont froids & languiſſans, & qu'il en faut au moins trois. C'eſt une erreur; on ne doit point eſtropier l'action qui fait un Acte; mais on ne doit pas auſſi chercher à l'alonger. Il faut ſuivre la nature & la raiſon qui ſont des guides plus ſûrs que toutes les régles.

* L'intervalle du prémier Acte eſt rempli par Carion qui va chercher les amis de ſon maître. Il faut ſe ſouvenir que cette Comédie fut joüée pendant la Fête de Bacchus que l'on appelloit Διονύσια ἐπ' ἀγροῖς, *Dionyſia in agris*, *les Bacchanales des Champs*. Il ne faut pas douter qu'il n'y eût quelque Intermède de Muſique ou de Danſe.

** Carion & les Païſans qu'il amene commencent le ſecond Acte. Cette premiére Scéne paroîtra fort extraordinaire à certaines gens;

* Prémier Intervalle. ** Acte II. Scéne I.

gens; qui ne trouveront pas naturel que des Villageois raillent entre eux ſur des ſujets tirés d'Homére ou des Piéces de Théatre. J'ai à répondre à cela que les Païſans du temps d'Ariſtophane valoient bien certains Bourgeois du nôtre, je pourrois même dire quelque choſe de plus. C'étoient les Habitans des Bourgs de l'Attique, les membres de la République d'Athénes, & ils faiſoient partie de la plus délicate & de la plus ingénieuſe Nation, qui ait jamais été. Toutes les Piéces de Théatre n'étoient pas moins faites pour eux que pour les prémiers Magiſtrats, & ils aimoient tous la Comédie avec tant de paſſion qu'ils ſavoient preſque par cœur toutes les Piéces de Théatre, encore mieux que les gens du monde ne ſavent aujourd'hui les Airs de nos Opéra. Et c'eſt ce qui ſauva la vie à pluſieurs Soldats Athéniens, après que leur armée eut été défaite en Sicile par Gylippe. Ceux qui échappèrent des mains de leurs ennemis trouvèrent le moyen de ſubſiſter en récitant aux Siciliens des vers

 d'Euri-

d'Euripide qu'ils avoient appris au Théatre. Aussi Platon dit dans un de ses Dialogues, que tous les faiseurs de Tragédies & de Comédies ne devoient point aller ailleurs qu'à Athénes pour s'enrichir en peu de temps.

* Dans la seconde Scéne Cremyle sort pour recevoir ses Confréres, & pour les prier de garder Plutus. Ces Païsans font le Chœur de cette Piéce; car tous les Savans se sont trompés assurément, quand ils ont écrit que dans cette Comédie il n'y a point de Chœur. Ce qui les a abusés, c'est que le Chœur ne parle point dans les intervalles des Actes, comme si c'étoit toûjours une nécessité qu'il parlât. Dans les Nuées même n'y a-t-il pas un intervalle où le Chœur ne dit rien? cependant on ne doute pas qu'il ne soit sur le Théatre. Du temps de la vieille & de la moyenne Comédie toutes les Piéces avoient des Chœurs, & j'ose assurer qu'on ne sauroit donner un exemple du contraire. Mais le Poëte avoit la liberté d'en disposer comme

* Scene II.

comme il le jugeoit à propos. Ariſtophane en met un dans cette Piéce pour garder Plutus; c'eſt pourquoi il ſuit toûjours ce Dieu, & revient ſur le Théatre avec lui, & ne dit rien dans les Intermédes où il ne fait apparemment que danſer pour témoigner ſa joye; cela eſt ſi vrai, que depuis que Plutus eſt revenu du Temple d'Eſculape, le Chœur ne quitte point le Théatre, il fait quelquefois le perſonnage d'un Acteur, & finit enfin la Piéce en danſant. Dans l'examen des Nuées j'expliquerai ce que c'étoit que le Chœur, & pourquoi on s'en ſervoit.

* Dans la troiſiéme Scéne, un ami de Cremyle vient pour s'informer ſi ce qu'il a oüi dire eſt vrai. Tout cela eſt fort naturel & fort bien conduit. Je ne ferai que parcourir legérement toutes les Scénes; mes Remarques ſuppléeront à ce que je ne dirai point ici.

** Dans la quatriéme Scéne, c'eſt la Pauvreté qui paroît pour empêcher, s'il lui

* Scéne III. ** Scéne IV.

eſt poſſible, qu'on ne faſſe recouvrer la vûë à Plutus, car c'eſt-là ſon affaire, & cet incident naît fort naturellement du ſujet. Toute cette Scéne eſt très-ingénieuſe pour faire voir l'avantage qu'une honnête Pauvreté a ſur les Richeſſes; il y a même des railleries très-fines contre les Athéniens, & le caractére de la Pauvreté doit charmer tous ceux qui connoiſſent ce que c'eſt que l'eſprit Attique. La cinquiéme Scéne n'eſt que la ſuite de la quatriéme. Il n'arrive aucun changement qui puiſſe donner lieu à une nouvelle Scéne; les Paiſans qui parlent, ont toûjours éte ſur le Théatre près de la maiſon de Cremyle.

* Après que la Pauvreté s'en eſt allée, Cremyle & Blepſideme ſe préparent à aller mener Plutus au Temple d'Eſculape; & c'eſt la cinquiéme Scéne qui n'a rien de particulier.

** L'intervalle du ſecond Acte eſt rempli par le voyage qu'on fait au Temple d'Eſculape. Et comme il faloit que Plutus paſſât la nuit dans ce Temple, les ſpectateurs ne pouvoient

* Scéne V. ** Second Intervalle.

pouvoient pas attendre là son retour, & il étoit absolument nécessaire que la Piéce fût joüée à deux reprises; car il n'étoit pas possible à Aristophane d'abréger ce temps, les spectateurs étoient trop bien instruits de ce qui se pratiquoit en ces occasions.

* La premiére Scéne de l'Acte III. est ouverte par Carion qui a devancé son maître pour aller donner à sa maîtresse des nouvelles de ce qui s'étoit passé. Il rencontre d'abord une foule de Païsans qui s'étoient assemblés pour attendre le succès de cette entreprise; car il ne faut pas croire que les Païsans qui paroissent à cette Scéne soient les mêmes qu'on a déja vûs. Les prémiers étoient allés avec Plutus pour lui servir de Gardes.

** Myrrine entend le bruit qu'on fait à sa porte, elle sort & ouvre la seconde Scéne qui est fort divertissante. Il n'y a rien de mieux que le récit que Carion fait de tout ce qui s'est passé la nuit dans le Temple. Et

* Acte III. Scéne I. ** Scéne II.

c'eſt une choſe aſſez étonnante que les Athéniens ſouffriſſent qu'Ariſtophane entreprît de les deſabuſer de leur ſuperſtition, en leur découvrant ſur ſon Théatre les friponneries & les abus de leurs Prêtres. Ce peuple étoit bien plus ſage que beaucoup d'autres que nous connoiſſons. Le caractére de Myrrine eſt fort bien choiſi; c'eſt une bonne femme entêtée de ſa Religion, & que rien ne peut deſabuſer. La Satire contre Neoclides vient là ſi naturellement, qu'il ſemble que ce ſoit une ſuite de l'Hiſtoire, & qu'Ariſtophane n'ait point cherché l'occaſion de parler de cet Athénien.

* Plutus arrive ſur le Théatre & c'eſt la troiſiéme Scéne. Les riches de ce temps-là ne devoient pas être fort contens de la premiére réflexion que ce Dieu fait après avoir recouvré la vuë; mais les pauvres en devoient être agréablement flatés.

** Plutus entre chez Cremyle où on lui fait un régal & un ſacrifice. Et c'eſt l'intervalle

* Scéne III. ** Troiſiéme Intervalle.

valle du troisiéme Acte. Il n'y a rien là que de fort judicieux & de fort bien conduit.

* Carion chassé de la maison de son maître par la fumée du sacrifice vient sur le Théatre & conte fort naturellement tous les changemens que la présence de Plutus a causés chez eux. Ces changemens quoique surnaturels sont pourtant fort vrai-semblables, parce qu'il n'y a rien d'impossible à un Dieu. Cela fait la premiére Scéne du IV. Acte. Il n'est pas inutile de faire ici une remarque fort importante pour la pratique du Théâtre. C'est que Carion paroît le prémier au commencement des quatre prémiers Actes. On pourroit croire d'abord que cela est vicieux, & il ne l'est point. Tout ce qui s'est passé jusques ici ne roule que sur quatre Acteurs, & Carion a toûjours eu la plus grande part à l'action; c'est pourquoi Aristophane ne pouvoit faire ouvrir ses Actes que par lui, Et il le fait avec tant de vraisemblance & avec des prétextes si nécessaires

 qu'on

* Acte IV. Scéne I.

qu'on doit admirer ſon adreſſe; mais il ſeroit difficile & même dangereux de l'imiter.

* La promeſſe que Plutus a faite dans la III. Scéne de l'Acte III. qu'il corrigeroit le paſſé, qu'il fuïroit les méchans, & qu'il ne ſe donneroit qu'aux gens de bien, préparent les incidens qui arrivent juſques à la fin de la Piéce. Dans cette ſeconde Scéne du IV. Acte un honnête homme vient remercier Plutus de ce qu'il a fini ſa miſére. Ariſtophane peint aſſez-bien dans cette Scéne l'ingratitude qui régnoit parmi les Athéniens. Lucien en a profité dans ſon Timon.

** Dans la troiſiéme Scéne, un Délateur vient ſe plaindre de ce que Plutus l'a ruiné. La ville d'Athénes étoit pleine de ces ſortes de gens qui étoient ſi haïs que cet incident ne pouvoit pas manquer de divertir les Athéniens. Ce que ce Délateur dit pour juſtifier ſon infame métier me paroît encore aſſez plaiſant.

* La

* Scéne II. ** Scéne III.

* La quatriéme Scéne eſt ouverte par une vieille qui vient quereler Plutus de ce que ſon Amant l'a quittée. Tout cela eſt très-naturel, & le caractére de cette vieille eſt aujourd'hui aſſez reconnoiſſable.

Le jeune homme que la vieille aimoit vient offrir des couronnes à Plutus & c'eſt la ** V. Scéne. Les duretés que cet Amant dégoûté dit à cette vieille font un aſſez bon effet ſur le Théatre. C'eſt la fin ordinaire de ces ſortes d'attachemens.

*** Les offrandes que l'on fait à Plutus dans la maiſon de Cremyle donnent lieu à l'intervalle du IV. Acte.

† Mercure entiérement réſolu de quitter le ſervice des Dieux, puiſqu'on ne leur fait plus de ſacrifices, vient chercher condition parmi les hommes, & c'eſt ce qui ouvre la premiére Scéne de l'Acte V. Cette Scéne eſt pleine de fineſſe & d'eſprit, auſſi-bien que la ſeconde où le Prêtre †† de Ju-

 piter

* Scéne IV. ** Scéne V. *** IV. Intevalle.
† Acte V. Scéne I. †† Scéne II.

piter fait assez bien sentir que ce n'est que l'intérêt qui méne les hommes & qui les oblige de s'adresser aux Dieux, & de leur rendre un culte qui seroit bien-tôt anéanti, si l'on n'avoit plus rien à leur demander. Cela devoit paroître assez-hardi aux Athéniens qui étoient le plus religieux peuple de la terre.

Comme on va mener Plutus pour le mettre à la place de Jupiter, les préparatifs de cette Pompe font sortir la vieille Amoureuse, & donnent lieu à la derniére Scéne, & à la plaisanterie de cette vieille à qui on a fait porter les corbeilles comme à une jeune fille.

Ce que je viens de dire suffit pour le Plutus & justifie assez l'idée que j'ai voulu donner d'Aristophane en découvrant les grandes vûës que ce Poëte avoit ordinairement dans ses Comédies. Passons à l'examen des Nuées, & voyons si cette Piéce mérite tout le succès qu'elle eut, qui fût si grand que les Athéniens surpris & charmés de sa beauté, sans attendre qu'elle fût achevée de représenter ordonnèrent que le nom d'Aristophane seroit

écrit

écrit au deſſus des noms de tous ſes rivaux. Elle fit même une ſi grande impreſſion dans leur eſprit qu'il en coûta la vie à Socrate. Mais pour faire connoître tout ce qui concerne cette Piéce, il eſt néceſſaire de prendre les choſes d'un peu plus haut.

Après que Socrate eut été déclaré le plus ſage des hommes par l'Oracle de Delphes, cet homme divin ſurpris d'un Eloge ſi ſolemnel & ſi peu attendu, douta long-temps de l'explication qu'il devoit donner à l'Oracle. Ce Dieu ne ſauroit mentir, diſoit-il en lui-même, que veut-il donc dire? il n'y a nulle ſageſſe en moi. Dans cette incertitude il alla voir un des hommes qui avoient le plus de réputation, & après s'être entretenu quelque temps avec lui & lui avoir fait des queſtions à ſa manière, il trouva que toute ſa ſageſſe conſiſtoit dans la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, & qu'il avoit ſû donner aux autres. Cette heureuſe découverte l'engagea à chercher les moyens d'aprofondir la choſe de plus en plus, & à faire de nouvelles

expérien-

expériences pour connoître enfin la pensée du Dieu. Il prit donc la peine de conférer avec tous ceux qui passoient pour les plus habiles dans leur Art, depuis le prémier Magistrat jusques au plus vil artisan, il les trouva tous aussi peu sages que le prémier, & en s'examinant ensuite lui-même, il connut qu'il n'étoit plus sage qu'eux, que parce qu'il ne savoit rien, & qu'il croyoit ne rien savoir, au lieu que les autres croyoient tout savoir & ne savoient rien. Voilà, dit-il, le véritable sens de l'Oracle; il n'en faut plus douter. La sagesse des hommes consiste à savoir qu'ils n'en ont point, la véritable & absoluë sagesse ne se trouve qu'en Dieu. Cette humilité ne guérit ni le dépit ni la jalousie des Athéniens; au contraire ils expliquèrent si mal sa curiosité, qu'ils crûrent qu'il ne faisoit cette recherche, que pour leur faire mieux sentir son triomphe, & pour les convaincre de tout l'avantage qu'il avoit sur eux. C'est ce qui le rendit odieux au peuple, & comme la haine qu'on a pour la vertu va

toûjours

toûjours à l'excès, on forma bien tôt le dessein de le perdre. Il ne fut pas difficile d'en trouver les moyens. Socrate étoit toûjours suivi des principaux d'Athénes qui alloient l'entendre tous les jours, & puiser dans sa conversation des préceptes pour leur conduite. Et comme il parloit le plus souvent de l'immortalité de l'ame & de la divinité d'une maniére peu proportionnée à la portée du peuple, cela donna lieu d'intenter contre lui deux chefs d'accusation. Le prémier, qu'il corrompoit la jeunesse, en lui enseignant l'injustice pour de l'argent. Le second, qu'il recherchoit les choses qui se passoient dans le Ciel & sous la terre, & qu'il ne reconnoissoit point de Dieux. Ce projet étant fait, il n'étoit pas si facile de l'exécuter à cause du grand crédit de Socrate, on jugea donc à propos de sonder le peuple. Pour cet effet Melytus, Anytus & Lycon allèrent trouver Aristophane. Ce Poëte s'engagea volontiers à faire une Comédie sur ce sujet. Il ne sera pas inutile de desabuser ici ceux

qui

qui croient que ce Poëte fit cette Comédie pour de l'argent; ce n'est pas que je prétende le justifier, mais je veux faire voir qu'il ne s'abandonna à persécuter la vertu que par un esprit de vengeance, sans aucun motif d'intérêt.

Socrate n'alloit jamais au Théatre, que pour voir les Tragédies d'Euripide qui étoit son intime ami, & qu'il considéroit beaucoup à cause de sa morale. Il méprisoit & haïssoit sur tout les Poëtes Comiques, & il n'alloit jamais à leurs Comédies, que quand Alcibiade ou Critias l'y menoient par force. Il étoit choqué de la trop grande licence de la vieille Comédie; comme il étoit pieux, charitable & juste, il ne pouvoit souffrir qu'on déchirât ainsi ouvertement la réputation de ses Concitoyens, & qu'on violât impunément un article de leurs loix qui ordonnoit, qu'on reprît en particulier les hommes de leurs fautes, & qu'on tâchât de les corriger de leurs défauts, avant que de les publier. C'est ce qui avoit donné à Aristo-

phane

phane de l'averſion pour Socrate & pour Euripide, & il ne fut pas faché de trouver cette occaſion de ſe venger; car les mépris que l'on fait des ouvrages de l'eſprit, ſont des affronts que les Auteurs ne pardonnent jamais, & ſur tout les Poëtes qui ſont naturellement fort diſpoſés à ſe faire de leur mérite un dieu, auquel ils croient que tout doit rendre hommage, & qu'ils adorent eux-mêmes avec beaucoup de dévotion.

Quelques Savans ont écrit qu'Ariſtophane étoit le bon ami de Socrate, & qu'il ne fit cette Comédie que pour faire rire ſans aucun deſſein de le choquer. On s'eſt fondé ſans doute, ſur ce que Socrate alla à cette piéce, & qu'il ſe promena devant tout le monde, afin que les étrangers ne puſſent le connoître, & ſur ce que Platon donne place à Ariſtophane dans ſon banquet, ce qu'il n'auroit pas fait, diſent-ils, ſi Ariſtophane avoit fait cette piéce pour perdre Socrate. Cela eſt ridicule en tout. Socrate alla à cette piéce pour faire voir le mépris qu'il en faiſoit, &

le dialogue de Platon étoit fait long-temps avant que Socrate fût accusé.

Voyons présentement en détail de quelle maniére & avec quel esprit Aristophane se prend à donner à la vertu toutes les couleurs & toute l'apparence du vice:

Son dessein est de persuader aux Athéniens que Socrate corrompoit la jeunesse, & qu'il reconnoissoit d'autres Dieux que ceux des Athéniens. Il est difficile de bâtir sur cela une bonne piéce, & Aristophane étoit peut-être seul capable d'en venir à bout. * Il feint donc qu'un bon villageois accablé de dettes va se mettre à l'école de Socrate pour apprendre à tromper ses créanciers, & comme il est trop vieux, il met son fils en sa place. Ce fils profite si bien des leçons de ce Philosophe qu'il commence par batre son pére, & prouve par son éloquence qu'il a raison. Cette action améne le dénouëment de la piéce qui finit par l'embrasement de la maison de Socrate. Il n'y a rien de plus ingé-

* Le sujet des Nuées.

ingénieux que tout le tissu de ce sujet, mais ce qui me charme le plus, c'est qu'Aristophane a si bien attrapé l'air & les maniéres de Socrate dans le ridicule qu'il lui donne, qu'on croit véritablement l'entendre parler.

* Ce sujet est trop simple pour donner lieu à plusieurs incidens. Il y a deux créanciers qui viennent demander à être payés, il y a le bon homme qui est batu, mais à proprement parler, il n'y a qu'un incident, qui est celui de la Justice & de l'Injustice qui viennent parler sur le Théatre.

** Le temps qu'Aristophane donne à son action est très-bien marqué, elle commence un peu avant la pointe du jour & finit avant la nuit.

† L'unité de lieu y est aussi très-bien observée, car tout se passe entre la maison de Strepsiade & l'auditoire de Socrate.

†† Pour le spectacle, il étoit merveilleux, & cette représentation devoit être d'une prodigieuse

* Les incidens. ** Le temps ou la durée de l'action. † L'unité de lieu. †† Le Spectacle.

digieuſe dépenſe à cauſe de la quantité de machines qui étoient un peu mieux bâties & mieux compoſées que celles que nous voyons aujourd'hui. Et ce qu'il y a de très-remarquable, tous ces grands apprêts ne ſervoient qu'à une ſeule fête.

De ce que j'ai mis en Prologue, Ariſtophane en avoit fait la premiére partie de l'Intermède du prémier Acte, & il avoit raiſon. Il ne devoit d'abord penſer qu'à intéreſſer les ſpectateurs, & comme on n'avoit jamais rien vû ſur le Théatre de plus vif ni de mieux imaginé que ſon prémier acte, il ſavoit bien qu'après qu'il leur auroit jetté cet appâs, ils lui donneroient le temps de leur dire tout ce qu'il voudroit; & cela arriva comme il l'avoit penſé, mais dans la traduction, il me ſemble que cela eſt mieux en Prologue. Quand il ne reſteroit que cet endroit d'Ariſtophane, on ne laiſſeroit pas de juger que c'étoit un des prémiers hommes du monde; on ne voit rien de plus noble ni de mieux écrit, & c'eſt juſtement qu'un ſavant Critique l'appelle divin.

* Quand

* Quand la Scéne s'ouvre, on voit deux lits dans un enfoncement d'un coin du Théatre; un peu plus loin du même côté on voit la maison de Socrate, au fonds on voit en éloignement des bourgs, des forêts, des montagnes, &c. Cette premiére Scéne est fort divertissante, il n'y a rien de plus plaisant que l'inquiétude du bon homme, que l'histoire de son mariage, que les réveries de son fils, & que les portraits qu'on fait de Socrate & de Cairephon. Cela est si naturel, & améne si bien tout le reste, qu'il faudroit être insensible pour n'en être pas charmé.

** Strepsiade ne pouvant venir à bout de son fils, va heurter à la maison de Socrate, d'où l'on voit sortir un jeune disciple qui étoit comme le Portier. C'est ce qui fait la seconde Scéne. Les sotises que ce disciple dit en sécret à Strepsiade, comme si c'étoient de grands mistères, font un ridicule très-divertissant, on n'a qu'à songer aux expériences des Philosophes. La description qu'on y voit de

 Socrate,

* Acte I. Scéne I. ** Scéne II.

Socrate, qui dérobe un manteau, eſt admirable, il n'y a point de tableau du Pouſſin ni de Raphaël mieux conduit ni plus châtié, & c'eſt juſtement qu'un ſavant Rhéteur donne cet endroit pour un exemple des graces qui naiſſent de la ſurpriſe quand un commencement de diſcours fort ſérieux & fort magnifique aboutit à un ridicule qu'on n'avoit point attendu. Cette Scéne diſpoſe fort bien les eſprits à croire que Socrate recherchoit avec trop de ſoin ce qui ſe paſſoit dans les Cieux & ſous la terre, & la groſſiéreté de ce païſan ne ſert qu'à rendre la choſe plus ſenſible & plus vrai-ſemblable. Un homme plus fin auroit tout gâté.

* Socrate perché dans un panier au milieu des airs eſt un ſpectacle des plus plaiſans. Cela donne lieu au Chœur des Nuées, car au milieu des airs Socrate ne pouvoit avoir d'autres témoins. Cela améne auſſi très-finement l'impiété dont on accuſoit Socrate. Ce que ce Philoſophe dit de la méditation, les cérémo-

nies

* Scéne III.

nies qu'il fait faire au Villageois, & la priére qu'il adresse à l'air au Ciel & aux Nuées, tout cela est fort beau. Aristophane savoit bien que pour imiter le caractére de Socrate il falloit une éloquence surnaturelle, & il sentoit bien, que plus il le feroit éloquent, plus il le rendroit ridicule.

* A la priére de Socrate les Nuées descendent sur des machines, mais on les entend longtemps avant que de les voir. C'est ce qui ouvre la Scéne quatriéme qui est fort belle & pleine de cette critique fine & délicate, qui n'étoit connuë que des Athéniens. L'Ode qui commence la Scéne est charmante, & on ne sauroit rien voir de plus grand que les loüanges que les Nuées donnent à l'Attique dans l'Antode. On doit remarquer sur tout avec quelle adresse Aristophane va à son but. Ce Dieu Tourbillon est la plus heureuse chose du monde, & le mot françois ne fait pas mal dans la traduction.

La Scéne cinquiéme & la sixiéme ne sont pas de nouvelles Scénes, elles ne sont que la

 suite

* Scéne IV.

ſuite de la quatriéme, car il n'arrive rien de nouveau ſur le Théatre. Les Grammairiens ſe ſont fort ſouvent trompés à la diviſion des Actes & des Scénes. * Dans la ſixiéme Scéne, Ariſtophane détourne finement la Satire contre les Sectateurs de Socrate, & en cela il ſuivoit fort bien l'intention de ceux qui l'avoient employé. La comparaiſon de l'école de ce Philoſophe avec l'antre de Trophonius, plaira, quand on aura lû mes Remarques.

Strepſiade entre dans l'Obſervatoire avec Socrate qui va l'inſtruire, & c'eſt l'intervalle du prémier Acte. Cependant le Chœur entretient les Spectateurs. Dans le Grec l'Interméde commençoit par le diſcours que j'ai mis au commencement en forme de Prologue. Mais il eſt temps d'expliquer ce qu'étoit le Chœur dans la vieille Comédie.

Toutes les actions qui ſe paſſent en public, ſe paſſent ordinairement devant quelques témoins, & c'étoit ces témoins dont les Anciens compoſoient les Chœurs de leurs Comédies & de

* Scéne VI.

de leurs Tragédies, & c'eſt ce qui fondoit toute la vrai-ſemblance de l'action. Cela paroiſſoit même ſi néceſſaire, que quand il n'y avoit ni hommes ni femmes pour témoins de l'action qu'on vouloit repréſenter, on faiſoit des Chœurs d'animaux, comme Ariſtophane a fait ailleurs, un Chœur de Grenoüilles, un Chœur d'Oiſeaux, un Chœur de Guêpes, ſelon les lieux où l'action ſe paſſoit, & c'eſt pourquoi il en fait ici un de Nuées, parce que Socrate eſt perché au milieu des airs, & qu'elles ſont les ſeules Divinités qu'il invoquoit.

Le Chœur ne ſortoit point du Théatre depuis qu'il y étoit entré, ou s'il en ſortoit, c'étoit fort rarement, & avec des prétextes fort plauſibles. Il ſe mêloit quelquefois dans l'action, & tenoit lieu d'un Acteur dans le cours des Actes. Mais ſon principal emploi étoit de remplir les Intermédes, ſoit en chantant, ſoit en s'adreſſant aux Spectateurs.

Le chant du Chœur étoit ordinairement pour implorer le ſecours des Dieux, ou pour les remercier de leur protection.

Ses discours tendoient ou à consoler les malheureux, ou à corriger les méchans en leur faisant appréhender la punition de leurs crimes ou les fâcheuses suites de leurs desordres.

Aristophane met cela en œuvre admirablement dans les deux discours qu'il fait adresser ici aux Athéniens. Dans le prémier, ils tâche de les animer contre Cléon, dont il étoit l'ennemi capital, il se sert pour cela fort heureusement de la conjoncture d'une Eclipse de Lune & d'une de Soleil, qui étoient arrivées peu de temps auparavant.

Dans le second, il veut obliger les Athéniens à corriger le desordre & l'irrégularité de leur année, & il n'y avoit qu'un Chœur de Nuées qui pût les avertir du tort que cela faisoit à la Lune, & des plaintes que cette Déesse faisoit d'eux Cela est conduit avec beaucoup de jugement.

Les plaintes de la Lune paroîtront ridicules à beaucoup de gens, qui ne pourront s'imaginer comment un peuple si délicat goûtoit un

avis

avis de cette nature. Mais on doit se souvenir qu'il n'y a rien qu'un peuple ne reçoive en matiére de Religion. Quoique les Athéniens ſuſſent fort bien que c'étoient les Comédiens d'Ariſtophane qui leur parloient, ils ne laiſſoient pas de prendre cela comme des avertiſſemens qui leur venoient de la part des Dieux, & les railleries dont Ariſtophane aſſaiſonne cet avis, ne les empêcha pas d'en profiter, car bien-tôt après on corrigea ce deſordre.

Socrate ennuyé de la groſſiéreté & de la ſotiſe du païſan, paroît dans ſon panier & fait venir ſon diſciple ſur le Théatre, c'eſt ce qui ouvre le ſecond Acte, qui n'eſt que d'une Scéne, mais très-divertiſſante pour ceux qui connoiſſent les maniéres de Socrate.

L'intervalle de cet Acte eſt rempli par le voyage que Strepſiade fait chez lui, où il va querir ſon fils, afin de le faire apprendre en ſa place. Cet intervalle eſt fort court, & cela eſt ménagé fort adroitement pour ſatisfaire l'impatience que les Spectateurs avoient ſans doute de voir la fin.

Strepſiade ne pouvant perſuader ſon fils d'aller à l'école de Socrate, le chaſſe de la maiſon, & c'eſt ce qui les améne ſur le Théatre, & qui donne lieu à la premiére Scéne du troiſiéme Acte. On commence là à voir l'effet que les Leçons de Socrate ont produit dans l'eſprit du vieillard, qui eſt déja tout perſuadé qu'il n'y a point de Jupiter. Cela eſt très-bien conduit. Socrate dit qu'il va donner ſon nouveau diſciple à inſtruire à la Juſtice & à l'Injuſtice, & c'eſt ce qui prépare la ſeconde Scéne, où ces deux femmes paroiſſent ſur des machines. Ariſtophane améne cet incident avec beaucoup d'eſprit pour reprocher aux Athéniens leur injuſtice, leur pareſſe & leur lâcheté, & pour leur faire voir la différence qu'il y avoit d'eux à leurs Ancêtres.

La Scéne III. ne doit être que la ſuite de la ſeconde. Il n'y a rien de plus beau que tous les diſcours de la Juſtice, & je crois qu'on prendra plaiſir à lire la deſcription des mœurs des prémiers Athéniens. Tout ce que l'Injuſtice répond eſt d'un ſtile de Sophiſte & de

Décla-

Déclamateur, & l'adresse d'Aristophane me paroît merveilleuse dans l'opposition de ces deux caractéres.

La Scéne IV. n'est encore que la suite de la seconde, Socrate fait entrer Phidippide dans son école & c'est l'intervalle du III. Acte, pendant lequel le Chœur parle aux Spectateurs pour les engager à donner le prix à Aristophane.

Strepsiade qui n'a pas de temps à perdre, & qui voit venir le jour qu'il faudra payer les intérêts, ouvre le premiére Scéne du IV. Acte, & va chez Socrate pour voir s'il a déja instruit son fils, en marchant il parle seul, & ce monologue est fort naturel. Il heurte, Socrate paroît & fait la seconde Scéne. On voit là que Phidippide a déja appris la Rhétorique. Cependant le temps a été fort court, car il ne s'est passé qu'un petit Intermédе & qu'une petite Scéne depuis que Socrate s'est chargé de l'instruire. Il semble d'abord que cela péche contre la vraisemblance, mais outre qu'il y avoit peut-être dans l'Intermède quelque autre chose

chofe que le Chœur, Ariſtophane veut donner par là à Socrate le ridicule des Sophiſtes, qui ſe vantoient d'enſeigner dans un moment pluſieurs choſes, & qui avoient pour cela des diſcours préparés ſur toutes ſortes de ſujets & à tous prix.

Phidippide rendu à ſon pére ouvre la III. Scéne. La chicane que ce jeune homme fait ſur la vieille & nouvelle Lune, ne divertira pas aujourd'hui, mais ce n'eſt pas la faute d'Ariſtophane, qui ne pouvoit rien inventer de plus ingénieux ni de plus propre au ſujet.

Strepſiade fait entrer ſon fils chez lui, & comme il veut le ſuivre il eſt arrêté par un Banquier qui vient l'aſſigner; car alors c'étoient les parties mêmes qui faiſoient l'Office de Sergent pour citer devant les Juges. Les maniéres de Strepſiade rendent cette Scéne divertiſſante, & quoi qu'on ſoit rebatu de cela, on ne laiſſe pas de le trouver agréable, parce qu'il eſt naturel.

Amunias qui vient auſſi pour ſe faire payer, ouvre la V. Scéne. C'étoit l'Archonte de

cette

cette année là, & il étoit ridicule de voir un prémier Magiſtrat ſe piquer de monter à cheval, & de faire des courſes de chariots. Ariſtophane lui reproche auſſi qu'il prétoit de l'argent à uſure aux jeunes gens.

Après que Strepſiade a chaſſé Amunias il entre chez lui, comme il en avoit le deſſein, & va faire bonne chére avec ſon fils. Et c'eſt l'Intervalle du IV. Act. Il paroît encore que cet interméde étoit trop court pour tout ce qui ſe paſſe dans la maiſon de Strepſiade, & c'eſt ce qui me perſuade qu'on méloit des divertiſſemens avec le Chœur.

Strepſiade batu par ſon fils vient ſur le Théatre pour appeller du ſecours, & c'eſt ce qui améne le dénouëment de la Piéce. Et il faut bien remarquer l'habileté d'Ariſtophane, qui pendant les quatre prémiers Actes a toûjours tenu les Spectateurs en haleine & dans l'attente de ce qui doit arriver, ſans qu'ils puiſſent rien conjecturer de la cataſtrophe qu'ils ne découvrent, qu'à la troiſiéme Scéne du dernier Acte; c'eſt un des plus grands ſécrets

ſécrets du Théatre, & des plus difficiles à pratiquer.

La ſeconde Scéne n'eſt que la ſuite de la premiére. Le Chœur demande à Strepſiade le ſujet de la querelle qu'il a euë avec ſon fils, & c'eſt pour dönner lieu au récit qu'il faut faire pour en inſtruire les Spectateurs. Voilà une des commodités que donnoit le Chœur, & qu'on n'a pas dans la nouvelle Comédie, où il faut quelquefois ſe donner une torture épouvantable pour fonder une narration. Il n'y a rien de plus fin que le jugement qu'Ariſtophane fait ici de Simonide & d'Eſchyle pour venir à Euripide qu'il haïſſoit, & pour faire honte aux Athéniens de ce qu'ils faiſoient tant de cas d'un Poëte qui introduiſoit des Inceſtes ſur le Théatre.

Ce qu'on a marqué pour la troiſiéme Scéne, n'eſt véritablement que la ſeconde, Strepſiade ne pouvant perſuader ſon fils de ſe vanger de ces Philoſophes qui les ont abuſés, demande conſeil à la petite Statuë de Mercure, qui eſt à la porte de ſa maiſon; & il feint que ce Dieu lui

lui conſeille d'aller mettre le feu à la maiſon de Socrate, ce qu'on exécute dans la derniére Scéne,& Ariſtophane ne pouvoit finir ſa Piéce d'une maniére plus piquante, ni qui fit plus d'impréſſion ſur l'eſprit des Athéniens.

Voilà tout ce que je puis dire en général pour faire ſentir la beauté de cette Comédie, & pour donner aux moins éclairés le moyen de ſe rendre juſtice,en la rendant à ce Poëte Grec. Pour moi j'avouë que je ſuis ſi charmée de cette Piéce, qu'après l'avoir traduite & luë deux cens fois, elle ne me laſſe point, ce qui ne m'eſt jamais arrivé d'aucun autre Ouvrage, & le plaiſir qu'elle me donne eſt ſi grand, qu'il me fait oublier l'averſion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour Ariſtophane, de ce qu'il a ſi vilainement abuſé de ſon eſprit pour noircir la vérité des plus noires couleurs du menſonge, & pour perdre un homme qui étoit la ſageſſe même, & le plus grand ornement des Athéniens.

Mais afin qu'on ne m'accuſe pas de confondre mes intérêts avec ceux d'Ariſtophane dans les loüanges que j'ai données à ſes Piéces, en diſant,

disant, que tous les gens de bon goût en feront charmés, je déclare que je n'ai point du tout voulu parler de ma traduction. Je sais que les graces de l'original sont inimitables, & qu'il étoit presque impossible de les conserver. Je suis même persuadée que plus on aura de goût & plus on découvrira de défauts dans tout ce qui vient de moi. Mais ces défauts, quelques grands qu'ils soient, n'empêcheront pas qu'on n'entrevoye les plus grandes beautés d'Aristophane, qui ne consistent pas toutes dans l'expression. J'espére aussi qu'on aura quelque égard aux grandes difficultés qu'on a à surmonter quand on défriche le prémier un Ouvrage où personne n'a voulu ni peut-être osé travailler. Je n'ai rien oublie pour rendre ma Traduction supportable, & je crois pouvoir assurer que cet Ouvrage est le moins imparfait qui soit sorti de mes mains. Je me suis donné quelque liberté dans les Remarques, pour expliquer les endroits les plus obscurs, & je n'ai pas voulu m'attacher aux Scholiastes, car si j'ose dire ma pensée sur ces Commentateurs Grecs, on ne doit presque les considérer

que

que pour les uſages & les coûtumes qu'ils marquent aſſez bien, pour quelques citations qu'ils rapportent des Aûteurs que nous n'avons plus, & qui donnent quelquefois de grandes lumiéres, & enfin pour tout ce qui regarde la lettre du texte & les différentes leçons. Dans tout le reſte on n'en ſauroit tirer de grands ſecours, outre qu'ils n'ont point de politeſſe, qu'ils n'ont pas ſeulement l'idée des bienſéances, & qu'ils ne ſont pas fort bons Critiques, ils n'ont preſque aucune conoiſſance du Théatre, & par cette raiſon ils paſſent toûjours fort legérement ſur tous les endroits les plus fins. En un mot, je n'eſtime les Scholiaſtes que pour les choſes qu'ils ont puiſées dans la tradition, ou qu'ils ont appriſes des temps où ils ont vécu, & cela ſuffit pour nous les rendre recommandables.

Je ne dois pas oublier d'avertir qu'Ariſtophane avoit fait deux Comédies des Nuées & deux Comédies du Plutus. Les Savans, & entr'autres Saumüel Petit, ſi connu par ſa grande & vaſte érudition, prétendent que c'étoient les mêmes Piéces un peu changées, &

LES PERSONNAGES

DE LA PIECE

CREMYLE, Vilageois.
CARION, Valet de Cremyle.
PLUTUS, le Dieu des richesses.
BLEPSIDEME, Ami de Cremyle.
MYRRINA, Femme de Cremyle.
LA PAUVRETE'.
UNE TROUPE de Païsans.
AGATUS, Homme de bien.
PARANOMUS, Délateur.
NEOCARES, jeune Homme.
UNE VIEILLE, amoureuse de Neocares.
MERCURE.
LE PRESTRE de Jupiter.
UN TEMOIN.



LE PLUTUS.

ACTE I.

SCENE I.

CARION, CREMYLE, PLUTUS.

CARION.

Grands Dieux, que c'eſt un fâcheux métier, que de ſervir un fou ! Si on lui donne de bons conſeils, & qu'il n'ait pas dans la tête de les ſuivre, il faut de néceſſité qu'on ait la moitié des maux qu'il s'attire par ſa folie; car le deſtin cruel a voulu que les eſclaves n'ayent aucun pouvoir ſur eux-mêmes, & qu'ils dépendent entièrement de ceux qui les ont achetés.

tés. Cela eſt comme je le dis, mais que j'ai de ſujet de me plaindre d'Appollon avec ſon beu trépied d'or! Mon Maître ayant été conſulter ce Dieu, qui eſt, à ce qu'on dit, fort bon Devìn & grand Docteur en Médecine, en eſt revenu beaucoup plus fou qu'il n'étoit. De ſorte que préſentement il ſe laiſſe conduire à un aveugle, & fait juſtement tout le contraire de ce qu'il faudroit; car il me ſemble que c'eſt à nous qui voyons clair de conduire ceux qui ne voyent goute, & mon Maître juge à propos de les ſuivre & de me contraindre d'en faire autant, ſans que j'oſe lui dire le moindre mot. Mais enfin, mon Maître, il n'y a plus moyen que je me taiſe, ſi vous ne me dites pourquoi il faut que nous ſuivions cet homme, & je m'en vais vous faire enrager, car je crois que vous ne voudriés pas me bâtre, au moins pendant que j'aurai cette couronne ſur ma tête.

CREMYLE.

Non par Jupiter, mais je te l'ôterai, ſi tu me fâches, & je te...

CARION.

Bagatelles! je ne vous laiſſerai pas en repos que vous ne m'ayés dit quel homme c'eſt que nous ſuivons-là; je vous le demande

avec

avec tant d'empressement, parce que je vous suis fidèle & que j'aime tout à fait vos intérêts.

CREMYLE.

O ça, je ne veux pas te le céler davantage, car je vois bien que de tous mes domestiques tu es le plus sécret & le plus ... rusé. Tant que j'ai été juste & que j'ai eu la crainte des Dieux, j'ai été pauvre & misérable.

CARION.

Je ne le sais que trop, Monsieur.

CREMYLE.

J'ai vû enrichir les Sacrilèges, les Orateurs, les Délateurs, en un mot, tous les Scélerats.

CARION.

Cela est vrai.

CREMYLE.

Enfin je suis allé au Temple d'Apollon consulter l'Oracle, non pas pour ce qui me regarde, car j'ai déja fait la plus grande partie de ma course, mais je voulois savoir ce que doit faire le Fils unique que j'ai, s'il doit changer de mœurs & devenir fourbe, injuste, scélerat, car c'est aujourd'hui le seul moyen de passer la vie commodément & avec plaisir.

CARION.

Que vous a donc répondu ce Dieu du milieu de ses Lauriers & de ses Couronnes?

CREMYLE

C'est ce que je te vais dire. Il m'a répondu fort clairement qu'en sortant de son Temple j'abordasse le prémier que je rencontrerois, que je ne le quitasse pas un moment, & que je le persuadasse de me suivre chez moi.

CARION.

Et cet homme est le prémier que vous ayés rencontré?

CRÉMYLE.

Oui, c'est le prémier.

CARION.

Par ma foi, mon Maître, vous étes un pauvre homme. Quoi, vous n'entendés pas l'Oracle du Dieu? qui vous dit fort intelligiblement qu'il faut que vôtre fils ressemble à ses concitoyens.

CREMYLE.

Qui te fait croire cela?

CARION.

Bon; cela est plus clair que le jour, & un aveugle le verroit, car je vous prie, peut-on aujourd'hui faire un pas sans trouver des fripons, & n'est-ce pas la chose la

plus

plus utile pour la vie que de leur ressembler?

CREMYLE.

Il n'y a pas d'apparence que l'Oracle veüille dire cela, il veut dire assurément quelque chose de meilleur, & si cet homme veut nous apprendre qui il est, & pourquoi il vient ici avec nous, nous entendrons peut-être la pensée d'Apollon.

CARION.

Holà, toi, dis nous prémièrement qui tu es, où je m'en vais te froter.

CREMYLE.

Oui, il a raison, il faut que tu le dises, & tout à l'heure. Comment t'appelles tu?

PLUTUS

Va-t'en au Diable.

CARION.

Entendés-vous, mon Maître? il dit qu'il se nomme va t'en au Diable.

CREMYLE.

C'est à toi qu'il parle, & non pas à moi, car tu l'interroges grossièrement & d'une manière trop dure. Mais enfin, mon ami, si vous cherchez un homme de bien, vous ne sauriés mieux faire que de me parler & de me dire ce que je vous demande.

PLUTUS.

Va te faire pendre.

CARION.

Mon Maître, recevés ce brave hôte & le beau présage qu'Apollon vous envoye.

CREMYLE.

Par ma foi, je ferai que tu ne riras pas long-tems: car si tu ne me dis tout présentement ce que je veux savoir, je vais te traiter comme tu le mérites.

PLUTUS.

Eh, mes amis, laissés-moi en repos, passés vôtre chemin.

CREMYLE.

Point du tout, nous ne te laisserons point.

CARION.

Mon Maître, puisque ce drôle fait si fort l'entendu & qu'il ne veut pas parler, je sais bien ce que je m'en vais faire; je vais le mener sur le bord de quelque précipice, je le laisserai là & m'en reviendrai, afin qu'il tombe dedans & qu'il se rompe le cou.

CREMYLE.

Tu as raison; allons, prens-le vîte.

PLUTUS.

Non pas, s'il vous plaît.

CARION.

Parleras-tu donc?

PLUTUS.

Mais je ſuis ſûr que lors que vous ſaurés qui je ſuis, vous me ferés du mal & que vous ne me laiſſerés point aller.

CREMYLE.

Non, je te jure par les Dieux, il ne dépend que de toi de l'empêcher, tu n'as qu'à me dire ce que je demande.

PLUTUS.

Laiſſés-moi donc dés-apréſent.

CREMYLE.

Hé bien, nous te laiſſons.

PLUTUS.

Ecoutés maintenant; car je vois bien qu'il faut que je vous diſe ce que j'avois réſolu de vous cacher; je ſuis Plutus.

CREMYLE.

O le plus ſcélerat de tous les hommes! Tu ſerois Plutus, & tu nous l'aurois caché?

CARION.

Toi, Plutus? bâti comme te voilà? ô Phebus! Appollon! ô grands Dieux! ô toutes les Divinités enſemble! ô Jupiter! Quoi tu ſerois effectivement Plutus?

PLUTUS.

Sans doute.

CARION.

Lui-même?

PLUTUS.

Lui-même.

CREMYLE.

Hé dis moi un peu, d'où fors-tu donc fale & vilain comme te voilà?

PLUTUS.

Je viens de chez Patrocle qui ne s'eft jamais baigné depuis qu'il eft au monde.

CREMYLE.

Mais je te prie, d'où te vient le mal que tu as aux yeux?

PLUTUS.

C'eft un préfent que m'a fait Jupiter, jaloux du bon-heur des hommes. Car lors que j'étois fort jeune je le menaçai que je n'irois que chez les gens de bien, & il me fit aveugle afin que je ne puffe plus les reconnoître, tant il porte d'envie à tous ceux qui ont de la vertu!

CREMYLE.

C'eft pourtant par ces gens-là qu'il eft fervi.

PLUTUS.

Cela eft vrai.

CREMYLE.

Mais dis moi; fi tu recouvrois la vûë & que tu viffes comme autrefois, fuirois-tu encore les méchans?

PLU-

PLUTUS.

Assurément.

CREMYLE.

Irois tu chez les gens de bien?

PLUTUS.

Sans doute: car il y a long-temps que je n'en ai vû.

CREMYLE.

Ce n'est pas un grand miracle, puis que moi qui ai l'usage de mes deux yeux je n'en vois pas un.

PLUTUS.

Laissés-moi donc aller présentement, car je vous ai dit tout ce que vous vouliés savoir de moi.

CREMYLE.

Oh, par Jupiter, nous te retiendrons bien plus fortement que nous ne faisons.

PLUTUS.

Ne vous ai-je pas dit que vos me feriés de la peine?

CREMYLE.

Mais je te conjure de me croire & de ne me quiter point, tu auras beau chercher, tu ne trouveras pas un si honnête homme que moi. Non par Jupiter, il n'y en a pas un assurément, & je suis l'unique.

PLUTUS.

Tous disent la même chose; mais quand une fois ils me possèdent & qu'ils sont riches, ils deviennent tout à fait méchans.

CREMYLE.

Cela est vrai: mais pourtant tous les hommes ne sont pas méchans.

PLUTUS.

Tous sans exception.

CARION.

Tu payeras celui-là?

CREMYLE.

Mais afin que tu saches tous les avantages que tu auras si tu demeures avec nous, écoute je crois assurément qu'avec l'assistance du Ciel, je te ferai recouvrer la vûë, oui sans doute, je te le promets.

PLUTUS.

Et je ne veux pas la recouvrer moi.

CARION.

Que dis-tu-là! voilà un homme qui est bien né pour être malheureux!

PLUTUS.

Jupiter qui connoît toutes les méchancetés de ces drôles-ci ne manqueroit jamais de me punir, s'il savoit que j'eusse recouvré la veuë par leur moyen.

CRE-

CREMYLE.

Eſt-ce qu'il ne te fait pas déja aſſés de mal de te laiſſer marcher ainſi à tâtons ſans ſavoir où tu vas?

PLUTUS.

N'entrons point dans ce détail: Il ſuffit que je l'appréhende terriblement.

CREMYLE.

Cela eſt-il poſſible? ô le plus poltron de tous les Dieux! Eh crois tu que tout l'Empire de Jupiter & tous ſes tonnères valuſſent ſeulement un double, ſi tu avois l'uſage de tes yeux pour un moment?

PLUTUS.

Ah, méchant, ne dis pas cela!

CREMYLE.

Donne toi patience; car je vais te prouver que tu es beaucoup plus puiſſant que Jupiter.

PLUTUS.

Toi? tu me le prouveras?

CREMYLE.

Oui, & tout à l'heure. Carion, qui eſt ce qui fait que Jupiter regne ſur les autres Dieux?

CARION.

C'eſt l'argent, car il en a beaucoup.

CRE-

CREMYLE.

Et qui lui donne cet argent?

CARION.

Plutus que voilà.

CREMYLE.

Et qui fait que les hommes lui ſacrifient? n'eſt-ce pas auſſi Plutus?

CARION.

Oui ſans doute, car les hommes ne font des Sacrifices à Jupiter que pour le prier de les enrichir.

CREMYLE.

C'eſt donc Plutus qui eſt cauſe de tous les Sacrifices, & s'il vouloit ils ceſſeroient tous dans un moment.

PLUTUS.

Comment cela?

CREMYLE.

Parce que ſi tu voulois il n'y auroit pas un homme qui lui ſacrifiât deformais ni Bœufs, ni Brebis, ni qui lui offrît la moindre choſe, pas un gâteau.

PLUTUS.

Comment donc?

CREMYLE.

Comment donc? hé parce que perſonne n'auroit d'argent pour en acheter, ſi tu n'en donnois, de ſorte que ſi Jupiter s'aviſoit de

te

té chagriner, tu pourrois toi ſeul détruire toute ſa puiſſance.

PLUTUS.

Que dis tu là? c'eſt moi qui ſuis cauſe qu'on lui ſacrifie?

CREMYLE.

Oui, te dis-je; & bien davantage, c'eſt que parmi les hommes il n'y a rien de beau & d'agréable que par toi, & aujourd'hui les richeſſes font tout.

CARION.

Moi, par exemple, je ſuis eſclave à cauſe d'un peu d'argent que mon Maître a donné pour moi, & parce que je ne ſuis pas riche.

CREMYLE.

Et ne dit-on pas que ſi un homme, qui n'a guère de bien, va chez les Courtiſanes de Corynthe, elles ne l'écoutent pas ſeulement; mais que ſi un Partiſan les aborde, il n'y a point de careſſes qu'elles ne lui faſſent?

CARION.

Tous les jeunes hommes ne font-ils pas auſſi la même choſe? à moins que leurs amis ne ſoyent riches, ils ne veulent pas en entendre parler, & ils ne les conſidèrent que pour leur argent.

CRE-

CREMYLE.

Oui les coquins, & non pas les gens d'honneur; car les gens d'honneur ne prennent point d'argent.

CARION.

Quoi donc?

CREMYLE.

Ho l'un demande un beau cheval, l'autre des chiens de Chasse.

CARION.

C'est sans doute qu'ils ont honte de demander de l'argent, & ils demandent autre chose pour mieux couvrir leur infamie.

CREMYLE.

C'est toi qui es cause que les hommes ont inventé toutes sortes de métiers, de ruses, & de fourberies; l'un est Cordonnier, l'autre, Serrurier, l'autre, Menuisier, & l'autre s'occupe à fondre l'Or qu'il a reçu de toi. Celui-là vole sur les grands chemins, perce les murs. L'un est Foulon, l'autre lave des Laines, teint des Cuirs, vend des Ognons; tout cela à cause de toi. Et ce pauvre diable que tu vois là-bas ayant été surpris en galanterie mal à propos, tu fus cause qu'il souffrit la peine portée par les loix, car si tu lui avois donné beaucoup d'argent, il se feroit tiré aisément d'affaires.

PLU-

PLUTUS.

Que je ſuis malheureux d'avoir ignoré cela ſi long-tems!

CREMYLE.

Bon, hé n'eſt-ce pas toi qui donnes tant d'orgueil au Grand Roi de Perſe?

CARION.

N'eſt-ce pas pour l'amour de toi que les Athéniens s'aſſemblent ſi ſouvent?

CREMYLE.

Hé les Flotes, n'eſt-ce pas toi qui les équipes de toutes choſes?

CARION.

N'eſt-ce pas lui qui paye les Troupes étrangéres que nous envoyons contre les Corynthiens?

CREMYLE.

N'eſt-ce pas à cauſe de lui que Pamphile eſt ſi affligé?

CARION.

Et que Belonopole a tant de chagrin du malheur de Pamphile?

CREMYLE.

N'eſt-ce pas lui qui rend Argyrius ſi inſolent?

CARION.

N'eſt-ce pas à cauſe de toi que Philepſius récite des Fables?

CREMYLE.

N'eſt-ce pas toi qui es cauſe qu'on envoye du ſecours aux Egyptiens?

CARION.

Laïs n'aime-t-elle pas Philonide pour l'amour de toi?

CREMYLE.

Et la Tour de Timothée?

CARION.

Puiſſe-t-elle tomber ſur vous!

CREMYLE.

Enfin, c'eſt toi qui fais abſolument tout; car à fin que tu le ſaches, tu es ſeul la cauſe de tous les maux & de tous les biens.

CARION.

Et en Guerre, la Victoire n'eſt-elle pas toûjours de ſon côté?

PLUTUS.

Quoi, moi ſeul je pourrois faire toutes ces choſes?

CREMYLE.

Oui ſans doute, & bien d'autres encore, auſſi perſonne ne s'eſt jamais laſſé de toi. On ſe laſſe de tout le reſte, par exemple, d'amour.

CARION.

De Pain.

CRE-

CREMYLE.

De belles Lettres.

CARION.

De Confitures.

CREMYLE.

De Gloire.

CARION.

De Gâteaux.

CREMYLE.

De Bravoure.

CARION.

De Figues.

CREMYLE.

D'ambition.

CARION.

De Boüillie.

CREMYLE.

De commander des Armées.

CARION.

De Lentilles.

CREMYLE.

Mais de toi, jamais perſonne ne s'en eſt laſſé, & ſi quelqu'un a treize talens, il déſire d'en avoir ſeize. S'il arrive qu'il ait les ſeize, il en ſouhaite auſſi-tôt quarante, ſans quoi il aſſure que la vie lui eſt inſupportable & qu'il ne fait que languir.

PLUTUS.

En vérité il me ſemble que vous me dites-là de belles choſes! il n'y en a qu'une ſeule que je crains.

CREMYLE.

Et quelle? dis-la moi.

PLUTUS.

Je crains fort de n'avoir jamais ce pouvoir dont vous me parlés.

CREMYLE.

Mon Dieu n'appréhende point. Sans mentir, c'eſt bien juſtement que tout le monde dit qu'il n'y a perſonne de ſi peureux que Plutus.

PLUTUS.

Je ne le ſuis point, & c'eſt un voleur qui me calomnia de la ſorte autrefois, parce qu'un jour étant entré dans une maiſon & y ayant trouvé toutes choſes fort bien enfermées ſous la clef, il ne pût rien emporter. Depuis cela il a appellé peur mes ſoins & ma prevoyance.

CREMYLE.

O ça, ne te mets donc point en peine. Car ſi tu es homme à t'aider de ton côté, je ferai aſſurément que tu auras la vuë plus perçante qu'un Lynx.

PLU-

PLUTUS.

Et comment pourrois tu faire cela, toi qui n'es qu'un homme?

CREMYLE.

Je l'eſpére, & ce qui me donne cette eſpérance ce ſont certaines choſes qu'Apollon m'a dites lui-même.

PLUTUS.

Eſt-ce qu'Apollon eſt du ſécret?

CREMYLE.

Oui.

PLUTUS.

Prenez-garde!

CREMYLE.

N'aye point de peur; car, à fin que tu le ſaches, je prétends moi-même en venir à bout quand j'en devrois mourir.

CARION.

Et moi je prétends auſſi être de la partie.

CREMYLE.

Ho, il y aura bien d'autres gens qui ſeront ravis de nous aider. Nous aurons pour nous tous ceux qui ſont dans l'indigence, parce qu'ils ont de l'honneur & de la probité.

PLUTUS.

Tu me parlez-là d'un pauvre ſecours.



CREMYLE.

Point du tout, si une fois ils sont riches. Mais, Carion, cours tant que tu pourras.

CARION.

Pourquoi faire? dites-le moi s'il vous plaît.

CREMYLE.

Va vîte appeller tous mes confréres les Laboureurs, tu les trouveras sans doute là bas dans ces champs, dis-leur qu'ils viennent tous ici à fin qu'ils partagent avec nous les largesses de Plutus.

CARION.

Je m'y en vais tout présentement; mais qui portera ce morceau de viande au logis?

CREMYLE.

J'en aurai soin; cours & fais ce que je t'ai dit. Et toi, ô de tous les Immortels le plus puissant, grand Plutus, entre avec moi ici dans cette maison; car c'est celle qu'il faut que tu remplisses aujourd'hui de toutes sortes de biens, justement ou injustement.

PLUTUS.

Mais en vérité il me fâche d'entrer dans une maison étrangère, & chez des gens que je ne connois point. Jamais il ne m'y est arrivé rien de bon, car si je tombe en-

tre

tre les mains de quelque avare, d'abord il fait une fosse très profonde dans la terre & il m'y cache; & si quelque honnête homme de ses amis vient le prier de lui prêter quelque peu d'argent, il dit qu'il n'a pas un sou, & jure qu'il ne m'a vû de sa vie. Si d'un autre côté je tombe entre les mains de quelque extravagant débauché, il m'expose en prov[illegible] à [illegible] Demoiselles & me joüe au prém[illegible]up de dé. De sorte qu'en fort peu de tems l'on me met tout nud à la porte.

CREMYLE.

C'est que jamais tu n'as rencontré personne qui sache tenir le milieu, mais il faut voir mes manières, il n'y a point d'homme au monde qui aime plus à épargner que moi, lors qu'il le faut, & personne aussi qui dépense de meilleure grace quand il est nécessaire. Mais entrons chez nous, car je veux que ma femme & mon fils te voyent, mon fils unique, qu'après toi j'aime plus que tout ce qu'il y a au monde.

PLUTUS.

Je le crois.

CREMYLE.

Car pourquoi ne te diroit-on pas les choses comme elles sont?

ACTE SECOND.

SCENE I.

CARION, UNE TROUPE DE PAYSANS.

CARION.

Mes amis & mes compatriotes, qui étes endurcis au travail, & qui jusqu'à présent n'avez pas fait meilleure ch[illegible]e nôtre Maître, venez, hâtez vous, accourez, il n'y a pas un moment à perdre, l'affaire est dans le point où vous pouvez nous être d'un grand secours.

LES PAYSANS.

Ne vois-tu pas que nous marchons le plus vîte qu'il est possible à des hommes à qui l'âge & le travail ont déja ôté les forces? crois-tu que nous puissions courir comme toi? Mais avant toutes choses dis nous pourquoi ton Maître nous demande?

CARION.

Je vous l'ai déja dit, mais vous avez l'ouïe un peu dure. Mon Maître vous mande donc que vous allez tous changer la vie dure & misérable que vous menez, & que dorénavant vous vivrez d'une manière douce & agréable.

LES

LES PAYSANS.

Que veut dire cela? d'où vient qu'il nous mande ces choses?

CARION.

Il a tantôt amené un certain Vieillard sale, bossu, misérable, ridé, chauve, édenté, sans compter les autres incommodités cachées.

LES PAYSANS.

Voilà de bonnes nouvelles que tu nous dis-là. Conte moi tout je t'en prie, car à la description que tu nous viens de faire de cet homme, je comprends qu'il a des monceaux d'or.

CARION.

Et moi je comprens qu'il a tous les maux de la vieillesse.

LES PAYSANS.

Crois-tu donc que j'aurai un bâton à la main, & que tu t'en iras sans être froté, si tu t'es moqué de nous?

CARION.

Vous me prenés donc sérieusement pour un homme naturellement méchant? & vous croyez que je ne puis jamais rien dire de bon.

LES BAYSANS.

Qu'il a l'air honnête, ce pendard! il me semble que tes piés demandent à être enfer-

 rés;

rés; tu ne ſaurois vivre ſi on ne te fait cette grace.

CARION.

Ma foi, Meſſieurs, vous étes en âge de parler comme des Juges, marchés, Caron vous a déja donné le ſignal.

LES PAYSANS.

Le diable t'emporte; que tu es importun & que tu as l'eſprit malin, de prendre plaiſir à nous jouer de la ſorte, & de ne vouloir pas nous dire ce que nous veut ton Maître! Cependant, quoi que nous ſoyons accablés d'affaires, & que nous n'ayons pas un ſeul moment de loiſir, nous ſommes accourus en grand hâte & nous avons laiſſé une infinité de beaux Ognons.

CARION.

Mais je ne veux plus vous le céler. C'eſt, mes amis, que mon Maître a amené chez nous le Dieu Plutus qui va tous vous enrichir.

LES PAYSANS.

Eſt-il bien poſſible que nous allions devenir riches!

CARION.

Oui, par les Dieux, vous allez tous être autant de Midas, vous en avez déja les oreilles.

LES

LES PAYSANS.

Que j'ai de joye, que je ſuis ravi, & que je vais danſer d'une grand' force, ſi ce que tu dis eſt véritable!

CARION.

Mais moi, je vais être le Cyclope, jouer de la Guitarre, & me mettre à vôtre tête, allons donc, mes enfans, ſuivez-moi en bêlant comme les Brebis, & en ſautant comme les Boucs.

LES PAYSANS.

Hé bien, nous auſſi de nôtre côté en bêlant comme des Brebis nous chercherons le Cyclope, & s'il arrive par bonheur que nous le trouvions ſeul & endormi au milieu de ſon troupeau & prés du ſac d'herbes dont il a fait proviſion pour ſa nourriture, nous prendrons un grand bâton brûlé par le bout, & nous lui creverons l'œil.

CARION.

Et moi j'imiterai Circé, qui par la vertu de ſes poiſons changea à Corynthe les compagnons de Philonide en pourceaux, & qui les força de manger la pâte qu'elle leur faiſoit elle même avec certaine choſe que les cochons ne haïſſent pas. Allons donc, mes petits cochons, ſuivez vôtre mére, abandonnez vous au plaiſir.

LES

LES PAYSANS.

Mais nous, nous prendrons cette Circé avec toutes les vilaines drogues dont elle enſorcelle les gens, & dont elle les barboüille, nous la prendrons par les piés comme une bête morte; & nous lui ferons un maſque de ce qu'elle fait manger aux autres; après cela en faiſant la petite bouche comme Ariſtyllus tu diras, mes petits cochons, ſuivez vôtre mére.

CARION.

Enfin, trêve de raillerie, allons, retournez à vôtre prémière forme. Et moi je m'en vais devant prendre quelque bonne bribe de pain & dérober une partie de la viande du ſouper de mon Maître, & quand j'aurai bien rempli ma pance, je ferai plus courageuſement tout ce que demande cette grande expedition.

ACTE SECOND.

SCENE II.

CREMYLE, TROUPE DE PAYSANS.

CREMYLE.

Meſſieurs mes compatriotes, ce n'eſt plus du bel uſage, de dire je vous donne le

le bon jour, je vous dis donc que je vous embrasse & que je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous étes venus, & du bon ordre où je vous vois. Faites je vous conjure que vous ayez le même empressement à me donner du secours dans la suite, & m'aidez à garder Plutus.

LES PAYSANS.

Assurez-vous sur nous, nous ferons nôtre devoir. Car ce seroit une chose bien étrange que dans nos assemblées nous disputassions tout un jour pour trois doubles, & que sans rien dire nous cédassions Plutus à quelqu'un.

CREMYLE.

Mais je vois Blepsideme qui vient ici. Il a assurément appris quelque chose de nôtre affaire, il marche avec trop de précipitation.

ACTE SECOND.

SCENE III.

BLEPSIDEME, CREMYLE.

BLEPSIDEME.

Qu'est-ce donc que ceci? où Cremyle auroit-il pris tant de bien? & comment

ment auroit-il fait pour devenir riche tout d'un coup? je ne le comprens point; il faut pourtant que cela soit, car le bruit en est fort grand, & par tout on ne parle que de cette fortune surprenante. Mais je suis étonné que dans son bonheur, il se souvienne de ses amis, & qu'il les envoye chercher. En vérité il ne suit pas en cela les maximes de son pays.

CREMYLE.

Je ne veux rien vous cacher, Blepsideme, je suis aujourd'hui beaucoup plus à mon aise que je n'étois hier, il est juste que vous ayez part à ma bonne fortune, vous êtes de mes meilleurs amis.

BLEPSIDEME.

Il est donc vrai que vous étes devenu riche, comme tout le monde le dit?

CREMYLE.

Je le serai assurément bientôt, s'il plaît à Dieu, l'affaire n'est pas encore bien sure, & il y a encore quelque danger.

BLEPSIDEME.

Quel danger?

CREMYLE.

C'est que . . .

BLEPSIDEME.

Mon Dieu! achevés.

CRE-

CREMYLE.

Si une fois nous venons à bout de cette affaire, nous ferons heureux à jamais; mais si nous la manquons, nous sommes perdus sans ressource.

BLEPSIDEME.

Voilà des circonstances qui ne me plaisent nullement. Etre devenu riche tout d'un coup, & avoir en même tems tant de frayeurs & tant de craintes, cela sent fort l'homme qui a fait quelque méchante action.

CREMYLE.

Comment, quelque méchante action?

BLEPSIDEME.

Mon Dieu! vous avez peut-être dérobé dans ce Temple quelque partie du trésor du Dieu, & présentement vous vous en repentez. Pauvre homme!

CREMYLE.

Ah! les Dieux m'en préservent, je n'en ai jamais eu la pensée.

BLEPSIDEME.

Ne badinez point, dites franchement la chose, mon bon ami, car je sai tout, & fort bien.

CREMYLE.

N'allez pas me soupçonner d'une si noire action.

BLEP-

BLEPSIDEME.

Grands Dieux! comme il n'y a perſonne de ſage, lors qu'il s'agit de richeſſes! faut-il que tout le monde abſolument ſuccombe à l'envie d'en amaſſer?

CREMYLE.

Parbleu je crois que vous perdez l'eſprit.

BLEPSIDEME.

Voyez la différence qu'il y a de lui à lui-même, & combien il eſt changé!

CREMYLE.

Vous êtes fou, aſſurément.

BLEPSIDEME.

Auſſi n'a-t-il pas la vuë fixe, & ſes yeux égarés ne témoignent que trop qu'il a fait quelque méchant coup.

CREMYLE.

Ho, je vois bien pourquoi vous dites toutes ces ſotiſes, vous voulez que j'aye fait quelque vol, à fin d'en avoir vôtre part.

BLEPSIDEME.

D'en avoir ma part? dequoi?

CREMYLE.

Mais l'affaire dont il s'agit, n'eſt pas de cette nature, c'eſt bien autre choſe.

BLEPSIDEME.

C'eſt que vous n'avez pas dérobé, mais comme l'on dit, vous avez pris hardiment.

CRE-

CREMYLE.

Vous étes endiablé.

BLEPSIDEME.

Mais n'avez-vous trompé perſonne?

CREMYLE.

Non aſſurément; jamais.

BLEPSIDEME.

Grands Dieux! comment faut-il donc vous prendre? je vois bien que vous n'étes pas homme à dire ſi aiſément la verité.

CREMYLE.

Vous accuſez les gens avant que de les entendre.

BLEPSIDEME.

Ecoutez, mon bon ami, je veux vous tirer de cette affaire à très-peu de fraix, avant que le bruit s'en répande dans la ville, il ne faut qu'un peu d'argent pour fermer la bouche à tous nos Orateurs.

CREMYLE.

Ma foi, mon cher, je croi que vous feriez bien de ceux qui comptent dix piſtoles lors qu'ils n'en ont débourſé que trois.

BLEPSIDEME.

Il me ſemble que je vois déja un certain homme avec ſa femme & ſes enfans, à genoux dans le Parquet devant les Juges, ils

ne ressembleront pas mal aux Heraclides de Pamphile.

CREMYLE.

Tu en auras menti, malheureux, & il est aisé de voir mon innocence, puis que je cherche seulement des gens de bien & d'honneur pour les enrichir.

BLEPSIDEME.

Que me dites-vous là ? avez-vous donc fait un si grand vol pour en pouvoir faire part à tant de gens?

CREMYLE.

Ah, vous me faites mourir avec vos soupçons.

BLEPSIDEME.

Vos crimes feront ce que vous m'accusez de faire.

CREMYLE.

Il n'en sera rien assurément, prophète de malheur, puis que j'ai chez moi Plutus.

BLEPSIDEME.

Vous Plutus? & quel Plutus?

CREMYLE.

Le Dieu des richesses, lui-même.

BLEPSIDEME.

Et où est il?

CREMYLE.

Au logis.

BLEPSIDEME.

Où donc.

CREMYLE.

Chez moi.

BLEPSIDEME.

Chez vous?

CREMYLE.

Affurément.

BLEPSIDEME.

Allez vous faire pendre avec vos contes; Plutus feroit chez vous?

CREMYLE.

Oüi par les Dieux.

BLEPSIDEME.

Dites vous vrai?

CREMYLE.

Très-vrai.

BLEPSIDEME.

Jurez-en par Vefta.

CREMYLE.

Oüi par Neptune.

BLEPSIDEME.

Eft-ce par Neptune le Dieu de la Mer que vous jurez?

CREMYLE.

S'il y en a quelqu'autre, je jure encore par lui.

BLEPSIDEME.

Et vous ne m'envoyiez pas chercher, moi qui ſuis de vos meilleurs amis?

CREMYLE.

Ho, les affaires n'en ſont pas encore là.

BLEPSIDEME.

Eſt-ce que vous ne faites pas encore le partage?

CREMYLE.

Vraiment non; il faut aparavant. . .

BLEPSIDEME.

Quoi?

CREMYLE.

Que nous faſſions en ſorte qu'il recouvre la vûë.

BLEPSIDEME.

Qui, recouvre la vûë? parlez.

CREMYLE.

Il faut que nous faſſions en ſorte que Plutus voye, comme il voyoit autrefois.

BLEPSIDEME.

Eſt-il donc effectivement aveugle?

CREMYLE.

Oüi ſans doute.

BLEPSIDEME.

Je ne m'étonne donc pas qu'il ne ſoit jamais entré chez moi.

CRE-

CREMYLE.

Mais il y entrera, s'il plaît aux Dieux.

BLEPSIDEME.

Ne faudroit-il point faire venir quelque Médecin ?

CREMYLE.

He quels Médecins? peut-il y en avoir dans une ville où on les paye si mal, & où leur art est si méprisé.

BLEPSIDEME.

Voyons.

CREMYLE.

Mais je vous dis qu'il n'y en a point.

BLEPSIDEME.

Je le croi.

CREMYLE.

Non assurément, il n'y en a point, mais le meilleur, comme j'en avois tantôt le dessein, c'est de le mener au Temple d'Esculape & de le présenter à ce Dieu.

BLEPSIDEME.

Par ma foi vous avez raison, c'est là le meilleur assurément. Ne differez donc pas davantage, depêchez vous.

CREMYLE.

Je m'y en vais tout à l'heure.

BLEPSIDEME.

Hâtez-vous.

CREMYLE.

C'eſt ce que je veux faire.

ACTE SECOND.

SCENE IV.

LA PAUVRETE', CREMYLE, BLEPSIDEME.

LA PAUVRETE'.

O les deux plus méchans de tous les chetifs mortels! mal-heureux qui avez eu l'audace d'entreprendre une action déteſtable, pleine d'inſolence & d'impiété, où allez vous donc? Pourquoi fuyez vous? n'arrêterez-vous pas?

CREMYLE.

Grands Dieux!

LA PAUVRETE'.

Je m'en vais vous perdre entiérement, méchans que vous étes, car vôtre entrepriſe eſt trop hardie & trop inſupportable; jamais aucun homme ni aucun Dieu n'en a formé de ſemblable, vous étes perdus.

CRE-

CREMYLE.

Qui étes vous donc, vous me paroissez bien pâle.

PLEPSIDEME.

C'est peut-être quelque furie de la Tragédie, car elle a les yeux égarés & pleins de fureur.

CREMYLE.

Mais elle n'a point de flambeau.

PLEPSIDEME.

Parbleu, il faut donc lui donner mille coups.

LA PAUVRETE'.

Qui croyez-vous donc que je sois?

CREMYLE.

Quelque Cabaretiére ou quelque Harangére. Car autrement tu ne viendrois pas nous chanter injures comme tu fais, sans que nous t'ayons jamais fait aucun déplaisir.

LA PAUVRETE'.

Eh, n'appellez-vous donc cela rien, que de vouloir me chasser de tout le païs?

CREMYLE.

Cela est faux: nous te laissons la riviére, tu peux aller te jetter dedans. Mais il faut que tu nous dises tout présentement qui tu es.

LA PAUVRETE'.

Je ſuis celle qui vous ferai repentir aujourd'hui de vouloir me chaſſer d'ici.

BLEPSIDEME.

N'eſt-ce point là cette Cabaretiére d'ici prés, qui me fait enrager tous les jours avec ſes fauſſes meſures?

LA PAUVRETE'.

Je ſuis la Pauvreté, qui ai demeuré avec vous tant d'années.

BLEPSIDEME.

Ho, bon Dieu, où peut-on s'enfuïr!

CREMYLE.

Hola, Blepſideme, que voulez vous donc faire? poltron que vous étes, ne demeurerez vous pas?

BLEPSIDEME.

Non aſſurément.

CREMYLE.

Vous ne voulez pas demeurer? & deux hommes fuiront devant une femme?

PLEPSIDEME.

Oüi, puis que c'eſt la Pauvreté, car il n'y a point d'animal au monde ſi redoutable.

CREMYLE.

Demeurez, je vous prie, demeurez.

BLEPSIDEME.

Je n'en ferai rien.

CRE-

CREMYLE.

Mais je vous dis que nous faiſons l'action du monde la plús vilaine de laiſſer ainſi Plutus tout ſeul, de nous enfuïr de peur d'une femme, & de n'oſer noûs mettre en état de la vaincre.

BLEPSIDEME.

Avec quelles armes ſe defendra-t-on contre cette maudite femme? Ne nous a-t-elle pas fait engager toutes celles que nous avions chez nous?

CREMYLE.

Prenez courage, je ſuis aſſuré que Plutus tout ſeul en viendra bien à bout, & qu'il en erigera des trophées.

LA PAUVRETE'.

Vous oſez encore ſoufler, ſcelerats, qui avez été ſurpris dans le crime.

CREMYLE.

Mais, malheureuſe que tu es, pourquoi viens-tu nous iujurier de la ſorte, nous qui ne t'avons pas fait le moindre mal?

LA PAUVRETE'.

Grands Dieux! croyez-vous donc que ce n'eſt pas me faire du mal que de vouloir faire recouvrer la vûë à Plutus?

CREMYLE.

Quoi? nous te faiſons du mal, quand nous faiſons du bien à tous les hommes?

LA PAUVRETE'.

Mais que vous en reviendra-t-il!

CREMYLE.

C'eſt premiérement que nous te chaſſerons de toute la Grèce.

LA PAUVRETE'.

Vous me chaſſerez de toute la Grèce, he quel plus grand mal penſez-vous pouvoir faire aux hommes?

CREMYLE.

Quel plus grand mal? de quitter le deſſein que nous avons fait de te chaſſer.

LA PAUVRETE'.

O ça, ſans aller plus loin, je veux bien vous dire ici mes raiſons, & ſi je vous fais voir plus clair que le jour, que c'eſt moi qui ſuis cauſe de tout le bien qui vous arrive, & que c'eſt par moi que vous vivez: ceſſez enfin de me perſécuter, ſinon, achevez ce que vous avez réſolu.

CREMYLE.

Maudite femme! tu as encore l'effronterie de nous parler?

LA

LA PAUVRETÉ.

Mon Dieu écoute; je m'en vais te convaincre facilement, & te faire voir que tu fais la plus grande faute du monde de vouloir, comme tu dis, enrichir tous les gens de bien.

BLEPSIDEME.

Quelle insolence! où donne-t-on le foüet? où sont les prisons?

LA PAUVRETÉ.

Il ne faut point tant faire le déclamateur, ni tant criailler, avant que de savoir ce que j'ai à vous dire.

BLEPSIDEME.

Hé qui pourroit s'empêcher de crier en entendant tout ce que tu nous dis?

LA PAUVRETÉ.

Qui s'en pourroit empêcher? tout homme sage.

CREMYLE.

Mais que payeras-tu, si tu ne viens à bout de ce que tu te vantes de faire?

LA PAUVRETÉ.

Tout ce que tu voudras.

BLEPSIDEME.

L'on ne peut pas mieux dire.

LA

LA PAUVRETE'.

Mais il eſt juſte auſſi que ſi vous perdez, vous payïez la même amende que je vous aurois payée, ſi j'avois perdu.

BLEPSIDEME.

Trouvez-vous que vingt morts ſuffiſent?

CREMYLE.

Oüi peut-être pour elle: mais pour nous, une ſuffit à chacun.

LA PAUVRETE'.

C'eſt bien dit: dépêchez-vous donc de mourir bien vîte, car que pourriez-vous me répondre?

ACTE SECOND.

SCENE V.

TROUPE DE PAYSANS, CREMYLE, BLEPSIDEME, LA PAUVRETE'.

LES PAYSANS.

Mais il eſt temps que vous travalliez à la vaincre, n'employez donc contre elle que de bonnes raiſons, ne badinez point, & ne dites rien de foible.

CRE-

CREMYLE.

Il me ſemble, pour moi, que tout le monde voit manifeſtement, qu'il eſt juſte que les gens de bien ſoient heureux, & au contraire que les ſcelerats & les athées ſoient miſérables. Déſirant donc que les choſes ſoient ainſi, nous avons enfin trouvé, pour en venir à bout, un moyen honnête, généreux & tout à fait ſeur. Car ſi Plutus recouvre la vûë & qu'il ne marche plus à tâtons, il ira infailliblement chèz les gens de bien, il ne les abandonnera point, & il fuira les méchans & les impies. De cette manière, il fera que tout le monde aura de la vertu, de la piété & des richeſſes. Peut-on rien imaginer de plus beau & de plus avantageux?

BLEPSIDEME.

Non ſans doute, je ſuis de vôtre avis, ne l'interrogez pas davantage.

CREMYLE.

A voir la manière dure & miſérable, dont nous vivons préſentement, qui ne trouvera pas que la vie eſt une fureur ou plûtôt une rage? Les ſcelerats ſont heureux, & ont des richeſſes immenſes que leurs crimes leur ont acquiſes, & les honnêtes gens ſont malheureux, ils n'ont pas du pain, & pour comble

comble de miséres ils ſont obligés de paſſer leur vie avec toi. Je conclus donc que le ſeul moyen de faire ceſſer toutes ces choſes, c'eſt de faire recouvrer la vûë à Plutus. Et ſi cela eſt une fois, il en reviendra à tous les hommes un très grand bien.

LA PAUVRETÉ.

Mais, vieux fou qui vous aſſociez tous deux pour faire des ſotiſes & des extravagances, je vous ſoûtiens que ſi ce que vous déſirez, arrivoit, vous n'y trouveriez pas vôtre compte: car ſi Plutus voyoit clair comme autrefois, il ſe donneroit à tous également, & il n'y auroit plus perſonne qui ſe souciât d'aprendre les Arts ni les Métiers, ni qui voulût les exercer. Et cela étant qui ſera-ce qui voudra être Forgeron? qui voudra bâtir des vaiſſeaux? qui voudra être Tailleur, Charron, Cordonnier? qui fera des tuiles? qui ſera Blanchiſſeur? qui ſera Corroyeur? enfin qui labourera la terre? qui fera la moiſſon, ſi chacun peut vivre dans une lâche pareſſe & n'eſt point obligé de travailler.

CREMYLE.

Ho que tu es ridicule! Tout ce que tu nous dis là, nous le ferons faire par nos valets.

LA

LA PAUVRETÉ.

He d'où en aurez-vous, des valets?

CREMYLE.

Nous les acheterons, vraiment.

LA PAUVRETÉ.

Et qui sera celui qui en voudra vendre, s'il a de l'argent aussi bien que vous?

CREMYLE.

Quelque Marchand de Thessalie, car il se trouve toûjours là assez de fripons qui dérobent les hommes pour les vendre.

LA PAUVRETÉ.

Mais il n'y aura plus personne qui veüille faire ce vilain commerce, si ce que tu dis a lieu. Car qui sera l'homme riche qui voudra mettre sa vie en danger? De sorte que tu seras contraint de labourer toi-même, de bêcher la terre, & enfin de faire tout ce qu'il y a de plus pénible, & tu meneras une vie beaucoup plus malheureuse que celle que tu menes présentement.

CREMYLE.

Que toutes ces belles prédictions retombent sur ta tête, prophète de malheur!

LA PAUVRETÉ.

Vous n'aurez ni lit ni tapis pous vous coucher; car quel ouvrier voudra prendre la peine d'en faire? Lors que vous vous marierez,

rierez, vous n'aurez point d'essences pour vous parfumer; vos habits de nôces ne seront plus de ces riches étoffes teintes dans la pourpre la plus précieuse. Si vous étes donc privés de ces choses, dequoi vous servira tout vôtre bien? Mais par mes soins vous avez abondamment tout ce qui vous est necessaire: car, comme une maîtresse habile & ménagère, je ne quite pas d'un moment les ouvriers, & par la nécessité & l'indigence, je les contrains de chercher des moyens de gagner leur vie.

CREMYLE.

Qui toi? tu peux donner aux hommes autre chose que toutes sortes de miséres & d'incommodités? N'est-ce pas toi qui leur fais entendre tout le jour les gémissemens de leurs femmes & les cris de leurs enfans qui demandent du pain? N'est ce pas par tes ordres que les soins & les inquiétudes se tiennent la nuit à leur chevet & leur crient incessamment *débout*. Est-ce qu'au lieu d'habits tu ne leur donnes pas de vieux haillons? au lieu de lit pour les coucher, ne leur donnes-tu pas un botte de paille pleine de vilaines bêtes qui ne les laissent point dormir? pour tapis, une vieille natte pourrie? pour traversin, une grosse pierre? au lieu de

de pain, tu leur donnes de méchantes herbes, & pour tous ragoûts, quelques feüilles de raves. Au lieu de siége, quelque vieux baril, & enfin, au lieu de huche ne leur donnes tu pas quelque méchant tonneau coupé par la moitié? He bien, ne fais-je pas voir là que tu procures de grands avantages à tous les hommes.

LA PAUVRETÉ.

Ce n'est pas la vie des pauvres que tu viens de décrire, mais des gueux & des mendians.

CREMYLE.

Est-ce donc que nous ne disons pas que la Pauvreté est la sœur de la Gueuserie?

LA PAUVRETÉ.

Oüi sans doute vous le dites, & l'on ne doit pas s'en étonner, puis que vous soûtenez que Denys ressemble tout à fait à Thrasibule. Vôtre vie n'est point & ne sera jamais exposée à ces terribles incommodités. La vie du Gueux & du Mendiant, c'est de n'avoir jamais rien. Mais celle du Pauvre, c'est de vivre d'épargne, de s'attacher à son travail, de ne manquer de rien & de n'avoir rien de superflu.

CREMYLE.

O sans mentir tu nous parles-là d'une vie fort heureuse! les pauvres ne sont pas à

plaindre, si en épargnant & en travaillant depuis le matin jusqu'au soir ils ne peuvent pas laisser seulement dequoi se faire enterrer.

LA PAUVRETE'.

Tu veux plaisanter & te divertir, & tu n'es pas d'humeur de parler serieusement. Mais n'as-tu pas l'esprit de connoître que je rends les hommes incomparablement meilleurs que ne les rend Plutus, & qu'ils tirent mille avantages de moi tant pour le corps que pour l'esprit? C'est Plutus qui fait qu'ils ont la goute, qu'ils sont ventrus, qu'ils ont de grosses jambes, & enfin qu'ils sont si gras qu'ils ne peuvent marcher. Mais moi je les fais de belle taille, libres de leur corps, & redoutables à leurs ennemis.

CREMYLE.

Grand miracle, vraiment, c'est que tu les fais tant jeuner qu'il faut bien qu'ils deviennent de belle taille malgré qu'ils en ayent.

LA PAUVRETE'.

Je vais présentement vous parler des avantages de l'esprit, & vous faire voir clairement que c'est avec moi que l'on trouve l'honnêteté & la modération, & qu'avec Plutus on trouve l'orgueil & l'insolence.

CRE-

CREMYLE.

C'eſt aſſurément une grande honnêteté & une modération ſurprenante, que de couper la bourſe & d'aller voler dans les maiſons des gens.

BLEPSIDEME.

Oüi ſans doute; Eſt-ce qu'il y a rien qui ne ſoit honnête dans le vol? à moins que le voleur ne ſoit aſſez ſot pour ſe laiſſer ſurprendre.

LA PAUVRETE'.

Voyez par exemple les Juges, pendant qu'ils ſont pauvres, ils ſont doux & équitables, ils ne cherchent qu'à procurer le bien du peuple & de leur patrie, mais ſi tôt qu'ils ſont devenus riches aux dépens du public, quelles injuſtices ne font-ils pas? il n'y a point de friponnerie dont ils ne ſoient capables, la patrie & le peuple n'ont pas de plus cruels ennemis.

CREMYLE.

Par ma foi, toute méchante que tu es, tu n'as pas menti dans ce que tu viens de dire. Mais avec tout cela, je ne t'en traiterai pas mieux; tu n'as que faire de te glorifier de cette verité, ni de prétendre nous perſuader que la pauvreté eſt préférable aux richeſſes.

LA PAUVRETÉ.

Tu ne faurois pourtant répondre à ce que j'ai avancé, tu ne dis que des badineries, & tu ne fais que de vains efforts.

CREMYLE.

S'il y a tant d'avantage à t'avoir, d'où vient donc que tout le monde te fuit?

LA PAUVRETÉ.

Les hommes ne me fuyent, que parce que je les rends meilleurs; confiderez un peu les enfans, ne fuyent-ils pas leurs péres, parce que leurs péres veulent qu'ils foyent vertueux? tant il eft difficile de connoître le bien & de le fuivre!

CREMYLE.

Dira-t-on donc que Jupiter ne connoît pas le bien? car il retient Plutus pour lui, & nous envoye le beau préfent que voilà.

LA PAUVRETÉ.

Mais, vieux radoteurs que vous étes, je vous dis que Jupiter eft pauvre, & je vous le ferai voir clair comme le jour. Repondez-moi; Quand il inftitua les jeux Olympiques, & qu'il ordonna que de cinq en cinq ans tous les Grecs s'affembleroient dans Olympia, n'ordonna-t-il pas auffi que des Herauts d'armes proclameroient à haute voix le nom des victorieux, & qu'ils les couron-

neroient

neroient d'une ſimple branche d'olivier ſauvage? Croyez-vous que s'il avoit été riche, il n'auroit pas beaucoup mieux aimé leur donner des couronnes d'or?

CRÈMYLE.

Cela même ne te fait-il pas voir combien il eſtime les richeſſes? car n'eſt-ce pas à fin de les garder toutes pour lui, qu'il les épargne, & qu'il recompenſe de bagatelles les gens qui ont remporté le prix?

LA PAUVRETÉ.

Eh ne vois-tu pas toi, qu'en le faiſant riche & d'une avarice ſi ſordide, tu lui attribuës une qualité beaucoup plus honteuſe que la pauvreté?

CREMYLE.

Mais que Jupiter te confonde avec ta Couronne d'Olivier ſauvage!

LA PAUVRETÉ.

Hé bien, aurés-vous encore la hardieſſe de me ſoûtenir que tous les biens qui vous arrivent, ne viennent pas de moi?

CREMYLE.

L'on n'a qu'à demander à Proſerpine lequel eſt le meilleur d'être riche ou d'être pauvre. Elle dira que tous les mois les riches lui font un beau feſtin, & que les pauvres l'ont plûtôt enlevé qu'on ne l'a ſervi.

Ainſi va te faire pendre, & ne ſouffle pas ſeulement le moins du monde, car tu ne nous perſuaderas pas, quand même tu nous aurois perſuadés.

LA PAUVRETÉ.

O ma chère Ville d'Argos écoutez ce qu'il dit?

CREMYLE.

Hé ſans aller plus loin, appelle Pauſon qui a l'honneur de manger à ta Table.

LA PAUVRETÉ.

Malheureuſe que je ſuis! que deviendrai-je?

CREMYLE.

Va t-en au diable bien loin de nous.

LA PAUVRETÉ.

En quel lieu du monde dois-je me retirer?

CREMYLE.

Dans quelque cachot d'où tu ne puiſſes jamais ſortir; Il n'y a point là à balancer, il faut que tu y ailles tout préſentement.

LA PAUVRETÉ.

Un temps viendra que vous me rappellerez.

CREMYLE.

Alors tu reviendras, mais pour l'heure je veux être riche, tu n'as qu'à aller quelque part pleurer tes malheurs.

BLEP-

BLEPSIDEME.

Et moi, par Jupiter, présentement que je vais avoir de grandes richesses, je veux faire bonne chére avec ma femme & avec mes enfans, je veux me baigner, me parfumer & me moquer de la pauvreté & de tous le beaux métiers qu'elle enseigne.

ACTE SECOND.

SCENE VI.

CREMYLE, BLEPSIDEME.

CREMYLE.

Enfin cette horrible bête s'en est allée. Allons donc promptement mener Plutus au Temple d'Esculape pour le présenter à ce Dieu.

BLEPSIDEME.

Ne nous amusons pas davantage, de peur que quelqu'un ne vienne encore nous embarrasser.

CREMYLE.

Hola, Carion, apporte des couvertures & toutes les autres choses qui sont preparées au logis, amene aussi Plutus, & ne manque pas d'observer les cérémonies accoûtumées.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE I.

CARION, TROUPE DE PAYSANS.

CARION.

O que vous allez être heureux, pauvres vieillards, qui dans les fêtes de Thesée avez souvent fait si méchante chére! ô que tous les gens de bien vont être contens!

LES PAYSANS.

Que nous veux, tu donc dire, mon brave, il me semble que tu viens nous apporter de bonnes nouvelles.

CARION.

Le plus grand bon-heur du monde est arrivé à mon Maître, ou pour mieux dire à Plutus même, car d'aveugle qu'il étoit, il a présentement la vûë admirable & les yeux clairs & brillans comme le Soleil; & cela par la faveur du grand Esculape.

LES PAYSANS.

Que tu me donnes de joye! que cette bonne nouvelle me ravit!

CARION.

Il faut se réjoüir présentement, quand vous seriez les plus tristes du monde.

LES

LES PAYSANS.

Nous allons chanter Esculape pére de tant de beaux enfans, Esculape la lumiére & le souverain bon-heur des hommes.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE II.

MYRRINE, CARION.

MYRRINE.

Quel bruit est-ce que j'entens? m'annonce-t-il quelque chose de bon? il y a je ne sai combien que j'attens Carion au logis dans l'impatience d'apprendre quelque bonne nouvelle.

CARION.

Tôt, tôt, Madame faites vîte tirer du vin afin que vous vous en donniez au cœur joye; car je sai que vous ne haïssez pas cette bonne liqueur. O que je vous apporte de bien tout d'un coup!

MYRRINE.

Et où est-il ce bien?

CARION.

Je vais vous le dire tout à l'heure.

MYRRINE.

Mon Dieu depêche & me le dis.

CARION.

O ça, écoutez donc. Car je m'en vais vous conter tout d'un bout à l'autre.

MYRRINE.

A quoi bon tant de difcours?

CARION.

Vous ne voulez donc pas que je vous dife le bien qui vous eft arrivé?

MYRRINE.

Mais ne me fais pas tant languir, dis promptement.

CARION.

Si tôt que nous fommes arrivés au Temple d'Efculape avec Plutus, qui pour lors étoit le plus miférable du monde, & qui eft préfentement le plus heureux, nous l'avons mené à la Mer & l'y avons baigné.

MYRRINE.

Oüi vraiment ce pauvre vieillard eft fort heureux, à fon âge, d'être baigné dans de l'eau froide.

CARION.

Enfuite nous fommes revenus au Temple du Dieu, & nous avons mis fur la Table les pains & tout ce que l'on a acccoutumé d'y confacrer avant le Sacrifice; nous avons fait

fait brûler sur l'Autel un gâteau de fleur de farine, après quoi nous avons couché Plutus sur un petit lit selon la coûtume, & chacun de nous s'en est accommodé un pareil.

MYRRINE.

Est-ce qu'il y avoit d'autres gens avec vous qui eussent besoin du secours du Dieu?

CARION.

Il y avoit un certain homme qui s'appelle Neoclides, & qui tout aveugle qu'il est, vole avec beaucoup plus d'adresse que ceux qui voyent le mieux. Il y en avoit d'autres encore qui étoient malades de differentes maladies. Après donc que le Sacrificateur du Dieu a eu éteint les Lampes, il nous a commandé de dormir, & nous a ordonné que si quelqu'un entendoit du bruit, il ne dit rien. Chacun s'est donc tenu coi; pour moi, je ne pouvois dormir, car prés du chevet d'une Vieille, qui n'étoit pas loin de mon lit, il y avoit une certaine poëlonnée de boüillie prés de laquelle j'aurois bien voulu me glisser. Mais ayant tant soit peu levé la tête, j'ai apperçu le Sacrificateur qui faisoit la ronde autour de la Table sacrée, & qui en enlevoit tout ce qui étoit dessus, comme les gâteaux, les noix, les figues, & autres choses de cette nature. Il en a

fait

fait autant autour des Autels, & il a ferré dans un grand fac tout ce qu'il a trouvé de refte. Moi donc croyant qu'il y avoit de la fainteté à faire ce qu'il faifoit, j'ai voulu l'imiter & je fuis fauté fur la poëlonnée de boüillie.

MYRRINE.

Ah, miférable! hé n'apprehendois-tu point le Dieu?

CARION.

Si fait par ma foi, j'aprehendois terriblement qu'il ne me prévint, & qu'avec fes couronnes il ne fût le prémier à la boüillie. Car ce que venoit de faire le Sacrificateur m'en difoit trop pour ne me donner point de peur. Cependant la bonne Vieille ayant entendu du bruit a alongé un peu la main, & moi en fiflant comme un ferpent, je l'ai morduë; auffi-tôt elle l'a retirée bien vîte, & s'eft cachée dans fa converture en grondant comme une chatte en colère. Ainfi donc j'ai englouti une bonne partie de la boüillie, & quand mon ventre a été bien rempli, je me fuis recouché.

MYRRINE.

Le Dieu n'étoit-il pas encore venu à vous?

CA-

CARION.

Non pas encore. Après ce que je viens de vous dire, j'ai fait auſſi quelque choſe de bien plaiſant: comme le Dieu venoit à nous, je lui ai fait une belle ſalve de coups de canon. Car j'étois ſi rempli de la boüillie que je venois de dévorer, que je n'en pouvois plus.

MYRRINE.

Le Dieu ne t'a-t-il point puni pour cette abomination, infame que tu es?

CARION.

Ho point du tout. Sa fille aînée à ſeulement un peu rougi à ce bruit, & Panacée s'eſt détournée en ſe prenant le nez, ne trouvant pas cet encens là de trop bonne odeur.

MYRRINE.

Et le Dieu?

CARION.

Par ma foi il ne s'en eſt pas ſoucié, il n'a pas fait la moindre grimace.

MYRRINE.

Tu veux donc dire que ce Dieu eſt un groſſier & un païſan?

CARION.

Ah, les Dieux m'en préſervent, je ne dis pas cela! Mais je dis que comme il eſt

grand

grand Médecin, il goûte volontiers aux viandes que les hommes ont déja mangées & qu'il ne haït pas l'odeur dont je viens de parler.

MYRRINE.

Ah, misérable.

CARION.

J'ai pourtant eu peur en voyant Esculape, & je me suis enfoncé dans mon lit; ce Dieu d'un air grand & plein de majesté a fait la ronde autour de tous les malades en visitant & en considérant le mal de chacun. Un garçon lui a apporté une petite boëte, un pilon, & un mortier de marbre.

MYRRINE.

Quoi, une petite boëte de marbre?

CARION.

Hé non, la boëte n'étoit pas de marbre, c'étoit le mortier.

MYRRINE.

Mais, coquin, comment pouvois-tu voir tout cela, puis que tu t'étois caché dans ton lit?

CARION.

Je voyois tout, au travers de mon manteau que j'avois mis sur moi pour me couvrir; car, comme vous savez, il a d'assez beaux trous. La premiére chose qu'a fait le Dieu,

ç'a

ça été d'apprêter un cataplaſme pour les yeux de Neoclides ; il a donc pris trois têtes d'ail & les a pilées dans le mortier en y mêlant du ſuc de benjoin & de l'ognon de mer, après quoi il a arroſé tout cela du meilleur vinaigre. Cet onguent étant fait, il l'a appliqué ſur les yeux de Neoclides en lui ouvrant les paupieres, afin que la douleur en fût plus grande. En même temps Neoclides s'eſt mis à crier de toute ſa force & à vouloir s'enfuir, mais Eſculape lui a dit en riant, demeure ici avec cet emplâtre, car après tous les fermens que tu m'as faits & que tu as violés, il faut que je prenne moi-même le ſoin de t'empêcher d'aller au Palais.

MYRRINE.

Que ce Dieu eſt ſage, & qu'il aime le bien du peuple !

CARION.

Après cela il s'eſt aſſis auprès de Plutus, & d'abord il lui a eſſuyé les yeux avec un linge bien fin, & Panacée fille de ce Dieu lui a couvert la tête & le viſage d'une écharpe de couleur de feu. En même temps le grand Eſculape a ſiflé ; à ce ſignal deux Serpens d'une grandeur extraordinaire ſont ſortis du Temple avec une legèreté incroyable.

MYR.

MYRRINE.

Grands Dieux!

CARION.

Ces Serpens s'étant gliſſez tout doucement ſous l'écharpe qui envelopoit la tête de Plutus, je crois qu'ils ont leché ſes yeux, & il a recouvré la vûë, & s'eſt levé de ſon lit en moins de temps que vous n'en feriez à boire trois pots de vin. Moi de la joye que j'ai euë de ce miracle, je me ſuis mis auſſi-tôt à battre des mains & à réveiller mon Maître. Eſculape a diſparu incontinent & les Serpens s'en ſont retournez dans le Temple. Mais avec quel empreſſement croyez-vous que tous les gens qui étoient couchez dans le même lieu que Plutus, ſe ſont levez pour l'aller embraſſer? Ils ont veillé toute la nuit prés de lui en attendant le lever du Soleil. Et pendant tout ce temps là je n'ai fait que loüer le grand Eſculape de ce qu'en ſi peu de temps il a rendu la vûë à Plutus, & qu'il a fait Neoclides encore plus aveugle qu'il n'étoit.

MYRRINE.

O grand Eſculape, quelle puiſſance n'avez-vous point! mais dis moi un peu, où eſt Plutus?

CA-

CARION.

Il vient accompagné d'une très grande foule de peuple qui l'environne. Ceux qui jusqu'à présent ont eu à peine dequoi vivre, parce qu'ils étoient gens de bien, lui viennent baiser la main & l'embrasser; mais ceux qui avoient de grandes richesses que leurs injustices leur ont aquises, froncent le sourcil, & ont l'air triste & envieux, au lieu que les autres suivent avec des couronnes sur leurs têtes en riant & en faisant des cris de joye. L'air retentit des acclamations, & la terre tremble sous les piés de ces bonnes gens qui dansent & qui sautent de toute leur force. Mais, allons, que tout le monde de chez nous danse aussi, que chacun saute & qu'il ne se trouve personne qui ne soit de belle humeur, car désormais on ne pourra plus nous dire qu'il n'y a point de blé dans nôtre grénier.

MYRRINE.

Tu as raison; aussi par ma foi je te veux faire une couronne de petits gâteaux pour la bonne nouvelle que tu m'as donnée.

CARION.

Non pas pour l'heure, s'il vous plaît, car voici toute la troupe qui vient.

MYRRINE.

Et bien, je m'en vais donc au logis, d'où j'apporterai de quoi régaler nôtre nouvel hôte.

CARION.

Et moi, je veux aller audevant d'eux.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE III.

PLUTUS, CREMYLE, MYRRINE.

PLUTUS.

Avant toutes choses j'adore le Soleil; je saluë ensuite la ville de la vénérable Pallas & tout le païs de Cecrops qui m'a reçu. Hélas je suis confus de voir avec quels hommes j'ai été sans le savoir! J'ai fui tous ceux que j'aurois dû chercher, & j'ai cherché ceux que j'aurois dû fuir. Malheureux que je suis! Mais je vais reparer tout le passé, & faire voir désormais aux hommes que ce n'a pas été de mon bon gré que je me suis donnné aux méchans.

CREMYLE.

Allez-vous faire pendre tous tant que vous étes. Que c'est une chose fatigante que tous

ces amis qui nous naissent tout d'un coup, & si-tôt que nous sommes en fortune. Ils m'ont donné mille coups, & à force de s'empresser à qui témoignera le prémier sa joye, ils m'ont presque rompu les jambes. Qui ne m'est pas venu faire compliment aujourd'hui! & quelle foule de vieillards n'est pas venuë m'environner dans la place!

MYRRINE.

O le plus désiré de tous les hommes, soyez le bien venu, & vous aussi mon mari, permettez que je vous offre ces fruits, car vous savez bien que c'est la coûtume!

PLUTUS.

Non, je vous prie, il ne seroit pas honnête qu'entrant aujourd'hui dans vôtre maison pour la premiére fois depuis que j'ai recouvré la vûë, j'en emportasse quelque chose, je dois plûtôt y apporter.

MYRRINE.

Quoi vous ne voulez-pas recevoir cette marque de la joye que j'ai de vous voir?

PLUTUS.

Je la recevrai plutôt chez vous & auprès de vôtre feu, comme c'est la coûtume; nous éviterons par ce moyen la raillerie des gens, car il n'est pas dans l'ordre qu'un Poëte Comique jette devant les Spectateurs des rai-

ſins, des figues, des noiſettes, & d'autres choſes ſemblables pour les faire rire & pour gagner leurs ſuffrages.

MYRRINE.

Vous avez raiſon, auſſi bien voilà un drôle qui ſe préparoit déja, & qui venoit ſe jetter ſur le panier de Figues.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE I.

CARION.

Ha que c'eſt une agréable choſe, mes amis, que de devenir riche ainſi tout d'un coup, ſur tout lorſqu'on ne riſque rien du ſien! Je vous en parle par expérience, car des biens infinis viennent d'entrer dans nôtre maiſon, & ce qui eſt de plus ſurprenant, ſans que nous ayons fait la moindre injuſtice. C'eſt de cette manière qu'il eſt doux de s'enrichir; nôtre grénier eſt plein du plus beau blé, nos tonneaux ſont remplis du plus excellent vin, & tous les Coffres du logis ſont ſi pleins d'or & d'argent, que c'eſt une choſe étonnante. L'eau de nôtre puits

puits eſt convertie en huile, & nos cruches à huile regorgent d'eſſences les plus précieuſes. Tout nôtre toit eſt couvert de figues qui ſéchent au Soleil. Nos vaiſſeaux de terre ſont de cuivre. Toute nôtre vieille vaiſſelle d'étain eſt à cette heure d'argent; & toutes nos Chambres, juſqu'à la Cuiſine ſont parquetées d'yvoire. Mes camarades & moi joüons à pair ou à non pair avec des écus d'or & nous ſommes devenus ſi friands que nous mépriſons les Ognons dont nous faiſions autrefois nos meilleurs repas. Mon maître fait préſentement chez nous un Sacrifice, & avec une Couronne ſur ſa tête, il immole aux Dieux les Victimes ordinaires. Pour moi, j'en ſuis ſorti, ne pouvant plus ſouffrir la fumée qui me crévoit les yeux & qui m'étouffoit.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE II.

AGATHUS, CARION.

AGATHUS.

Hola, garçon ſui-moi, afin que nous allions trouver le Dieu.

CARION.

Oüais! qui eſt donc celui-ci?

AGATHUS.

C'eſt un homme qui étoit autrefois fort miſérable, & qui eſt aujourd'hui fort heureux.

CARION.

Vous étes donc un homme de bien apparemment? au moins en avez-vous la mine.

AGATHUS.

Vous l'avez dit.

CARION.

Mais que déſirez-vous?

AGATHUS.

Je viens rendre graces à Plutus de tous les biens dont il m'a comblé. Aprés la mort de mon pére, je me vis maître d'un aſſez grand bien, que j'employois à aſſiſter ceux de mes amis qui en avoient beſoin, & je croyois que dans la vie on ne pouvoit rien faire de meilleur ni de plus avantageux.

CARION.

Vôtre bien fut donc bien tôt diſſipé.

AGATHUS.

Aſſurément.

CARION.

Et aprés cela vouus fûtes miſérable?

AGA-

AGATHUS.

Sans doute. Je croyois que ceux que j'avois secourus dans leurs nécessités, me rendroient la pareille, si jamais j'en avois besoin, & je ne doutois point que je n'eusse en eux des amis à toute épreuve. Mais je me trompois bien, car depuis que j'ai été pauvre, tous m'ont fui, & lorsqu'ils passoient prés de moi, ils ne faisoient pas semblant de me voir.

CARION.

Et sur ma parole ils se moquoient encore de vous, dites la vérité?

AGATHUS.

Oüi, ils s'en moquoient, & ils rioient de ce que j'avois vendu tous mes meubles.

CARION.

Ma foi, ils n'auront plus tant dequoi rire.

AGATHUS.

C'est-là tout le sujet de ma visite, je viens remercier Plutus.

CARION.

Mais, de par le bon Dieu, que voulez-vous faire de ce Manteau tout percé que porte vôtre valet? dites-le moi je vous en prie.

AGATHUS.

Je veux le consacrer à Plutus.

CARION.

N'est-ce pas le Manteau que vous aviez quand vous fûtes initié aux grands Mystères?

AGATHUS.

Non, il n'y a que treize ans que je le porte, & qu'il me fait mourir de froid.

CARION.

Et ces Souliers?

AGATHUS.

Je les eûs en même temps que le Manteau.

CARION.

Est-ce que vous voulez aussi les consacrer?

AGATHUS.

Oüi.

CARION.

Ma foi, voilà de beaux présens que vous venez faire au Dieu!

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE III.

PARANOMUS, CARION, AGATHUS, UN TE'MOIN.

PARONOMUS.

Ah, misérable que je suis! me voilà perdu, hélas! je suis accablé de cent mal-

malheurs à la fois, bon, de cent; de deux cens, de trois cens, de quatre cens, de mille; d'un nombre innombrable; ah! ah! faut-il que je fois en bute à tant de maux?

CARION.

Grands Dieux, quel mal peut avoir ce pauvre homme!

PARANOMUS.

Ah quel coup! ce beau Dieu de neige vient de me faire perdre dans un moment tout le bien que j'avais gagné, mais ou il n'y aura point de justice au monde, ou il redeviendra aveugle comme il étoit.

AGATHUS.

Je pense que je connois à peu près dequoi il s'agit; car celui qui vient ici, a la mine de n'être pas un homme de bien, & d'être mal dans ses affaires.

CARION.

Par ma foi il ne me fait donc pas pitié, & c'est fort justement qu'il est misérable.

PARANOMUS.

Où est donc, où est donc présentement ce beau Dieu qui promettoit si bien de nous faire tous riches, s'il pouvoit avoir la vûë aussi bonne qu'autrefois? cependant il en a rendu quelques-uns plus malheureux qu'ils n'étoient.

CARION.

Et encore, qui a-t-il donc rendu ſi malheureux?

PARANOMUS.

Moi, qui vous parle.

CARION.

Parce que tu étois un ſcélerat & un voleur.

PARANOMUS.

Cela eſt faux, & j'en atteſte le grand Jupiter. C'eſt vous mêmes qui étes des voleurs & c'eſt vous qui avez mon bien.

CARION.

Grands Dieux, qu'il a l'air féroce!

AGATHUS.

C'eſt aſſurément qu'il meurt de faim.

PARANOMUS.

Tu ne m'échaperas pas, ſur ma parole, je te ferai venir devant les Juges, il faut aujourd'hui que tu ſois mis à la queſtion.

CARION.

Cependant, pleure tes diſgraces.

AGATHUS.

Par le grand Jupiter, Plutus eſt un Dieu que les Grecs doivent bien honorer puiſqu'il traite ainſi ces maudits Délateurs.

PARANOMUS.

Ah que je ſuis malheureux! Quoi? tu veux auſſi m'inſulter? N'eſt-ce point que tu as

part

part au vol? dis moi un peu, où as-tu pris ce bel habit? Hier je te vis encore un méchant manteau tout percé.

AGATHUS.

Va te promener, tu n'en as que faire & je ne te crains point, tien voilà à mon doigt un anneau que j'ai acheté d'Eudamus.

CARION.

Mais cet anneau ne peut rien contre la morsure de ces animaux là.

PARANOMUS.

N'est-ce pas là une injure effroyable? vous prenez plaisir à m'offenser, & vous ne me dites point ce que vous faites ici. Vous n'y, étes pas assurément pour y faire rien de bon.

CARION.

Non parbleu, ce n'est rien de bon pour toi, sois-en bien persuadé.

PARANOMUS.

Vous allez faire bonne chére à mes dépens.

AGATHUS.

Plût à Dieu que tu disses la vérité, & que le voyant de tes deux yeux, tu pusses mourir de rage & de faim avec le brave témoin que tu as là.

PARA-

PARANOMUS.

* Vous le niez, scélerats, mais je sai bien qu'il y a là-dedans quantité de beaux Poissons & de viandes rôties.

CARION.

Ce maraud, que sent-il?

AGATHUS.

Ma foi, je pense, que c'est le froid qu'il sent le plus avec ce beau manteau.

PARANOMUS.

Grands Dieux, cela est-il supportable, de voir la maniére outrageuse dont ils me traitent! ah! malheureux que je suis, quel est mon désespoir! Voilà ce que c'est d'avoir toûjours été trop honnête homme, & d'avoir préféré le bien de sa patrie à ses propres intérêts!

AGATHUS.

Toi, tu as préféré le bien de ta patrie à tes intérêts? tu as jamais été homme de bien?

PARANOMUS.

Oüi assurément, autant que personne.

AGATHUS.

Mais répons à ce que je vais te demander.

PARANOMUS.

Qu'est-ce?

AGA-

* Il fait comme s'il sentoit la fumée des viandes.

AGATHUS.

Es-tu Laboureur?

PARANOMUS.

Me crois-tu aſſez fou pour cela?

AGATHUS.

Es tu donc Marchand?

PARANOMUS.

Je fais ſemblant de l'être quand mes affaires le demandent.

AGATHUS.

Quoi donc? as-tu appris quelque métier?

PARANOMUS.

Non parbleu.

AGATHUS.

Comment peux-tu donc vivre en ne faiſant rien.

PARANOMUS.

Je prens ſoin des affaires de la République & des particuliers.

AGATHUS.

Toi? & de quel droit?

PARANOMUS.

C'eſt que je le veux.

AGATHUS.

Comment, donc pendard, tu as l'inſolence de te dire homme de bien, toi qui attires la haine de tout le monde, en te mêlant des affaires qui ne te regardent point.

PARA-

PARANOMUS.

Quoi donc, ſot animal, eſt ce qu'il ne faut pas que je procure le bien de ma patrie autant qu'il m'eſt poſſible?

AGATHUS.

Eſt-ce procurer le bien de ſa patrie que de ſe mêler des affaires des autres ſans qu'on en ſoit prié?

PARANOMUS.

Oüi ſans doute, c'eſt procurer le bien de ſa patrie que de maintenir les Loix, & de ne pas ſouffrir qu'on les viole impunément.

AGATHUS.

C'eſt donc en vain que la Ville a établi des Magiſtrats?

PARANOMUS.

Point du tout. Mais ces Magiſtrats ſuffiſent-ils? qui accuſera les gens?

AGATHUS.

Qui voudra, que t'importe?

PARANOMUS.

C'eſt moi qui veux bien prendre ce ſoin. Ne puis-je donc pas bien dire que c'eſt ſur moi que roulent toutes les affaires de la République.

AGATHUS.

Sans mentir la Ville a trouvé là un digne Procureur! Mais dis-moi un peu, ne vaudroit-

il

il pas mieux vivre en repos & ſans rien faire, que de tourmenter ainſi tes compatriotes?

PARANOMUS.

C'eſt vivre en bête que d'être toûjours dans l'oiſiveté, & que de n'avoir aucune occupation.

AGATHUS.

Et tu ne voudrois pas changer de vie?

PARANOMUS.

Non aſſurément, quand vous me donneriez Plutus lui-même, & tout le benjoin de Cyrene.

AGATHUS.

Quitte moi donc ton habit tout préſentement.

CARION.

C'eſt à toi qu'il parle.

AGATHUS.

Quitte auſſi les Souliers.

CARION.

Je te dis que c'eſt à toi qu'il dit tout cela.

PARANOMUS.

Eh, Meſſieurs, je vous prie que quelqu'un de vous vienne ici, le premier, qui voudra, n'importe.

CARION.

C'eſt moi qui veux bien prendre ce ſoin.

PARA-

PARANOMUS.

Ah! que je ſuis malheureux quoi on me dépoüille en plein jour!

CARION.

Ha, ha; tu veux t'enrichir en te mêlant des affaires des autres!

PARANOMUS.

Songez-vous à ce que vous faites? je vous avertis au moins que je prens cet homme à témoin.

CARION.

Mais le témoin que tu avois amené, n'a garde d'avoir attendu.

PARANOMUS.

Ah! je n'ai perſonne ici pour me ſecourir!

CARION.

Tu cries?

PARANOMUS.

Oüi ſans doute, & je crierai encore bien plus fort.

CARION.

Donnez-moi vôtre méchant manteau que je le mette ſur ce ſcélerat.

AGATHUS.

Non pas cela, car je l'ai conſacré à Plutus.

CA-

CARION.

Mais il montre la corde, où peut-il être mieux placé que ſur les épaules de ce maraud? Il faut conſacrer de plus beaux habits à Plutus.

AGATHUS.

Et que voulez-vous faire de ces ſouliers, dites-moi un peu?

CARION.

Je veux les pendre au col de cet animal, ce ſera-là le trophée de la victoire que nous avons remportée ſur la pauvreté.

PARANOMUS.

Je m'en retourne, car je vois bien que je ne ſuis pas aſſez fort pour vous. Mais ſi aujourd'hui je puis trouver quelqu'un de mes camarades, de ceux qui font même métier que moi, ſur ma parole que ce Dieu me payera ce qu'il m'a fait. Car ſans avoir conſulté ni le Sénat ni le Peuple, & de ſa ſeule autorité, il entreprend à nôtre barbe de changer la forme du gouvernement.

AGATHUS.

Allons, puis que te voilà armé de mes armes, va vîte aux bains, tiens y le prémier rang & t'y chauffe le mieux qua tu pourras; c'eſt un poſte que j'ai occupé autrefois.

CARION.

Mais le Baigneur ne l'y souffrira pas long-temps, il le prendra d'abord par les épaules & le mettra à la porte, car il ne l'aura pas plûtôt vû, qu'il connoîtra bien que c'est un fripon. Pour nous, allons au logis afin que vous fassiez vos priéres au Dieu Plutus.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE IV.

UNE VIEILLE FEMME, TROUPE DE PAYSANS, CREMYLE.

LA VIEILLE.

Mes amis, enseignez-moi je vous prie la maison de ce Dieu qui demeure ici depuis quelque temps, en suis-je encore fort loin.

LES PAYSANS.

Non, la belle Enfant, vous voilà devant la porte, vous l'avez demandé fort à propos.

LA VIEILLE.

Appellerai-je quelqu'un de là dedans, afin de savoir au vrai si c'est là qu'il demeure?

CRE-

CREMYLE.

Il n'eſt pas néceſſaire, car j'en ſors tout préſentement. Mais dites-nous pourquoi principalement vous venez ici.

LA VIEILLE.

Mon bon ami, je ſuis plus malheureuſe que vous ne ſauriez vous imaginer. Depuis que ce Dieu a recouvré la vûë, il m'a rendu la vie tout-à-fait inſuportable.

CREMYLE.

Qu'eſt-ce donc? y a-t-il auſſi des *Délatrices*, comme il y a des Délateurs, & vous mêlez-vous de ce beau métier?

LA VIEILLE.

Ah, nullement, Dieu m'en garde.

CREMYLE.

Mais n'étes-vous point de ces bonnes commères qui boivent volontiers le petit coup?

LA VIEILLE.

Vous me faites tort. C'eſt une paſſion bien plus honnête qui cauſe tout mon mal.

CREMYLE.

Voulez-vous bien que nous ſachions quelle eſt cette paſſion?

LA VIEILLE.

De tout mon cœur: écoutez; j'aimois un jeune homme, qui véritablement n'eſt pas riche, mais il eſt beau, il a l'air doux &

 honnête,

honnête, & si-tôt que je le priois de quelque chose, il le faisoit de la meilleure grace du monde. Aussi lui donnois-je tout ce qu'il me demandoit.

CREMYLE.

Encore, que vous demandoit-il?

LA VIEILLE.

Pas grand' chose, le pauvre garçon, car il étoit plein d'honneur, & il en usoit avec moi de la manière du monde la plus respectueuse. Tantôt-il me demandoit seulement cinquante pistoles pour avoir un manteau de pourpre, tantôt il en avoit besoin de cinq cens pour faire un équipage pour l'armée, d'autrefois il lui prenoit envie d'avoir un meuble propre, bien souvent il n'avoit besoin que de quelques pierreries pour faire des présens à sa mére ou à ses sœurs.

CREMYLE.

En effet ce ne sont là que des bagatelles, le pauvre garçon! il est bien aisé de voir qu'il avoit beaucoup de respect pour vous.

LA VIEILLE.

Enfin il étoit si peu intéressé qu'il vouloit m'empêcher de vendre une terre que j'avois en Thessalie, & dont je lui ai donné l'argent margré lui.

CRE-

CREMYLE.

Qu'il étoit honnête!

LA VIEILLE.

Encore quand je lui donnois quelque chose, il me juroit qu'il ne le prenoit que par un excés d'amour. Il étoit ravi d'avoir toûjours ſur lui quelque bagatelle qui le fit ſonger plus ſouvent à moi.

CREMYLE.

Qu'il vous aime!

LA VIEILLE.

Mais le perfide n'eſt plus pour moi ce qu'il étoit, il eſt entiérement changé, & il a donné ſon cœur à quelqu'autre. Car tantôt lui ayant envoyé ce gâteau avec cette pleine corbeille de fruit, & lui ayant mandé que je l'irois voir ce ſoir . . .

CREMYLE.

Qu'a-t-il fait, je vous prie?

LA VIEILLE.

Il m'a tout renvoyé, il m'a fait dire que je ne l'allaſſe jamais voir, & pour comble de raillerie, il a dit à ce garçon, dis à ta maîtreſſe de ma part, *Que les Mileſiens étoient braves jadis.*

CREMYLE.

Ce jeune homme n'eſt pas ſot. Autrefois qu'il étoit pauvre, il s'accommodoit de

tout, mais préſentement qu'il eſt devenu riche, il eſt un peu plus délicat.

LA VIEILLE.

Avant ce jour, j'en prens les Dieux à témoin, il étoit à tous momens chez moi.

CREMYLE.

Pour en emporter quelque choſe, ſans doute?

LA VIEILLE.

Ha point du tout, il y venoit pour avoir ſeulement le plaiſir de m'entendre parler.

CREMYLE.

Et pour recevoir quelque petit préſent à la fin de ſa viſite.

LA VIEILLE.

Et lors qu'il me voyoit triſte, il ne ſavoit quelles careſſes me faire, il m'appelloit ma belle, mon petit cœur, ma petite amour.

CREMYLE.

Eh Dieu ſait ſi ſes douceurs étoient bien payées!

LA VIEILLE.

Et quand j'allois aux grands Myſteres ſur un chariot, s'il arrivoit que quelqu'un me regardât, il me battoit tout le jour; tant il avoit de jalouſie!

CRE-

CREMYLE.

Il étoit bien aiſe d'être tout ſeul à manger vôtre bien ; n'avoit-il pas raiſon ?

LA VIEILLE.

Il étoit toûjours en loüant mes mains. Il diſoit qu'elles étoient les plus belles du monde.

CREMYLE.

Apparamment il les trouvoit telles lors que vous lui donniez vos piſtoles.

LA VIEILLE.

Et la bonne odeur de mon corps ; il ne pouvoit ſe laſſer d'en parler, il diſoit qu'il aimoit mieux ſentir ma peau que toutes les eſſences.

CREMYLE.

Je le crois : quand vous étiez bien pleine d'excellent vin de liqueur.

LA VIEILLE.

Il me diſoit que j'avois les yeux beaux & languiſſans.

CREMYLE.

Il n'étoit pas niais, & il n'entendoit pas mal, comme il faut ſe prendre à manger le bien d'une vieille bête amoureuſe.

LA VIEILLE.

Vous voyez donc bien, mon bon ami, que Plutus ne tient pas ſa parole, puis qu'il

avoit promis de ſecourir tous ceux à qui l'on auroit fait tort.

CREMYLE.

Que voulez vous qu'il faſſe, dites le moi, & cela ſera?

LA VIEILLE.

Je veux que celui que j'ai tant obligé ne ſoit plus ingrat, autrement c'eſt une injuſtice horrible que Plutus lui faſſe le moindre bien.

CREMYLE.

Mais pour les graces que vous lui faiſiez, n'étoit-il pas fort aſſidu prés de vous?

LA VIEILLE.

Oüi, mais il me juroit qu'il m'aimeroit tant que je vivrois.

CREMYLE.

Fort bien: c'eſt qu'il ne croit pas que vous ſoyez encore en vie.

LA VIEILLE.

Il eſt vrai que je ſuis ſechée de triſteſſe, & que je ſuis devenuë ſi maigre que je paſſerois par un anneau.

CREMYLE.

Oüi da, s'il étoit auſſi large que le tour d'un crible.

LA

LA VIEILLE.

Mais voilà le jeune homme dont je me plains, il vient ici, & il semble qu'il aille voir le Dieu Comus.

CREMYLE.

Il me le semble aussi; car il a une couronne sur la tête, & il tient un flambeau à la main.

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

NEOCARES, LA VIEILLE FEMME, CREMYLE.

NEOCARES.

Je vous donne le bon jour.

LA VIEILLE.

Que dit-il?

NEOCARES.

Ma chére & ancienne amie, que vos cheveux sont blanchis en peu de temps!

LA VIEILLE.

Malheureuse que je suis! voyez les outrages qu'il me dit!

CREMYLE.

Il ſemble qu'il y a long-temps qu'il ne vous a vûë.

LA VIEILLE.

Combien penſez-vous qu'il y ait? il étoit hier chez moi.

CREMYLE.

Il eſt donc tout le contraire des autres, plus il eſt yvre, plus il a de bons yeux,

LA VIEILLE.

Ce n'eſt pas cela; c'eſt qu'il eſt devenu inſolent.

NEOCARES.

Grands Dieux que vous avez aujourd'hui de rides ſur le viſage!

LA VIEILLE.

Eh bons Dieux ne me mettez pas au moins vôtre flambeau dans le nez!

CREMYLE.

Elle a raiſon, car ſi par malheur quelque étincelle alloit ſur elle, le feu s'y prendroit auſſi promptement qu'à de vieilles étoupes.

NEOCARES.

Voulez-vous joüer avec moi un moment?

LA VIEILLE.

Où?

NEO-

NEOCARES.

Ici même, vous n'avez qu'à prendre des noix.

LA VIEILLE.

A quel jeu donc?

NEOCARES.

Je devinerai combien vous avez encore de dens dans la bouche.

CREMYLE.

Je le devinerai bien aussi, moi: elle en a trois, tout au plus quatre.

NEOCARES.

Vous avez perdu, elle n'en a qu'une grosse.

LA VIEILLE.

Le scélerat! Est-il en son bon sens de me faire servir de divertissement à tout le monde?

NEOCARES.

Ne devez-vous pas être bien satisfaite de vous, à vôtre âge de faire le plaisir de tous les honnêtes gens?

CREMYLE.

* Mon Dieu elle a tant de plâtre sur le nez, que si-tôt qu'on rit devant elle, elle s'imagine toûjours qu'on la joüe.

LA

* Voilà deux passages dont on ne peut expliquer le Grec.

LA VIEILLE.

Pour être si vieux, vous me paroissez bien extravagant.

NEOCARES.

Ho sur ma parole vous vous connoîssez bien tous deux. Ce qu'il vous dit là n'est que pour mieux couvrir son jeu. Assurément il vous en conte.

LA VIEILLE.

Ah, j'atteste Venus que cela est faux! le scélerat!

CREMYLE.

Ah, j'atteste Proserpine que je ne suis pas assez fou pour cela! Mais savez-vous bien que je ne puis souffrir davantage que vous haïssiez une si belle enfant?

NEOCARES.

Moi la haïr? je l'adore.

CREMYLE.

Elle se plaint pourtant de vous.

NEOCARES.

Hé quelles plaintes peut-elle faire?

CREMYLE.

Elle dit que vous l'avez outragée, & que vous lui avez mandé, *Que les Milesiens étoient braves jadis.*

NEO-

NEOCARES.

A quoi bon tant de discours, je n'ai pas dessein d'avoir une affaire avec vous pour elle.

CREMYLE.

Que voulez vous dire?

NEOCARES.

Je respecte vôtre âge. Assurément que je ne souffrirois pas cela d'un autre. Vous pouvez prendre cette belle & vous en aller fort satisfait.

CREMYLE.

Je vois bien que vous en étes las.

LA VIEILLE.

Y a-t-il au monde un autre homme qui voulût me céder de la sorte?

NEOCARES.

Quand je lui parle, je crois parler à la grand' mére de mon trisayeul.

CREMYLE.

Si vous en avez bû le vin, il me semble que vous en devriez boire aussi la lie.

NEOCARES.

Mais cette lie est trop vieille, elle est tout-à-fait gâtée.

CREMYLE.

Il faut trouver quelque accommodement & vous remettre bien ensemble.

NEO-

NEOCARES.

Entrons chez-vous, car je veux offrir à Plutus les couronnes que vous me voyez.

LA VIEILLE.

J'ai auſſi quelque choſe à lui dire.

NEOCARES.

Je n'entre donc pas.

CREMYLE.

Ne craignez rien, entrez ſeulement: par bleu elle ne vous prendra pas de force.

NEOCARES.

Je penſe que vous avez raiſon.

LA VIEILLE.

Entrez, je vous ſuivrai bien tôt.

CREMYLE.

O Ciel, cette Vieille tient à ce jeune homme auſſi fortement que la vigne eſt attachée à l'ormeau!

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE I.

CARION, MERCURE.

CARION.

Qui eſt-ce donc qui heurte à nôtre porte. Qu'eſt-ce? perſonne ne paroît. La porte

porte auroit-elle fait ce grand bruit d'elle-même?

MERCURE.

Hola, hola, Carion, c'eſt à toi que je parle, arrête.

CARION.

Ho, ho, dis-moi un peu, eſt-ce toi qui as heurté ſi fort?

MERCURE.

Non, mais je voulois le faire, ſi tu n'avois ouvert. Cependant fais deſcendre promptement ton Maître, ſa Femme, ſon Fils, tous les Valets & tous les animaux, le cochon, le chat & le chien, & toi-même ne manque pas de venir.

CARION.

Qu'eſt-ce donc, parle.

MERCURE.

Ce que c'eſt, pendard? Jupiter a réſolu de faire un pot pourri de vous tous, de vous mettre dans un même ſac, & de vous faire jetter dans la riviére tous tant que vous étes.

CARION.

L'on doit arracher la langue à un porteur de pareilles nouvelles. Mais pourquoi Jupiter veut-il nous traiter ſi mal?

MER-

MERCURE.

Parce que vous avez fait la plus méchante de toutes les actions. Car depuis que Plutus n'eſt plus aveugle, qui que ce ſoit ne nous a offert un ſeul grain d'encens, pas une branche de Laurier, pas un Gâteau, pas la moindre victime. Enfin on ne penſe plus à nous, & on ne nous fait plus le moindre petit préſent.

CARION.

Non parbleu, & on ne vous en fera plus à l'avenir. Car lors qu'on vous en faiſoit, vous nous laiſſiez là ſans vous ſoucier de nous le moins du monde.

MERCURE.

Pour ce qui regarde tous les autres Dieux, ce n'eſt nullement ce qui m'embaraſſe; mais c'eſt que je meurs de faim.

CARION.

Tu n'es pas ſot.

MERCURE.

Avant que Plutus eût recouvré la vûë, les Cabaretiéres tous les matins dès la petite pointe du jour, me donnoient mille bonnes choſes. Du pain trempé dans du vin, du miel, des figues, enfin tout ce que Mercure mange volontiers. Préſentement accablé de

faim

faim & de miſéré, je n'ai plus qu'à m'aller coucher.

CARION.

Tu mérites bien cela,car la plûpart du temps tu faiſois payer de bonnes amendes à celles qui t'avoient donné tant de bonnes choſes.

MERCURE.

Hélas, que je ſuis malheureux! ah, gâteaux qu'on me faiſoit le quatriéme jour du mois, où étes-vous.

CARION.

Tu cherches ce que tu ne trouveras pas, c'eſt en vain que tu le demandes.

MERCURE.

Où ſont les bonnes Epaules des Victimes, ces bonnes Epaules que je dévorois?

CARION.

Préſentement que tu és leger & diſpos, je te conſeille de faire des caprioles au milieu de cette place.

MERCURE.

Où ſont les entrailles toutes boüillantes dont je me rempliſſois.

CARION.

Je penſe qu'en effet ton plus grand mal te vient des entrailles.

MERCURE.

Où ſont les coupes pleines de vin?

CARION.

L'on auroit bien mieux fait de ne te donner que de l'eau, le vin n'eſt pas bon aux fous.

MERCURE.

Serois-tu homme à rendre un bon office à un de tes amis ?

CARION.

Oüi ſans doute, s'il a beſoin de quelque choſe qui ſoit en mon pouvoir.

MERCURE.

Je te prie apporte moi ici quelque bon pain bien cuit & de la viande de quelque bon endroit, des bêtes que vous avez ſacrifiées chez vous.

CARION.

Ho je n'oſerois, cela n'eſt pas permis.

MERCURE.

Tu me refuſes ? cependant toutes les fois que tu as voulu faire quelque vol à ton Maître, j'ai toûjoirs fait enſorte qu'il n'en a rien ſû.

CARION.

Oüi da, parce que tu ſavois bien que tu en aurois ta part, & qu'il t'en reviendroit un bon gâteau.

MERCURE.

Oüi ? Mais après cela tu mangeois fort bien le gâteau que tu m'avois fait.

CA-

CARION.

Sans doute, car lors que j'étois attrapé en faisant quelque friponnerie, tu n'avois pas ta part des coups que l'on me donnoit.

MERCURE.

Il ne faut plus se souvenir des maux passés, quand on a fait fortune, au nom des Dieux recevez moi chez vous.

CARION.

Quoi? tu voudrois quitter les Dieux & demeurer ici?

MERCURE.

Assurément, car on est beaucoup mieux chez vous.

CARION.

Mais je te prie penses-tu que ce soit bien fait de déserter ainsi & de quitter son païs?

MERCURE.

Sans doute, car on ne doit appeller patrie que les lieux où l'on se trouve bien.

CARION.

Et dequoi nous servirois-tu?

MERCURE.

Faites-moi portier.

CARION.

Portier? Nous n'en avons pas besoin.

MERCURE.

Et bien faites-moi vendre vôtre vin.

CARION.

Mais puis que nous sommes riches qu'avons nous affaire que tu tiennes cabaret?

MERCURE.

Si vous avez tant de bien, n'avez-vous pas besoin d'un homme d'affaires? vous ne sauriez mieux trouver vôtre fait.

CARION.

D'un homme d'affaires? il faudroit être bien enragé pour cela. Eh Plutus lui-même y pourroit-il fournir? Non, mon ami, nous ne voulons que d'honnêtes gens chez nous.

MERCURE.

Ne vous faut-il point de guide?

CARION.

Non, car présentement Plutus voit clair.

MERCURE.

Je serai donc l'Intendant des jeux que vous ferez. Car il est fort avantageux à Plutus d'en faire soit de Musique, soit de Lutte. Qu'as-tu à me dire à cette heure?

CARION.

Par ma foi, c'est une bonne chose que d'avoir plusieurs cordes à son arc. Le voilà qui a trouvé enfin le moyen de vivre. Ce n'est pas sans raison que les gens qui veulent avoir quelque chose, mettent à plusieurs

Lot-

Lotteries; Si on n'attrape rien d'un côté, l'on est souvent plus heureux de l'autre.

MERCURE.

Hé bien, sur cela n'entrerai-je pas?

CARION.

Entre, & t'en va au puits laver les entrailles des victimes, afin qu'on voye si on pourra tirer quelque service de toi.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE II.

LE PRESTRE DE JUPITER, CARION.

LE PRESTRE.

Qui peut m'enseigner où demeure Cremyle?

CARION.

Qu'y a-t il mon bon ami?

LE PRESTRE.

Rien de bon ma foi. Depuis que ce Plutus voit clair, je meurs de faim, quoique je sois le Prêtre de Jupiter Sauveur.

CARION.

Eh au nom de Dieux dites-moi la cause de cela.

LE PRESTRE.

La cauſe? C'eſt que perſonne ne fait plus le moindre Sacrifice.

CARION.

Pourquoi donc?

LE PRESTRE.

Parce que tout le monde eſt riche, car quand il y avoit des pauvres, un Marchand qui revenoit de ſon négoce, faiſoit un ſacrifice pour remercier les Dieux de ce qu'il étoit de retour heureuſement. Si un homme avoit eu quelque affaire fâcheuſe & qu'il eût été abſous par ſes Juges, il ne manquoit jamais d'en témoigner ſa réconnoiſſance aux Dieux par un Sacrifice. S'il prenoit envie à quelqu'un de ſe rendre les Dieux propices, & de faire un beau Sacrifice pour cela, il y convioit toûjours le Sacrificateur. Mais préſentement, qui que ce ſoit n'en fait pas le moindre, perſonne même ne vient plus dans ce Temple, ſi ce n'eſt je ne ſai combien de coquins qui y viennent pour y faire mille ordures.

CARION.

He bien, n'en prenez-vous pas vôtre part?

LE PRESTRE.

C'eſt pourquoi j'ai réſolu d'envoyer auſſi promener ce beau Jupiter, & de demeurer ici avec vous.

CA-

CARION.

Prenez courage: tout ira le mieux du monde, s'il plaît à Dieu, le véritable Jupiter Sauveur eſt chez nous, il y eſt venu de ſon bon gré.

LE PRESTRE.

Que tu me dis là une bonne nouvelle!

CARION.

Attendez un peu, dans un moment nous allons mettre Plutus à la place de ce Jupiter qui garde le tréſor qui eſt derriére le Temple de la Déeſſe. Que quelqu'un nous apporte donc des flambeaux allumés, afin que vous les portiez devant ce Dieu.

LE PRESTRE.

Fort bien, c'eſt ce qu'il faut faire.

CARION.

Qu'on faſſe venir Plutus.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE III.

LA VIEILLE FEMME, CARION.

LA VIEILLE.

Que ferai-je donc?

CARION.

Mettez ces corbeilles ſur vôtre tête, & les portez avec gravité. Auſſi bien vous avez

là un habit varié de si belles couleurs, qu'il semble que vous l'ayez pris exprès.

LA VIEILLE.

Mais que deviendra l'affaire, pourquoi je suis venuë?

CARION.

Tout ira comme vous le désirez, & le jeune homme que vous aimez tant, sera chez vous ce soir.

LA VIEILLE.

Ah, je porterai assurément les corbeilles, si tu veux me donner ta parole qu'il me reviendra voir.

CARION.

Il n'y manquera pas, je vous proteste, portez-les seulement. Par ma foi ces corbeilles ne ressemblent pas mal à celles des Vendeuses de fruit, tout ce qui ne vaut rien est au dessous.

LE CHOEUR.

Puis que tout le monde s'en va, il n'y a pas d'apparence que nous demeurions ici davantage. Il faut que nous soyons de la fête, & que nous suivions en chantant.

Fin du Plutus.

REMAR-



REMARQUES SUR LE PLUTUS D'ARISTOPHANE.

Sur la premiére Scéne.

GRands *Dieux.*] Il y a dans le Grec, *O Jupiter & vous tous autres Dieux.* L'on faisoit ordinairement cet honneur à Jupiter de le tirer de la foule: & on peut dire qu'Homere a le prémier donné lieu à cette distinction, en conservant à Jupiter, toute la Majesté d'un Dieu, dont les autres n'étoient que les Ministres.

Le destin cruel.] Le texte dit le *Démon*, qui se prend fort souvent en Grec pour la Fortune.

G 5 *D'Apol-*

D'Apollon & de ses Oracles.] Carion se sert ici d'un Vers qui tient fort du caractère sublime.

Ὃς θεσπιῳδεῖ τρίποδος ἐκ χρυσηλάτου.

Qui prononce ses Oracles du milieu de son Trépié d'or. C'est pourquoi Pollux a écrit que le mot θεσπιῳδεῖν est dithyrambique, c'est-à-dire, propre pour le sublime le plus guindé, mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que Carion employe ce Vers exprès pour se mieux moquer d'Apollon, car il n'y a point de railleries plus piquantes ni plus ingénieuses, que celles que l'on fait bien assaisonner avec de grands mots. J'ai tâché de faire entendre dans la traduction la finesse de ce passage.

Avec son beau Trépié d'or.] Le Trépié étoit une espèce de platine qui couvroit le trou de l'antre par où sortoit l'esprit du Dieu. Le Prêtre se mettoit sur cette platine, & prononçoit ce que le Dieu lui avoit inspiré.

Qui est, à ce qu'on dit, fort bon devin, & grand Docteur en Médecine.] Apollon avoit bien d'autres qualités, mais Carion ne parle que de la Prophétie & de la Médecine, parce qu'il n'est ici question que de ces deux-là. Apollon comme grand Devin devoit parler plus clairement à Cremyle, & comme excellent Médecin, il devoit le guerir de toutes ses infirmités, au lieu de le renvoyer presque fou.

Sans que j'ose lui dire le moindre mot.] C'est le véritable sens de ce passage, les Interprétes Latins ont mal traduit, *sans me dire le moindre mot.* La suite fait voir que c'est Carion qui n'osoit parler à son Maître, car il lui dit, *Mais enfin,*

enfin, mon Maître, il n'y a plus moyen que je me taiſe.

Car je crois que vous ne voudriez pas me battre, au moins pendant que j'aurai.] Lorſqu'on alloit dans les Temples pour des affaires de conſéquence, on portoit ordinairement des Couronnes, & les Maîtres n'avoient en cela aucun avantage ſur leurs valets. Si l'on demande la raiſon de cette coûtume, je répondrai qu'apparemment les Anciens faiſoient cela pour faire entendre que tout le monde eſt égal dans les Temples, & qu'il n'y a point de diſtinction de perſonnes devant Dieu, qui n'eſt pas moins le pére des eſclaves que des hommes libres. Pendant que les valets avoient cette couronne ſur leur tête, les Maîtres n'oſoient ni les battre ni les gronder, & c'eſt pourquoi Carion parle ici avec tant de hardieſſe.

Non, mais je te l'ôterai ſi tu me fâches.] S'il avoit été permis d'ôter la couronne à un Valet pour le battre, les Grecs n'auroient pas été moins groſſiers que certains peuples, parmi leſquels on n'eſt point puni d'avoir battu les perſonnes les plus conſidérables, pourvû qu'on ait eu l'honnêteté de leur ôter auparavant les marques de leur dignité. Cremyle ſavoit fort bien que cela auroit offenſé la majeſté du Dieu. Auſſi Carion ne ſe met pas fort en peine de cette ménace; car il étoit bien aſſuré que ſon Maître n'auroit oſé le faire.

De tous mes domeſtiques tu es le plus ſecret & le plus . . . ruſé.] Carion attendoit que ſon Maître dit *& le plus affectionné;* mais au lieu de cela Cremyle dit *& le plus ruſé*, ou *le plus voleur.*

voleur. Il y a mille exemples de ces plaisanteries dans tous les Poëtes Comiques; & je ne sai si la Remarque du Scholiaste Grec est juste, il dit que le mot κλέπτης signifie quelquefois *prudent*, & que comme il signifie plus souvent *voleur*, Aristophane a joüé plaisamment sur l'ambiguité de ce mot. Pour moi j'avoüe que je n'ai jamais vû κλέπτης pris qu'en mauvaise part.

Les Orateurs.] Il y a dans le Grec les *Réteurs*, Aristophane parle ici de ces Orateurs, qui en faisant semblant de n'avoir en vüe que le bien de la République, ne songeoient qu'à leurs propres intérêts.

Car j'ai déja fait la plus grande partie de ma course.] L'expression Grecque est incomparable. La voici mot à mot, *Voyant bien que la vie de moi pauvre malheureux est déja presque toute tirée.* Mais cela ne fait point bien sentir la beauté qui est dans le mot ἐκτετοξεῦσθαι. Aristophane compare la vie des hommes aux fléches d'un Carquois, le Carquois se vuide à mésure qu'on les employe, & il semble qu'Horace ait imité cette métaphore en quelque maniére, quand il a dit dans l'Ode XVI. du liv. II.

Quid brevi fortes iaculamur aevo Multa?

Mot à mot, *pourquoi tirons-nous tant de fléches, nous qui en avons si peu, & qui devrions les mieux ménager.*

Hé que vous a donc répondu Apollon du milieu de ses Lauriers & de ses Couronnes? Voici encore un Vers tragique que Carion employe pour se moquer de tout l'équipage ou de l'appareil de ce Dieu. Le Scholiaste Grec remarque

que qu'Ariſtophane l'a pris d'Euripide, & qu'il a voulu par-là ſe moquer auſſi de ce Poëte Grec.

Du milieu de ſes Lauriers & de ſes Couronnes.] Ἐκ τῶν στεμμάτων, *Stemmata* ſont proprement les Couronnes de branches de Laurier. Homere dans le prémier livre de l'Iliade,

Στέμματ' ἔχων ἐν χερσὶν ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος.

Ayant dans ſes mains les branches de Laurier conſacrées à Apollon. J'ai mis dans la traduction, *du milieu de ſes Lauriers & de ſes Couronnes*, parce que la Prêtreſſe n'étoit pas ſeulement couronnée de Laurier, le Trépié en étoit couvert, & c'eſt de ces Lauriers qu'il faut entendre ce paſſage du III. livre de l'Eneïde:

— — Tremere omnia viſa repente
Limiaque lauruſque Dei; totuſque moveri
Mons circum, et mugire adytis cortina recluſis.

Tout d'un coup on vit tout trembler, les portes du Temple, les Lauriers du Dieu; toute la montagne s'ébranla aux environs, & les antres ouverts mugirent ſous le ſacré Trépié. Un des Scholiaſtes Grecs a expliqué d'une autre maniére ce paſſage d'Ariſtophane. Il dit que ceux qui conſultoient l'Oracle donnoient leurs demandes par écrit dans de petites Tablettes, qu'ils couronnoient de petites branches de Laurier, & que la Prêtreſſe n'avoit pas plûtôt reçû ces Tablettes, que le Dieu répondoit d'une maniére conforme à ce qu'on avoit écrit, & qu'ainſi ἐκ τῶν στεμμάτων, c'eſt à dire, *aprés avoir reçu vos Tablettes couronnées.* Mais cela n'eſt pas aſſés bien fondé & l'expreſſion ſeroit trop dure.

Qu'il

Qu'il faut que vôtre fils ressemble à ses concitoyens.] Il n'y a rien de plus piquant que cette explication de l'Oracle. Apollon avoit ordoné à Cremyle de mener chez lui le prémier homme qu'il rencontreroit, & comme il n'y avoit alors que des scélerats, Carion tire de-là une conséquence assez juste que ce Dieu lui ordonnoit de suivre le torrent & d'élever son fils dans les maniéres qui étoient alors en vogue. Les Scholiastes n'avoient pas bien connu toute la finesse de cet endroit.

Va-t-en au Diable.] L'on avoit marqué ici une nouvelle Scéne, mais mal, car il ne fait aucun changement, & quoi que Plutus ne commence qu'ici à parler, il a toûjours été sur le Théatre avec Cremyle & Carion.

Toi Plutus? bâti comme te voilà.] Aristophane conserve fort bien les caractéres en faisant dire ceci par Carion. Les Valets ordinairement ne jugent des hommes que par leurs habits. C'est pourquoi celui-ci voyant Plutus en si méchant équipage, ne pouvoit pas s'imaginer que ce fût véritablement le Dieu des richesses.

Je viens de chez Patrocle.] Plutus n'est sale & vilain que parce qu'il sort de chez Patrocle. Ce passage est fort joli. Patrocle étoit un des plus riches hommes d'Athénes, il faisoit semblant d'imiter la frugalité des Lacédémoniens, & de peur d'être volé, il vivoit seul dans sa maison & ne recevoit personne chez lui.

Qui ne s'est jamais baigné.] Les bains étoient fort ordinaires & fort communs; & comme ils ne contribuoient pas moins à la santé qu'au plaisir,

plaiſir ; il faloit être d'une avarice ſordide pour ſe les refuſer.

Cela eſt vrai.] Cremyle ne veut pas contredire Plutus, de peur de le chagriner, c'eſt pourquoi il lui accorde que les hommes deviennent méchans en devenant riches : mais il ajoûte tout doucement qu'il n'y a point de régle ſi générale qui n'ait quelque exception.

Si un homme qui n'a guére de bien, va chez les Courtiſanes de Corinthe.] Corinthe étoit le lieu du monde le plus commode pour les Courtiſanes à cauſe de ſa ſituation & du Temple de Venus. Auſſi y en avoit-il un fort grand nombre. C'eſt pourquoi Anacreon qui ne comptoit que trente-cinq Maîtreſſes dans Athenes, en comptoit des legions dans Corinthe.

Επειτα δ' ἐκ Κορίνθου
Θὲς ὁρμαθοὺς ἐρώτων.
Αχαΐης γάρ ἐστιν
Ὅπου καλαὶ γύναικες.

De Corinthe, mets en des legions, car cette ville eſt de l'Achaïe où il y a les plus belles femmes de Grèce. Comme ces Courtiſanes étoient fort magnifiques, elles étoient fort dépenſiéres, & il n'y avoit que les riches qui fuſſent bien reçûs chez elles, ce qui donna lieu au proverbe, qu'on applique ordinairement aſſez mal.

Οὐ πάντος ἀνδρὸς ἐς Κόρινθον ἐσθ' ὁ πλοῦς·

Toutes ſortes de gens ne peuvent pas aller à Corinthe.

Ho, l'un demande un beau cheval.] Cela eſt extrêmement malin. Ariſtophane veut dire, que tous les jeunes hommes étoient également corrom-

corrompus, & que la seule différence qu'il y avoit entr'eux étoit que les uns demandoient de l'argent, & que les autres plus honnêtes ne demandoient que des chiens de chasse des chevaux &c.

C'est toi qui es cause que les hommes.] Dans ce que dit ici Cremyle il y a plus de finesse que les Traducteurs & les Scholiastes n'y en ont trouvé. En faisant semblant de parcourir les différens métiers & les différentes occupations des hommes, il montre du doigt parmi les Spectateurs certaines gens qu'il taxe d'être voleurs, & qu'il accuse d'avoir été surpris en adultère & d'avoir été fort mal traités pour cela.

N'est-ce pas pour l'amour de toi que les Athéniens s'assemblent?] Car dans toutes les assemblées qui se faisoient dans Athènes, on donnoit à chacun deux ou trois oboles, c'est à dire environ deux sous. Et c'est une raillerie assez piquante contre les Atheniens de dire qu'ils alloient aux assemblées, non pas pour les affaires de la République, mais pour recvoir deux sous.

N'est-ce pas lui qui paye les Troupes étrangéres.] Aristophane accuse ici de lâcheté les Atheniens qui au lieu d'aller eux-mêmes faire la guerre contre les Corinthiens, y envoyoient des Etrangers. Le vers Grec peut aussi recevoir cette autre explication: *N'est-ce pas lui qui nourrit les Troupes auxiliaires que nous loüons aux Corinthiens?* Aristophane veut se moquer des Atheniens, qui pour de l'argent envoyoient du secours anx Corinthiens, & je crois que c'est le véritable sens de ce passage; car dans le temps que cette piéce fut joüée, les Atheniens avoient

fait

fait une ligue avec ceux de Corinthe contre les Lacédémoniens.

N'eſtce pas à cauſe de lui que Pamphile.] Ce Pamphile étoit un célèbre partiſan, qui aprés avoir bien pillé la République fut obligé de rendre compte, & ſes biens furent confiſqués.

Et que Belonopole a tant de chagrin.] Belonopole étoit le Paraſite de Pamphile, & il avoit du chagrin, parce qu'il ne pouvoit plus faire chez lui de ſi bons repas.

Argyrius.] Suidas le nomme *Agurius*, & Ariſtophane l'appelle auſſi ailleurs *Agurrius.* C'étoit un Capitaine des Athéniens fort inſolent & fort décrié.

Que Philepſius récite des fables.] Philepſius aprés s'être ruiné par ſes débauches, fut enfin réduit à réciter des fables & à faire des contes pour gagner ſa vie.

N'eſtce pas toi qui es cauſe qu'on envoye du ſecours aux Egyptiens.] Ariſtophane parle ici d'une choſe qui s'étoit paſſée il y avoit déja ſoixante cinq ans, lors que cette Comédie fut joüée. Les Athéniens avoient envoyé trois cens vaiſſeaux aux Egyptiens qui étoient en guerre avec les Perſes. Et tous ces vaiſſeaux furent brûlés. Quoique la choſe fût déja vieille, cela ne laiſſoit pas de faire enrager les Athéniens.

Laïs n'aime-t-elle pas Philonide pour l'amour de toi?] Philonide fils de Melius, étoit un des plus laids & des plus ſots hommes du monde, & il avoit donné lieu au proverbe, *il eſt plus ſot & plus laid que Philonide.* C'eſt ainſi qu'en ont parlé Platon, Nicochares & Theopompe,

 cepen-

cependant comme il étoit fort riche, il n'étoit pas mal avec Laïs. Le Scholiaste Grec prétend que la célèbre Laïs étoit morte quand Aristophane fit cette piéce, & c'est sans doute par cette raison qu'Athenée a crû qu'il faloit lire Naïs au lieu de Laïs.

Et la tour de Timothée.] Timothée étoit un des Généraux des Athéniens, & toûjours si heureux que toutes ses entreprises lui réüssissoient; ses ennemis jaloux de son bonheur lui reprochoient que la Fortune avoit plus de part à ses grands succés que sa conduite & sa valeur, & ils obligérent les Peintres d'Athénes de faire des tableaux où il étoit représenté dormant, & la Fortune prés de lui qui prenoit des villes dans des filets; Timothée répondoit à cela froidement, *Puis que je prends tant de villes tout endormi, que ne ferai-je point quand je serai bien éveillé?*

Il étoit devenu si riche qu'il avoit fait bâtir une forteresse fort élevée, qu'on appelloit la Tour de Timothée. Cremyle donc vouloit dire, *& la Tour de Timothée, n'est-ce pas toi qui l'as fait bâtir?* Mais il est interrompu par Carion qui n'entend pas plûtôt parler de cette Tour qu'il se hâte de faire cette imprécation, *puisse-t-elle tomber sur vous.* Ces sortes de contretemps font rire les Spectateurs. Peut-être qu'on envoyoit-là en prison les Esclaves qui avoient fait quelque fripponnerie & qui méritoient d'être châtiés, ce qui ne contribuoit pas peu à la plaisanterie de ce passage.

On se lasse de tout le reste.] Aristophane a pris ceci d'Homére qui dit.

Πάντων

Πάντων μὲν κόρος ἐστὶ καὶ ὕπνȣ καὶ φιλότητος.

On ſe laſſe de tout, du ſommeil & de l'amour.

De belles Lettres.] Il y a dans le Grec *de Muſique.* Mais ſous ce mot *de Muſique* les Anciens comprenoient tout ce que nous appellons les belles Lettres & les Arts libéraux.

De Confitures.] Le mot τραγήματα ſignifioit proprement ce que l'on ſervoit aprés le repas, le deſſert, le fruit. Mais j'ai traduit *Confitures*, parce que cela fait mieux entendre la penſée d'Ariſtophane, & que d'ailleurs nôtre mot *dragées* vient de *tragemata.*

Il n'y a perſonne de ſi peureux que Plutus.] C'étoit un proverbe δειλὸς ὁ πλȣ̃τος, *Plutus eſt peureux.* Et cela revient à ce que le Scholiaſte rapporte d'un Poëte Comique qui dit que l'or eſt pâle, parce que tout le monde lui dreſſe des embuches.

Et c'eſt un voleur qui me calomnia de la ſorte.] Ce paſſage eſt fort plaiſant.

Tu auras la vûë plus perçante qu'un Lynx.] Il y a dans le Grec, *tu auras de meilleurs yeux que Lyncée.* Ce Lyncée étoit un homme qui connoiſſoit bien les terres où il y avoit des métaux, c'eſt pourquoi on dit de lui que les rayons de ſes yeux pénétroient juſqu'aux entrailles de la terre.

Qu'Apollon m'a dit lui-même.] Le Grec ajoûte, *en ſecoüant ſa couronne de laurier.* Ariſtophane veut dire par là, que la Prêtreſſe qui rendoit les Oracles, s'agitoit avec beaucoup de violence. Mais cela ne m'a pas paru fort néceſſaire, & je l'ai paſſé.

Mais qui portera ce morceau de viande au logis?] Ce morceau de viande étoit une partie de la victime qu'il avoit sacrifiée dans le Temple, & il la portoit à sa femme & à son fils, car c'étoit la coûtume d'en porter aux amis ou aux parens qui n'avoient point assisté au Sacrifice.

Justement ou injustement.] Cremyle ne parle point ici selon ses véritables sentimens, car cela ne s'accorderoit point avec la probité dont il fait profession, mais il se sert de ces termes comme la formule ordinaire des priéres que les hommes adressoient à Plutus. Cela est plus joli qu'il ne paroît d'abord.

Jamais il ne m'y est arrivé rien de bon.] Car les pauvres qui deviennent riches tout d'un coup, tombent presque toûjours ou dans une excessive prodigalité ou dans une extrême avarice.

REMARQUES

Sur la premiére Scéne du second Acte.

Qui jusques ici n'avez pas fait meilleure chére que nôtre Maître.] Il y a dans le Grec, *Qui avez mangé des ognons comme mon Maître.* Les ognons sont la viande ordinaire des Païsans, sur tout dans les païs chauds.

Car à la déscription que tu me viens de faire de cèt homme.] Il veut dire qu'on ne se charge point d'un homme si incommodé & si mal bâti, s'il n'est extrêmement riche.

Ma foi, Meſſieurs, vous étes en âge de parler comme des Juges; Car on vous, &c.] Il y a dans le Grec.

Ἐ'ν τῇ σορῷ νυνὶ λαχὸν τὸ γράμμα σου δικάζειν,
Σὺ δε οὐ βαδίξεις, ὁδὲ χάρων τὸ σύμβολον δίδωσιν.

In tumulo per literam tuam tibi obtigit ius dicendi poteſtas, Tu vero non abis, atqui Charon tibi ſymbolum dat.

Ce paſſage ne peut être traduit en nôtre Langue, en voici le ſens. Il y avoit à Athénes deux Cours, celle de l'Areopage où l'on jugeoit les procès criminels, & où les Juges ne changeoient jamais; & la Cour des dix, où l'on jugeoit les cauſes civiles, & où l'on éliſoit de nouveaux Juges tous les ans. L'élection ſe faiſoit de cette manière: L'on écrivoit les dix premières Lettres de l'Alphabet dans des billets ſeparés qu'on jettoit dans une urne, on choiſiſſoit un homme de chaque Tribu, & on leur faiſoit tirer ces billets, & la lettre qu'ils rencontroient régloit leur rang; par exemple, celui qui tiroit la lettre *a* étoit le prémier, celui qui avoit le *b* étoit le ſecond, & ainſi du reſte. Le prémier étoit appellé Archon, c'eſt à dire le *Préſident* & les neuf autres πρόεδροι, les *Aſſeſſeurs*, les *Conſeillers.* Quand les Juges étoient élûs, un Huiſſier leur donnoit à chacun une baguette qui étoit la marque de leur dignité; & tous les ſoirs ils remettoient cette baguette entre les mains du Concierge qui leur payoit ce qu'on donnoit ordinairement à ceux qui étoient en charge. Le lendemain matin le Concierge leur rendoit leur baguette quand

ils revenoient. Carion fait donc allusion à cette coûtume, & comme un de ces Vieillards l'avoit menacé du bâton, & l'avoit comme condamné à être mis aux fers, il lui dit fort plaisamment; *tu as tiré au sort, & tu as eu un billet pour être Juge.* Mais pour le railler en même temps, & pour lui reprocher sa caducité, au lieu de dire *tu as tiré au sort dans le Palais*, il dit, *tu as tiré au sort prés du tombeau.* Et au lieu de dire que le Concierge l'attend pour lui donner sa baguette, il dit que Caron lui donne le signal, Caron qui est le Concierge des Enfers. Enfin au lieu de dire ῥάβδον *une baguette*, il dit σύμβολον qui est équivoque & qui signifie *baguette* & *signal.* Il veut faire entendre par là qu'il est à deux doigts de la mort, qu'il n'a qu'à marcher, que Caron l'attend. Je me suis tirée de cet embarras comme j'ai pû, mais j'ai tâché de conserver la finesse sans m'éloigner de nos maniéres; ma Traduction joüe sur les deux mots *Car on* & sur le nom propre de *Caron.*

Mais moi je vais être le Cyclope & joüer de la guitarre.] Un des Vieillards avoit dit qu'il vouloit danser de toute sa force, Carion prend cette occasion aux cheveux, & il dit qu'il veut faire le Cyclope, se mettre à la tête de cette troupe & la mener comme le Cyclope menoit ses béliers & ses boucs. Ce Cyclope est Polypheme dont on fait l'histoire par l'Odissée d'Homère. Cet endroit est fort vif & fort beau; mais il le paroîtra davantage quand on saura qu'Aristophane se moque ici d'une Tragédie de Philoxene, dont il rapporte des passages entiers.

Ce

Ce Philoxene étoit devenu amoureux de la Maîtreſſe de Denys Tyran de Sicile; on dit même qu'il en fut aſſez bien traité pour donner de la jalouſie au Tiran, qui n'entendant pas raillerie fit prendre le Poëte & l'envoya aux Carrières. Heureuſement pour lui il trouva bien-tôt le moyen de ſe ſauver, il ſe retira dans l'Iſle de Cerigo & fit une piéce qu'il intitula *le Cyclope* ou *les amours de Philoxene & de Galatée.* Le ſujet ne pouvoit être plus heureux: car ſi d'un côté ſa Maîtreſſe s'appelloit Galatée comme celle du Cyclope, de l'autre Denys ne reſſembloit pas mal à ce Géant, par ſa taille énorme, par ſa grande cruauté & par ſes méchans yeux. Et enfin comme Polypheme accabla ſon rival Acis ſous de grands rochers qu'il jetta ſur lui: de même le Tyran enterra tout vif Philoxene dans les Carrières. Quoique la piéce ne fût pas méchante, elle ne laiſſa pas d'attirer la critique d'Ariſtophane qui trouvoit que le Cyclope y étoit ridiculement repréſenté avec un ſac & une guitarre, &c.

Et joüer de la guitarre.] En diſant cela, Carion chante le commencement de l'air que le Cyclope joüoit dans la piéce de Philoxene *Tretanelo.* Ariſtophane avoit raiſon de ſe moquer du Poëte d'avoir donné une guitarre au Cyclope.

Et prés du ſac d'herbes, dont il fait proviſion pour ſa nourriture.] Ceci eſt encore pris de la Tragédie de Philoxene où le Cyclope portoit un ſac plein d'herbes, dont il avoit fait proviſion, & c'eſt ce qu'Ariſtophane condamme fort juſtement: car il faut conſerver la vrai-ſemblance,

sur tout dans les caractères. Les herbes ne convenoient point du tout à un Cyclope qui mangeoit deux ou trois hommes à un déjeuner.

Nous prendrons un grand bâton.] Comme Carion s'étoit comparé au Cyclope, les Païsans pour se vanger de lui se comparent à Ulysse & à ses compagnons; & ils le menacent de le traiter, comme Ulysse traite le Cyclope dans le neuviéme Livre de l'Odissée.

Et moi j'imiterai Circé.] Sur ce que les Vieillards avoient dit qu'ils imiteroient Ulysse & ses compagnons, & qu'ils créveroient les yeux à Carion, ce Valet prend un autre parti, & au lieu de continuer le personnage du Cyclope, il dit qu'il fera celui de Circé qui changea les compagnons d'Ulysse en cochons.

Qui changea à Corinthe les compagnons de Philonide.] Circé étoit une fameuse Courtisane de Circeï. Ulysse étant abordé prés de là, envoya Euriloque avec vingt-deux hommes pour reconnoître le païs, ils arrivèrent au Palais de cette femme, qui par ses attraits & par ses charmes leur fit oublier leurs compagnons qu'ils avoient laissés dans le vaisseau, le seul Euriloque s'en retourna avertir Ulysse. Homére a envelopé cette vérité sous une fable fort ingénieuse, en disant que Circé métamorphosa ces hommes en pourceaux. On peut voir le dixiéme Livre de l'Odissée. Aristophane fait ici allusion à cette fable, mais il l'a changée, car au lieu de dire *les compagnons d'Ulisse* ou *d'Euriloque;* il dit les compagnons de *Philonide*, & au lieu de mettre la Scéne à *Circeï* comme Homére, il

il la met à *Corinthe*, & par ce moyen il donne un terrible coup de dent au même Philonide, dont il a déja été parlé; & il lui reproche que Laïs Courtiſane de Corinthe l'avoit entiérement enſorcellé, & qu'avec une troupe de Paraſites qu'il avoit toûjours avec lui, il menoit chez elle une vie infame. Cela n'a pas beſoin d'une plus grande explication. On ne ſauroit voir de Satyre ni plus ingénieuſe ni plus piquante.

La pate qu'elle leur faiſoit elle-même avec certaine choſe.] Homére dit que Circé donnoit à ſes nouveaux cochons du gland & des cornilles; mais Ariſtophane a changé cela, & il a mis en la place les choſes les plus ſales pour faire plus de dépit à Philonide, & pour mieux repréſenter ſon infamie & ſa ſaleté.

Mes petits cochons ſuivez vôtre mére.] C'étoit une eſpéce de proverbe ἕπεσθε μητρὶ χοῖροι, *petits cochons ſuivez vôtre mére*, & il ſemble qu'on l'appliquoit à ceux qui s'abandonnoient à la débauche & à l'impureté.

En faiſant la petite bouche comme Ariſtyllus.] Cet Ariſtyllus étoit un Poëte fort débauché & abandonné à toutes ſortes de vices; mais en public il affectoit quelque gravité & quelque délicateſſe, de ſorte qu'il faiſoit toûjours la petite bouche en parlant. Ariſtophane lui donne ici ſon paquet, & il le repréſente comme un homme qui en faiſant beaucoup de grimaces, ne laiſſoit pas d'être fort diſſolu & d'autoriſer le vice par ſon exemple. Voilà la fineſſe de ce paſſage qui n'a jamais été bien entendu.

REMARQUES

Sur la seconde Scéne du second Acte.

Ce n'est plus du bel usage.] Aristophane touche ici un ridicule qui a été & qui sera de tous les temps, c'est que presque tous ceux qui font fortune & qui parviennent à acquerir des biens ou des honneurs qu'ils ne pouvoient espérer dans l'ordre de leur naissance, veulent tout d'un coup changer de maniéres, & imiter les façons de faire & le langage du monde le plus poli. C'est ce que fait ici Cremyle. Plutus ne vient encore que d'entrer chez lui, cependant il trouve que χαίρειν qui étoit le mot ordinaire quand on saluoit quelqu'un, est trop vieux, & il ne veut plus dire que ἀσπάζομαι, qui signifie *je vous baise, je vous embrasse*, & qui n'étoit proprement en usage que dans le beau monde & parmi les Grands.

REMARQUES

Sur la troisiéme Scéne du second Acte,

Et par tout.] Il y a dans le Grec; Et dans toutes les boutiques des Barbiers. Aristophane raille les Athéniens de ce qu'ils s'assembloient ordinairement dans les boutiques des Barbiers pour parler de nouvelles. Terence dans le Phormion Acte I. Scéne II.

Ex

— — Ex aduerſum ei loco
Tonſtrina erat quaedam, hîc ſolebamus fere
Plerumque eam opperiri.

Vis à vis il y avoit une boutique de Barbier où nous avions accoûtumé de l'attendre.

Il ne ſuit pas en cela les maximes de ſon païs.] Ariſtophane ne laiſſe paſſer aucune occaſion de faire la guerre aux Athéniens, il leur reproche ici leur envie & leur avarice.

Je le ſerai aſſurément bien-tôt, s'il plaît à Dieu.] Cela eſt aſſez plaiſant, il ne reconnoit point d'autre Dieu que Plutus.

Voilà des circonſtances.] Le Grec dit: *voilà un méchant paquet, & qui ne me plaît nullement.* J'ai plus ſuivi le ſens que les mots.

Etre devenu riche tout d'un coup & avoir.] Blepſideme voyant un homme qui s'eſt enrichi tout d'un coup & qui apprehende des ſuites, ne ſe donne pas le temps d'apprendre la verité, il tombe d'abord dans la défiance, & il juge que Cremyle a fait quelque méchante action. Ce caractére eſt fort plaiſant & fort naturel, & on en trouve encore aujourd'hui par tout des copies, car il n'eſt rien de plus ordinaire que de mal juger de ſon prochain ſur les apparences les plus trompeuſes.

Il ne faut qu'un peu d'argent pour fermer la bouche.] Cela eſt extrêmement malin. Ariſtophane veut faire entendre par là qu'à Athénes il n'y avoit point d'Orateurs qui ne puſſent être corrompus, & il a égard à ce qui étoit arrivé à Demoſthène. Il avoit plaidé un jour contre

contre les Milesiens, la cause ayant été renvoyée au lendemain, les Ambassadeurs l'allérent trouver de nuit pour l'obliger à ne plus plaider contr'eux, & ils lui donnèrent tout l'argent qu'il demanda; le matin Demosthène parut dans le Barreau le cou envelopé de laines & de linges, & faisant semblant d'être fort pressé d'une esquinancie qui lui ôtoit la respiration; mais on connut bien que cette esquinancie n'étoit autre chose que l'or qu'il avoit reçû, ὀ συνάγχη ἀλλ' ἀργυράγχη. C'est le bon mot d'un plaisant qui se trouva là.

Ma foi, mon cher, je crois que vous seriez bien de ceux.] Cremyle entre à son tour en soupçon, & sur ce que Blepsideme s'est offert à le tirer d'affaires pour quelque argent, il croit que cet homme voudroit ménager cela lui-même pour lui faire payer un compte qu'il auroit fort grossi.

A genoux dans le Parquet.] Il y a dans le Grec *assis sur le marche-pié avec les branches d'olivier aux mains.* C'étoit la coûtume des Supplians, ils s'alloient asseoir sur le marche-pié du lieu où étoient assis les Juges, & ils portoient dans la main des branches d'olivier environnées de bandelettes, & ils étoient aussi couronnés. Blepsideme dit à Cremyle qu'il le verra bien-tôt dans la posture d'un Suppliant qui demande grace à ses Juges. Et on sait que dans ces occasions les criminels se faisoient accompagner par leurs femmes & par leurs enfans pour mieux émouvoir la pitié.

Ils ne ressembleront pas mal aux Heraclides de Pamphile.] Aprés la mort d'Hercule, Euristée perse-

perſecutoit encore ſi vivement les deſcendans de ce Héros, qu'ils furent obligés de ſe retirer à Athénes & de demander la protection des Athéniens. Ils allérent donc au Sénat avec toutes les marques de Supplians, & Alcmene étoit à leur tête. Cherephon Poëte tragique fit une tragédie ſur ce ſujet, & Pamphile Peintre fort célèbre en fit un tableau qu'il mit dans le portique. Il n'y a rien de plus plaiſant que ce raport que trouve Blepſideme entre la poſture de Cremyle demandant grace avec ſa femme & ſon fils, & la poſture d'Alcmene & de ſes enfans qui demandoient la protection des Athéniens.

Jurez-en par Veſta.] Veſta étoit la Déeſſe de la terre; & Blepſideme ayant demandé à Cremyle qu'il jurât par cette Déeſſe, Cremyle pour faire un ſerment plus conſidérable jure par Neptune qui étoit le Dieu de la mer, & qui d'un ſeul coup de ſon Trident ébranloit la terre juſqu'aux fondemens.

Eſt-ce par Neptune le Dieu de la mer.] Cela eſt fondé ſur ce que les Athéniens adoroient Neptune ſous pluſieurs noms, car il y avoit le *Neptune marin*, le *Neptune Cavalier*, le *Neptune montagnard. Neptunus marinus, Neptunus hippius & equeſter, Neptunus petræus.* Et c'eſt dequoi Ariſtophane ſe moque en cet endroit.

S'il y en a quelque autre, je jure encore par lui.] Cela eſt plaiſant; Cremyle embaraſſé par la demande de Blepſideme ne ſait que croire, & il doute s'il n'y a pas pluſieurs Neptunes. Ariſtophane ſe ſert de cette confeſſion de Cremyle pour faire voir aux Athéniens qu'en adorant un

même

même Dieu en différens endroits sous de noms différens, ils donnoient au peuple occasion de croire que c'étoit différens Dieux.

Où on les paye si mal, & où leur art est si méprisé.] Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on est déchaîné contre les Médecins, toute la différence qu'il y a de nôtre siécle à celui d'Aristophane, c'est que du temps de ce Poëte ils n'étoient ni estimés ni payés.

REMARQUES

Sur la quatriéme Scéne du second Acte.

O *les deux plus méchans.*] La Pauvreté ayant apris que les Vieillards alloient faire recouvrer la vûë à Plutus, veut tâcher d'arrêter leur entreprise. Cela est fort ingénieux & fort bien conduit.

C'est peut-être quelque Furie de la Tragédie.] Aristophane se moque ici des Poëtes tragiques qui introduisoient sur la Scéne des Furies avec leurs flambeaux. Il y a aujourd'hui des Poëtes qui pourroient profiter de cette critique.

Parbleu il faut donc lui donner mille coups.] Il la veut traiter comme un méchant Acteur, qui devant représenter une Furie, seroit venu sur le théatre & auroit oublié son flambeau. Un Acteur qui auroit fait une pareille faute, auroit été puni fort sévérement.

Nous te laissons la riviere.] Il y a dans le Grec: *Nous te laissons le barathre.* C'étoit un précipice

précipice fort profond où l'on précipitoit les criminels.

Il n'y a point d'animal au monde ſi redoutable.] Theognis qui eſt un Poëte tout plein d'une fort belle morale, avoit dit avant Ariſtophane, que pour fuir la pauvreté il faloit ſe jetter dans la mer & ſe précipiter du haut des rochers.

Ne nous a-t-elle pas fait engager toutes celles.] Il y avoit une loi qui défendoit à toutes ſortes de perſonnes d'engager leurs armes & de prêter ſur gages. Mais les Athéniens ne laiſſoient pas de violer cette loi, & c'eſt ce qu'Ariſtophane leur reproche.

Vous oſez encore ſouffler, ſcélerats?] Il y a dans le Grec καθάρματα, c'eſt à dire maudits, qui méritez d'être immolez comme ceux que l'on charge des iniquités de tout le peuple, & que l'on ſacrifie pour appaiſer le courroux du Ciel.

Et ſi je vous fais voir plus clair que le jour.] Il y a ici une façon de parler fort ordinaire aux Grecs Attiques, & qui mérite bien d'être remarquée; il y a dans le texte: *Et ſi je vous fais voir plus clair que le jour, que c'eſt moi qui ſuis cauſe de tous les biens qui vous arrivent, & que c'eſt par moi que vous vivez. Sinon faites ce que bon vous ſemblera.* Il n'y a perſonne qui ne voye qu'il manque là quelque choſe, car la première propoſition n'a point de ſuite. Auſſi les Grecs appelloient cette figure ἀνανταπόδοτον *ſans reddition*, c'eſt lors qu'un membre de période n'a rien qui lui réponde. Homére s'en eſt ſervi dans le prémier Livre de l'Iliade où Agamemnon dit,

Ἀλλ' εἰ μὲν δώσουσι γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοί,
Εἰ δὲ κε μηδώωσιν, ἐγὼ δὲ κὲν αὐτὸς ἕλωμαι.

Mais

Mais si les Grecs me font un présent : sinon je le prendrai moi-même. Il veut dire, *si les Grecs me font un présent, je cesserai d'être en colére, sinon, &c.* Les Interprètes ont fait là une faute très-considérable. Il y a encore un exemple très-semblable de cette figure dans le 13. Chapitre de saint Luc verset 9. Le Vigneron dit à son Maître qui vouloit couper le figuier où il n'avoit point trouvé de fruit κἂν μὲν ποίησῃ καρπόν. εἰ δὲ μή γε εἰς τὸ μέλλον ἐκκόψεις αὐτήν. *Et s'il porte du fruit. Sinon, vous le couperez, &c.* Le sens entier est *s'il porte du fruit, vous le laisserez ; sinon &c.* cela sert beaucoup pour connoître le génie de la langue Greque.

Où donne-t-on le foüet ? où sont les prisons ?] Il y a dans le Grec, *ubi Tympana ? ubi Cyphones ? Tympana* étoient certains bâtons dont on frapoit les Criminels, comme on fait aujourd'hui en Turquie. *Cyphones*, étoient des carquans qui tenoient le corps tout en double.

Que payeras-tu ?] C'étoit la coûtume de ceux qui plaidoient, ou qui avoient quelque différend de convenir avec leurs parties que celui qui perdroit, outre le principal, qui étoit le sujet du procès, payeroit encore une certaine amende à celui qui le gagneroit, & c'est ce qu'on appelloit ἐπιγράφειν τίμημα, *multam adscribere*, c'est-à-dire ajoûter au principal sujet du procès qu'on alloit juger, une amende arbitraire, au profit de celui qui le gagneroit. Les Grecs avoient pris cette coutume des Orientaux, & ils la donnèrent aux Romains.

Trouvez-vous que vingt morts suffisent ?] Les hommes ne veulent point d'autre accord avec

la

la Pauvreté, ils veulent ou s'en défaire ou mourir, & ils en ont si grand' peur, que si elle pouvoit mourir, une seule mort ne suffiroit pas pour les rassurer, & ils ne s'en croiroient pas encore bien délivrés: c'est pourquoi ces bons Vieillards parlent ici de vingt morts. Cela est assez plaisant.

REMARQUES

Sur la cinqiéme Scéne de l'Acte second.

On ne devoit point faire ici de nouvelle Scéne, les Paisans qui y parlent ont toûjours été sur le Théâtre, & il ne s'y fait aucun changement.

De cette manière il fera que tout le monde aura de la vertu.] Car Plutus n'allant plus que chez les gens de bien, tout le monde voudra être vertueux pour devenir riche. La plûpart des hommes aiment rarement la vertu par elle-même, ils ne la cherchent que lors que la récompense la suit.

Non sans doute, je suis de vôtre avis, ne l'interrogez pas davantage.] Cela est plaisant, Blepsideme a peur que la Pauvreté ne réponde & ne renverse tout ce que Cremyle a dit, c'est pourquoi il prend la parole, donne son jugement, & veut que tout soit fini, comme si la chose n'étoit déja que trop décidée.

Et pour comble de miséres ils sont obligés de passer leur vie avec toi.] Il traite la Pauvreté

comme une femme laide, vieille, ſale & déchirée, & il veut dire que tous les malheurs ne ſont rien au prix de celui d'avoir à vivre toûjours avec une femme bâtie comme celle-là.

Si Plutus voyoit clair comme autrefois, il ſe donneroit à tous également.] Car la Pauvreté a déja préſuppoſé, que tout le monde voudroit avoir de la vertu pour devenir riche.

Qui ſe ſouciât d'apprendre ni les Arts ni les Métiers, ni qui voulût les exercer.] C'eſt le véritable ſens du paſſage Grec.

Οὔτε τέχνην ἂν, τῶν ἀνθρώπων, ὔτε σοφίαν μελετῴη Οὐδείς.

Ariſtophane appelle σοφίαν *Sententiam*, la Science des Arts & des Métiers, la théorie; Et τέχνην *artem*, la pratique, l'exercice.

Qui voudra être Forgeron? qui voudra bâtir des vaiſſeaux?] La Pauvreté parcourt ici tous les Métiers les plus néceſſaires à la vie; & c'eſt pourquoi elle parle de celui qui enſeigne à bâtir des vaiſſeaux: car l'Attique étant un païs fort ſtérile, on n'auroit pû y ſubſiſter ſans le commerce.

Qui labourera la terre, qui fera les moiſſons?] Il y a dans le Grec: *Qui labourera la terre pour recueillir les moiſſons?* Ce vers eſt d'un caractère ſublime.

Ἢ γῆς ἀρότροις ῥήξας δάπεδον, καρπὸν Δηοῦς θερίσασθαι.

Mot à mot: *Ou qui eſt-ce qui voudra fendre le ſein de la terre avec la charruë pour moiſſonner le fruit de Ceres?*

Quelque Marchand de Theſſalie, car il ſe trouve, &c.] Les Theſſaliens paſſoient pour être

être fourbes, voleurs & ſorciers. Comme ils étoient grands coureurs, ils alloient fort loin voler des hommes, des femmes & des enfans, & à leur retour ils les vendoient à des Marchands de leur païs, qui alloient trafiquer dans tous les coins de la Gréce.

Vous n'aurez ni lit ni tapis pour vous coucher.] Les Grecs ne couchoient dans des lits que pendant l'Hiver, l'Eté ils couchoient ſur des peaux ou ſur des tapis qu'ils faiſoient faire exprès.

Car comme une Maîtreſſe habile & ménagére, je ne quite pas d'un moment les Ouvriers.] Theocrite a pris d'ici le commencement de ſes pêcheurs.

Α Πενία, Διόφαντε μόνα τὰς τέχνας ἐγείρει,
Αὐτὰ, τῷ μόχθοιο διδάσκαλος οὐδὲ γὰρ εὕδειν,
Ανδράσιν ἐργατίναισι κακαὶ παρέχοντι Μέριμναι.
Κ'ἂν ὀλίγον νυκτός τις ἐπιψαύσησι τὸν ὕπνον
Αἄφνί διον θορυβεῦσιν ἐφιστάμεναι Μελεδῶναι.

Mon cher Diophante, la Pauvreté ſeule excite les Arts, elle enſéigne à travailler, elle ne donne pas ſeulement aux Ouvriers le temps de fermer l'œil; Et ſi quelqu'un s'aſſoupit pendant quelque petit moment de la nuit, & commence à joüir des douceurs d'un paiſible ſommeil, auſſi-tôt les Soucis, qui ne l'abandonnent jamais, le réveillent en ſurſaut.

Que toutes ſortes de miſéres & d'incommodités.] Il y a dans le Grec, πλὴν φῴδων ἐκ βαλανείου. On appelloit *Phodes* ces marques & ces taches qui viennent aux jambes de ceux qui s'approchent trop du feu aprés un grand froid. Les Pauvres en Grèce ſe tenoient ordinairement l'Hiver dans

les chambres où on faisoit le feu pour chauffer les bains; c'est pourquoi ils avoient les jambes toutes grillées.

N'est-ce pas par tes ordres que les Soins & les Soucis se tiennent la nuit à leur chevet?] Au lieu de soins & de soucis Aristophane met trois ou quatre espèces de vilaines bètes; & il dit que la nuit de grosses mouches volent autour de la tête des Pauvres en faisant du bruit, & en leur criant *tu mourras de faim, leve toi donc.* Aristophane a représenté ici les soucis comme de grosses mouches, & c'étoit peut-être la pensée de Theognis quand il écrivit,

φροντίδες ἀνθρώπων ἔλαχον πτερὰ ποικίλ' ἔχουσαι.

Les soucis des hommes ont des aîles. Ce qu'Horace a imité dans l'Ode XVI. du Livre second.

— — *Et curas laqueata circum*
Tecta volantes.

Ni les soucis qui volent autour des lambris dorés. Il se peut faire aussi qu'Aristophane ne parle que de véritables Mouches, & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il leur attribuë aussi la voix que le Pauvre croit entendre & qui lui crie *debout.* Ce passage n'est point desagréable dans le Grec, mais il le seroit beaucoup en nôtre Langue, c'est pourquoi je l'ai mis à nos maniéres, & j'ose espérer qu'on ne le trouvera pas entiérement dépourvû de grace.

Puis que vous soûtenez que Denys ressemble tout à fait à Thrasibule.] C'est un cruel reproche qu'Aristophane fait ici aux Athéniens d'être si corrompus qu'ils ne reconoissoient plus de différence entre la vertu & le vice, & qu'ils comparoient

paroient Thraſibule à Denys. Thraſibule qui avoit eu tant de zéle & tant d'amour pour ſa patrie, qu'il en avoit chaſſé les trente Tyrans que les Lacédémoniens y avoient établis, & Denys qui étoit un monſtre & le plus cruel de tous les Tyrans.

La vie du Gueux c'eſt de n'avoir rien.] La même différence que les Grecs mettoient entre πτωχὸς & πένης, les Latins la mettoient entre *mendicus* & *pauper*.

C'eſt Plutus qui fait qu'ils ont la goute.] Les riches à cauſe de leurs débauches & de leurs excés ſont plus ſujets à la goute que les pauvres. C'eſt pourquoi Seneque a dit dans l'Hippolyte.

In penates rarius tenues ſubit
Haec delicatas eligens peſtis domos.

Cette peſte ſe gliſſe rarement dans les cabanes des Bergers, elle choiſit les grandes Maiſons & les Palais.

Oüi ſans doute, eſt-ce qu'il y a rien qui ne ſoit honnête dans le vol?] Blepſideme dit ceci en raillant; mais il ſemble toûjours qu'Ariſtophane ait voulu faire entendre que les Athéniens imitoient en quelque maniére la coûtume des Lacédémoniens; & que parmi eux le vol paſſoit pour une galanterie & pour un jeu d'eſprit, pourvû que le voleur ne fût pas pris ſur le fait.

Voyez par exemple les Juges.] Ariſtophane parloit encore ici des Orateurs; mais comme cela a déja été aſſez rebatu, j'ai mis à la place les Juges, ils n'étoient pas alors meilleurs que les Orateurs, & ils pouvoient bien avoir leur part au gâteau.

Et tu ne fais que de vains efforts.] Le Grec dit tout en un mot πτερυγίζεις. *Tu remuës les aîles.* C'eſt une métaphore priſe des petits Oiſeaux qui remuënt leurs aîles, mais dont tous les efforts ſont inutiles, & qui ne ſauroient encore voler.

Tant il eſt difficile de connoître le bien & de le ſuivre?] Il veut dire que les hommes ſont auſſi aveugles que les enfans, qu'ils fuient le bien, parce qu'ils le prennent pour le mal, & qu'ils s'attachent au mal, parce qu'ils le prennent pour le bien.

Quand il inſtitua les Jeux Olympiques, & qu'il ordonna que de cinq en cinq ans.] Ces Jeux revenoient aprés les quatre ans accomplis, car on les célébroit au commencement de la cinquiéme année. Les Olympiades n'étoient donc que de quatre années incluſivement; c'eſt pourquoi elles étoient quelquefois appellées *Tetrapenta & Erides;* on ne ſauroit rien voir de plus ingénieux que l'objection de la Pauvreté & que la réponſe de Cremyle. Le but d'Ariſtophane n'eſt pas difficile à deviner.

Mais que Jupiter te confonde avec ta méchante branche d'Olivier, &c.] Il y a dans le Grec: *que Jupiter te confonde aprés t'avoir couronné d'Olivier ſauvage!* Peut-être qu'on mettoit quelquefois des branches d'Olivier ſauvage ſur les victimes que l'on alloit immoler. Quoi qu'il en ſoit, Cremyle ne ſachant plus que répondre, a recours aux imprécations; il ſe ſert des propres termes que la Pauvreté a employés κοτίνῳ στεφάνῳ στεφανῶσαι, & cela arrive ordinairement dans la colére, on repéte quelques mots des gens contre qui on ſe fâche.

L'on

L'on n'a qu'à demander à Proſerpine.] Tous les prémiers jours du mois les riches préſentoient le ſoir un repas à Hecate dans les lieux où aboutiſſoient trois ruës, & il n'étoit pas ſi-tôt ſervi que les pauvres l'enlevoient, & ils diſoient que la Lune l'avoit mangé. Ce paſſage eſt fort plaiſant. Hecate étoit la même que Diane & que Proſerpine.

Car tu ne nous perſuaderas pas, quand même tu nous aurois perſuadés.] Cela eſt fort plaiſant. Ariſtophane veut faire ſentir par là que les hommes lors qu'il faut renoncer à quelque intérêt, ne ſe rendent pas à la vérité, quoiqu'ils la connoiſſent.

O ma chère ville d'Argos écoûtez ce qu'il dit!] Le vers Grec eſt pris de quelque Tragédie, & Ariſtophane ſe moque ici de ces apoſtrophes que l'on fait d'un païs à un autre. Cette application eſt d'autant plus heureuſe que la ville d'Argos étoit une ville fort pauvre, & qui n'étoit recommandable que par ſes pâturages. Le Scholiaſte remarque que c'eſt un vers que Polynice dit dans les Pheniſſes d'Euripide, mais il ſe trompe. Dans cette Tragédie, qui eſt aſſurément une des plus belles piéces d'Euripide, Polynice dit ſeulement ὦ πόλις, il ne s'adreſſe point à la ville d'Argos, mais à celle de Thèbes, devant laquelle il étoit campé. Il ne faut pas toûjours s'en raporter à la bonne foi des Scholiaſtes.

Appelle Pauſon qui a l'honneur de manger à la table.] Pauſon étoit un Peintre fort vain & fort gueux. Les Athéniens en avoient fait un proverbe, *plus gueux que Pauſon.*

ce jour-là *Theſea : La fête de Theſée.* L'on faiſoit alors un feſtin à tous les Pauvres; mais comme tout degénère à la fin, ce feſtin, que l'on faiſoit au commencement, devint en ſuite une collation fort maigre par l'avarice des Athéniens. C'eſt ce qu'Ariſtophane leur reproche ici en paſſant. Voilà le ſens de ce paſſage qui eſt plus fin qu'il ne paroît.

Il a préſentement la vûë admirable & les yeux clairs.] Ariſtophane ſe ſert ici d'un vers qu'il a pris d'une Tragédie.

Ἐξωμμάτωται. καὶ λελάμπρυνται κόρας.

Et c'eſt pour ſe moquer de cette expreſſion outrée, qui peut ſignifier le contraire de ce que le Poëte Tragique avoit prétendu, par ἐξωμμάτωται il avoit voulu dire, *il a recouvré la vûë, ſes yeux ont repris plus de force que jamais.* Et ſelon le génie de la Langue Grecque ἐξωμμάτωται ſignifie plûtôt, *il a été privé de ſes yeux;* car la prépoſition *ex* jointe avec les verbes eſt ordinairement privative & non pas épitatique. Par λελάμπρυνται κόρας il avoit voulu dire *ſes yeux ſont devenus plus clairs.* Et cette expreſſion pouvoit ſignifier *ſes yeux ſont couverts de tayes.* Le Scholiaſte remarque que cela eſt pris du Phinée de Sophocle; mais comme cette piéce eſt perduë, il eſt impoſſible de le vérifier.

Que tu me donnes de joye!] Il y a dans le Grec *tu m'annonces de la joye, tu m'annonces des cris.* Et c'eſt encore un vers de Tragédie.

Nous allons chanter Eſculape, le pére de tant de beaux enfans.] Il y a ſeulement dans le Grec τὸν εὔπαιδα. Ce mot peut ſignifier beau garçon,

ou qui est de grande naissance, ou qui a de beaux enfans, je me suis arrêtée au dernier. Esculape avoit deux fils, Podalirius & Machaon, & trois filles Jaso, Panacée & Eygeia. Mais Aristophane n'a point d'égard ici à ces personnes chimériques, il ne s'en sert que pour avoir occasion de draper les Médecins qui se vantoient d'être fils d'Esculape, & apparemment que ceux d'Athénes n'étoient pas de trop beaux garçons. Ceux qui ont commenté cette piéce, n'en ont pas connu les plaisanteries.

REMARQUES

Sur la seconde Scéne du troisiéme Acte.

Quel bruit est-ce que j'entends?] La femme de Cremyle dit ceci sur sa porte; car elle s'étoit tenuë au logis depuis que Plutus en étoit sorti avec Carion pour aller au Temple.

Faites vîte tirer du vin.] C'étoit la coûtume de faire boire ceux qui apportoient de bonnes nouvelles.

Je vais vous le dire tout à l'heure.] Il y a dans le Grec: *Je vous dirai toutes les affaires depuis les piés jusqu'à la tête.* Et comme en Grec les mots πράγματα, *affaires*, & εἰς κεφαλὴν σοι, dont Carion se sert, sont des termes qu'on employoit ordinairement dans les menaces & dans les imprécations, cela a fait naître un jeu de Théatre que je n'ai pû conserver, & qui seroit froid en nôtre Langue: car Myrrine répond à Carion,

Carion, comme s'il avoit dit qu'il lui voulût jetter quelque choſe, *ha ne me jette rien à la tête.*

Si-tôt que nous ſommes arrivés au Temple d'Eſculape.] Il faut bien ſe ſouvenir que ce Temple étoit prés du Port de Pirée, car Ariſtophane ne parle point ici de celui qui étoit dans Athénes. L'on avoit choiſi celui qui étoit hors la ville, parce qu'il ſe trouvoit prés de la Mer où il faloit purifier Plutus.

Et l'y avons baigné.] Quand on avoit quelque infirmité ou quelque ſoüillure, on avoit ſoin de ſe baigner & de ſe laver avant que de ſe préſenter devant les Dieux. L'eau de la Mer étoit la plus propre pour ces purifications; quand la Mer étoit trop éloignée, on avoit recours aux riviéres & aux ſources. Les Grecs avoient pris cette coûtume des Egyptiens.

Nous avons mis ſur la Table ſacrée les Pains.] Le Grec dit: *Nous avons ſanctifié les Pains ſur l'Autel.* On poſoit ſur l'Autel tout ce que l'on vouloit offrir au Dieu; & un moment aprés on le mettoit ſur la Table ſacrée, & on jettoit ſeulement dans le feu de l'Autel un gâteau de fleur de froment.

Il y avoit un certain homme qui s'appelle Neoclides.] Ce Neoclides étoit un Orateur qui s'étoit enrichi aux dépens du public. Ariſtophane lui donne ici ſon paquet ſans faire ſemblant de rien.

J'ai apperçu le Sacrificateur qui faiſoit la ronde autour de la Table ſacrée.] C'eſt une choſe étonnante qu'Ariſtophane prît la liberté de railler de la Réligion & des Prêtres devant un Peuple ſi

si superstitieux, & qu'il étoit si dangereux de vouloir désabuser. Il découvre ici fort plaisamment les fourbes des Sacrificateurs qui alloient prendre la nuit ce qu'on avoit offert, & le lendemain ils faisoient croire au peuple que le Dieu avoit tout mangé. Il y a des exemples illustres de ces friponneries des Payens dans les livres sacrés.

Il en a fait autant autour des Autels.] Il ne se contentoit pas de prendre tout ce qui étoit entier sur la Table sacrée; il alloit encore voir sur les Autels s'il n'y auroit point quelques restes de gâteaux que le feu n'eût point consumés. Cela marque davantage l'avidité de ces sortes de gens & agrave encore leur friponnerie, d'oser tirer du feu ce que l'on y avoir consacré.

J'apprehendois terriblement qu'il ne me prevînt.] Cela est fort plaisant, il raille aussi le Dieu, & il l'accuse d'être aussi fripon & aussi goulu que son grand Prêtre.

Et qu'avec ses couronnes.] Car toutes les Idoles des Temples des Payens avoient des couronnes. Aristophane ajoûte: *avec ses couronnes sur sa tête*, pour mieux marquer le ridicule: car c'est une chose fort plaisante qu'un Dieu sans se souvenir qu'il est couronné, saute sur la boüillie comme le plus vil Esclave.

En sifflant comme un serpent je l'ai morduë.] Carion n'étoit pas trop sot, il siffloit comme un serpent pour faire croire à la Vieille que c'étoit le Dieu qui venoit à elle, ou quelqu'un de ses serpens. Il savoit bien que cela la tiendroit dans la crainte & dans le respect, & qu'ainsi elle ne songeroit point à garder sa boüillie.

Il

Il y a dans le Grec : comme le Serpent *Pareas*, c'étoit une eſpèce de Serpent qui ne faiſoit pas beaucoup de mal.

Sa fille aînée a ſeulement un peu rougi à ce bruit.] Il y a ici une malice dont les Scholiaſtes ni le Traducteur ne ſe ſont point apperçûs. Ariſtophane veut faire voir que les Sacrificateurs menoient la nuit des Courtiſanes dans les Temples pour manger avec elles les offrandes que l'on y avoit conſacrées. Cela ne pouvoit être touché d'une maniére plus fine ni plus délicate.

Mais je dis que comme il eſt grand Médecin il goûte volontiers, &c.] Ariſtophane dit cela tout en un mot, & il appelle Eſculape σκατοφάγον. Cette repriſe a dans le Grec une grace merveilleuſe; mais en nôtre Langue cela ſeroit inſuportable, c'eſt pourquoi j'ai pris un détour qui ne laiſſe pas d'être ſenſible, quoiqu'il ſoit couvert. Ariſtophane raille ici les Médecins de ce qu'ils ſont accoûtumés à ſentir des choſes que nous n'oſerions nommer.

Trois têtes d'ail.] D'ail de Tenos qui eſt une des Iſles Cyclades, & qui produiſoit le meilleur ail.

Il a arroſé tout cela du meilleur vinaigre.] Le Grec dit, *du vinaigre Sphettien. Sphettus* étoit un Bourg de l'Attique, & les gens de ce lieu là étoient aigres & fort piquans : c'eſt pourquoi Ariſtophane a donné au vinaigre l'épithète de *Sphettien*, pour dire le meilleur vinaigre.

Aprés tous tes ſermens.] Ce paſſage eſt un des plus difficiles d'Ariſtophane.

ἵν' ἐπομνύμενον παύσω σε τῆς ἐκκλησίας.

Vt te iuratum prohibeam à foro.

L'In-

L'Interpréte Latin l'a fort mal expliqué. *Ut si tu iureiurando forte postules dilationes causarum ego te liberem.* Il n'y a là ni sens ni justesse. Les Scholiastes Grecs en donnent plusieurs autres explications qui ne sont pas meilleures. L'un dit que le vers Grec peut signifier, *afin qu'aprés ton serment, je te donne un véritable prétexte de n'aller point au Palais.* Car c'étoit la coûtume quand on ne vouloit point comparoître devant les Juges, de jurer qu'on avoit des raisons valables pour s'en empêcher. Aristophane accuse donc ici Neoclides d'avoir souvent juré à faux qu'il ne pouvoit se trouver aux assignations qu'on lui avoit données. Ce sens seroit fort bon si on pouvoit l'accorder avec ce que dit Myrrine; *qu'Esculape aime le bien du peuple.* Un autre Scholiastste l'explique, *afin que je te donne un véritable prétexte de jurer que tu ne saurois aller au Palais.* Et il dit qu'Esculape fait allusion à la coûtume de ceux qui voyant bien qu'ils alloient être condamnés, faisoient semblant d'être malades, pour obtenir du delai, aprés lequel il faloit recommencer la cause tout de nouveau. Mais cela s'accorde encore moins avec la suite; Je suis persuadée que le sens que je donne à ce passage est le plus naturel. Ce Neoclides étoit un célèbre Délateur qui alloit tous les jours au Palais pour accuser quelque Citoyen, & pour s'enrichir de ses dépoüilles. Et comme il étoit fort incommodé, & qu'il avoit souvent besoin du secours d'Esculape, il alloit souvent dans son Temple, & en le priant d'exaucer ses priéres il lui juroit quil alloit renoncer au métier qu'il avoit fait, mais il n'étoit

pas

pas plûtôt ſorti du Temple qu'il reprenoit le même train. Eſculape, qui avoit été trop ſouvent trompé pour ſe fier encore à ſes ſermens, prend lui-même le ſoin de lui faire tenir parole, en augmentant ſon mal, & c'eſt pourquoi la bonne femme dit qu'*Eſculape aime le peuple*, &c. De cette maniére le paſſage eſt plein de ſel, & le caractère eſt ſi ſenſible qu'on ne ſauroit le voir ſans y reconnoître auſſi-tôt quelqu'un, car le ſiécle d'Ariſtophane n'a pas ſeul porté des Neoclides.

Deux Serpens d'une grandeur extraordinaire.] Les Serpens ſont conſacrés à Eſculape, & ils ſont en quelque maniére l'emblême de la Médicine. On ſait l'hiſtoire du Serpent qui fut porté à Rome, comme ſi c'eût été véritablement Eſculape.

Sont ſortis du Temple.] Plutus, Carion & les autres étoient dans le Temple, comment donc ces Serpens ſortoient-ils du Temple pour aller à eux? Cette difficulté a fait croire aux Interprétes que les malades, qui avoient beſoin du ſecours du Dieu, ne ſe couchoient que dans le veſtibule & ſous les portiques, mais cela n'eſt point. Ici par le Temple, Ariſtophane entend ce que les Grecs appellent σηκὸν, *retranchement*, & que Virgile auroit appellé *fores Divi.* Un lieu élevé qui étoit au milieu du Temple où on plaçoit la ſtatuë du Dieu. Ce lieu là étoit fermé de tous côtés. J'ai expliqué cela tout au long dans mes Remarques ſur la cinquiéme Ode d'Anacreon.

Eſculape a diſparu.] Eſculape avoit encore d'autres malades à viſiter; mais comme on avoit fait

fait du bruit & que la guerison de Plutus faisoit que tout le monde se levoit avec empressement, le Dieu trouve à propos de se retirer, de peur que la fourbe ne fût découverte. Tout cela est parfaitement bien conduit.

Se sont levez pour l'aller embrasser.] Il y a beaucoup d'esprit dans tout ce passage; dès le moment que Plutus a recouvré la vûë, tous les malades qui étoient couchés dans le Temple pour être gueris, oublient tous leurs maux, & le Dieu même de qui ils attendoient leur guerison, & ils ne songent plus qu'à faire la cour au Dieu des richesses.

Ils ont veillé toute la nuit prés de lui.] Comme pour faire la garde autour de sa personne.

D'où j'apporterai dequoi régaler nôtre nouvel hôte.] La premiére fois qu'un étranger entroit dans la maison où il devoit loger, le Maître ou la Maîtresse du logis le menoit prés du foyer, & versoit sur sa tête de pleins paniers de noix, de noisettes, de figues, de raisins secs & autres choses semblables; on appelloit cela *καταχύσματα des effusions*. Si ce nouvel hôte étoit un Esclave qu'on vint d'acheter, on vouloit lui faire voir par là qu'il entroit dans une maison bien pourvuë, où il ne manqueroit de rien; & si c'étoit un homme libre, on lui vouloit témoigner par ce régal qu'on n'épargneroit rien pour le bien traiter, & qu'il ne devoit point apprehender d'incommoder ses hôtes. L'on faisoit aussi la même chose devant les nouveaux mariés quand ils venoient d'épouser. *Theopompus*, φέρε σὺ τὰ καταχύσματα, ταχέως κατάχει τȣ νυμφίȣ καὶ τῆς κόρης. *Porte vîte*

les

les effuſions, & verſe les devant l'époux & devant l'épouſe. Cette cérémonie ſe faiſoit auſſi quelquefois à la porte.

REMARQUES

Sur la troiſiéme Scéne du troiſiéme Acte.

Avant toutes choſes j'adore le Soleil.] C'eſt le prémier être ſenſible que reconnoît un homme qui vient de recouvrer la vûë.

La ville de la vénérable Pallas.] Athénes à qui Pallas avoit donné le nom.

Le païs de Cecrops.] L'attique, dont Cecrops Egyptien avoit été le prémier Roi.

Hélas, avec quels hommes ai-je été ſans le ſavoir?] L'on n'auroit pû faire de Satyre plus fine ni plus piquante contre les riches de ce temps-là.

Allez-vous faire pendre tous tant que vous êtes.] Cremyle parle à une troupe de fâcheux qui ſur le bruit de ſa fortune venoient faire les empreſſés auprés de lui, pour gagner ſon amitié par leurs grimaces. Lucien n'avoit pas mal profité du tableau qu'Ariſtophane fait ici de tous ces amis que la Fortune donne.

Car il n'eſt pas dans l'ordre qu'un Poëte Comique.] Ariſtophane raille ici les Poëtes Comiques, ſes rivaux, qui pour faire rire le peuple & pour le gagner, lui jettoient toutes ſortes de fruits.

Auſſi bien voilà un drôle.] Le Grec dit: *ce drôle de Xenicus.*

REMARQUES

Sur la premiére Scéne du quatriéme Acte.

Sur tout lors qu'on ne risque rien du sien.] C'est le véritable sens de ce passage Grec que l'on avoit mal expliqué. Aristophane songe ici à ces fripons, qui aprés avoir pillé la République, étoient ordinairement obligés de rendre compte & de restituer plus qu'ils n'avoient pris.

Nôtre grénier est plein, &c.] Il y a dans le Grec, *nôtre grénier est plein de farine blanche.* Et Carion remarque cela, parce qu'il avoit toûjours mangé du pain noir.

Du plus excellent vin.] *D'un vin rouge noir & odoriferant;* En Gréce on aimoit le vin rouge fort chargé, & l'on y mêloit des drogues pour lui donner de l'odeur.

L'eau de nôtre puits est convertie en huile.] *Nôtre puits est plein d'huile*, il veut dire que l'huile ne manque non plus chez eux que l'eau du puits.

Toutes nos chambres, jusqu'à la cuisine, sont parquetées d'yvoire.] Le mot Grec ἰπνος, signifie une Lanterne, un Four, une Cheminée & une Cuisine. Je l'ai pris dans le dernier sens, cela suit mieux aprés tout ce que Carion vient de dire.

Avec des écus d'or] *avec des Stateres d'or.* Le Statere d'or pouvoit valoir environ sept livres de nôtre monnoye.

Pour moi j'en suis sorti ne pouvant souffrir la fumée.] Cette délicatesse de Carion est admirable,

rable, il ne ſauroit ſouffrir ce que ſon Maître ſouffre fort bien, non pas même la fumée des Sacrifices. Mais il faut bien remarquer avec quelle vrai-ſemblance Ariſtophane tire de ſon ſujet des prétextes plauſibles pour faire paroître ſes Acteurs ſur la Scéne.

REMARQUES

Sur la ſeconde Scéne du quatrième Acte.

N*'eſt-ce pas là le manteau que vous aviez quand vous fûtes initié aux grands Miſteres ?*] Il parle des Fêtes que l'on célébroit dans Eleuſine à l'honneur des Cerés, & qu'on appelloit proprement les grands Miſtères. C'étoit la plus ſolemnelle & la plus réligieuſe de toutes les dévotions des Athéniens; & on croyoit que d'être initié à ces Miſtères, c'étoit le chemin le plus court pour arriver à la perfection de toutes les vertus. C'eſt pourquoi les étrangers même, n'épargnoient rien pour y être admis. Ceux que l'on y avoit initiés, ne quittoient point les habits qu'ils portoient le jour de leur initiation, juſques à ce qu'ils fuſſent en lambeaux, & alors ils alloient les conſacrer à Cerés, à moins qu'ils n'aimaſſent mieux les garder pour faire des langes à leurs enfans.

Il n'y a que treize ans que je le porte.] L'on croiroit d'abord qu'Agathus ne répond pas bien à la demande de Carion: car quoiqu'il n'y eût que treize ans qu'il portât ce manteau, cela

n'empêchoit pas que ce ne pût-être celui avec lequel il avoit été initié. Mais la réponse ne laisse pas d'être juste, cet Agathus étoit vieux, & les Athéniens étoient ordinairement initiés pendant qu'ils étoient encore enfans, en disant donc qu'il n'y avoit que treize ans que ce manteau lui servoit, il disoit fort clairement que ce n'étoit pas celui de son initiation. Il avoit ce manteau depuis qu'il étoit pauvre.

REMARQUES

Sur la troisiéme Scéne du quatriéme Acte.

C*'est assurément qu'il meurt de faim.*] C'étoit un proverbe chez les Grecs πεινῶντι μήδε ποτ' ἔνθῃς, *ne te rencontre jamais devant un homme qui meurt de faim.* Et les Latins pour marquer un grand danger disoient aussi en proverbe.

Esurienti Leoni ex ore exculpere praedam.

Arracher la proye de la gueule d'un Lion affamé.

Il faut aujourd'hui que tu sois mis à la question.] Il croit que c'est lui qui lui a volé tout le bien qu'il a perdu.

A la question.] Il y a dans le Grec, *il faut que tu sois tourné dans la rouë.* Pour donner la question on attachoit l'accusé à une rouë dans une posture fort contrainte, & on le faisoit tourner jusques à ce qu'il eût tout dit. C'étoit une espéce de Pilori.

Tiens

Tiens voilà à mon doigt un anneau, &c.] Agathus traite Paranomus de chien enragé : car Eudamus étoit un naturaliſte qui faiſoit des anneaux merveilleux pour garantir de la morſure de ces animaux-là.

Mais cet anneau ne peut rien, &c.] Car dans la nature il n'y a rien qui puiſſe garantir des coups de dent d'un Délateur. Il veut dire par là que les Délateurs ſont plus dangereux que les chiens enragés.

Ce n'eſt aſſurément pour rien de bon.] Il croit aſſurément qu'ils ſont là pour partager ce qu'il a perdu.

Je fais ſemblant de l'être quand mes affaires le demandent.] Comme le païs Attique étoit fort ſterile, il ne ſubſiſtoit que par le commerce, c'eſt pourquoi les Athéniens donnoient de grands privileges aux Marchands. Ils les exemptoient d'aller à la guerre & de payer les tributs, cela avoit donné lieu à un grand abus : car il y avoit toûjours des gens qui pour éviter de payer ces tributs, ou pour n'être point obligés de s'enroller, faiſoient ſemblant d'être aſſociés avec des Marchands qui leur prêtoient la main pour un peu d'argent. C'eſt ce que ce Délateur a voulu dire, en répondant qu'il étoit Marchand quand ſes affaires le demandoient.

Quand vous me donneriez tout le benjoin de Cyrene,] Il ſe faiſoit en Grèce un grand commerce de benjoin que l'on y portoit de Cyrene, qui avoit été bâtie par Battus chef d'une Colonie de Thera. Par ce benjoin de Cyrene Paranomus entend tout le revenu de la Cyrenaïque.

Eh, Messieurs, je vous en prie.] Il demande du secours aux Spectateurs.

C'est moi qui veux bien prendre ce soin.] Ce sont les propres termes que Paranomus avoit employés en répondant à Agathus.

Il faut consacrer de plus beaux habis à Plutus.] Aprés ce passage Agathus demande à Carion ce qu'il veut faire de ses souliers, & Carion lui répond qu'il veut les pendre au cou de Paranomus comme à une perche: car lors qu'un homme consacroit sa dépoüille dans un Temple, il l'appendoit à une perche, & mettoit les souliers par dessus. Mais cela m'a paru froid en nôtre Langue.

Va vîte aux bains.] Il a été remarqué ailleurs que les Pauvres se tenoient l'Hiver dans les chambres où l'on chaufoit les bains.

REMARQUES

Sur la quatriéme Scéne du quatriéme Acte.

Qu'est-ce donc? y a-t-il aussi des Délatrices?] Comme le malheureux qu'ils venoient de chasser étoit un Délateur, ils s'imaginoient que tous les misérables qu'ils voyoient, faisoient le même métier. Mais la plaisanterie est de douter s'il n'y avoit point aussi des *Délatrices*. J'ai hazardé ce mot, quoique je sache bien qu'il n'est pas en usage, je crois qu'on me pardonnera cette liberté, quand on verra que je ne pouvois bien expliquer ce passage sans la prendre.

Mais

Mais n'êtes-vous point de ces Commères qui boivent volontiers le petit coup?] Le vers Grec fait alluſion à la coûtume de ce temps-là. Comme les hommes faiſoient un Roi du feſtin, les femmes faiſoient auſſi une Reine. On écrivoit ſur des billets les premiéres lettres des noms, on mêloit ces billets, & le prémier que l'on tiroit, déclaroit ou la Reine ou le Roi.

Tantôt il ne me demandoit que cinquante piſtoles.] Les préſens que la Vieille faiſoit au jeune homme, ne ſont pas ſi conſidérables dans le texte que dans ma traduction; mais j'ai crû qu'il m'étoit permis d'y ajoûter. Les Comédies ne ſont faites que pour corriger les mœurs corrompuës ou relâchées, & le caractére de cette Vieille ne feroit pas aujourd'hui ſon effet, ſi je l'avois laiſſé dans ſa premiére ſimplicité: car il eſt certain que ces portraits ne nous touchent qu'autant que nous nous y reconnoiſſons.

Que les Mileſiens étoient braves jadis.] Les Mileſiens avoient été les plus puiſſans & les plus redoutables peuples de la Carie; ils avoient ſoûtenu pluſieurs guerres, & n'avoient pas laiſſé d'envoyer pluſieurs nombreuſes Colonies à la Propontide, & par tout le Pont-Euxin. Mais Darius les avoit fort rabaiſſés, & ils étoient ſi différens de ce qu'ils avoient été, qu'on fit ce proverbe, *Les Mileſiens étoient braves jadis.* Et on l'employoit pour marquer tous les grands changemens comme ici. Car le jeune homme veut dire par là que cette Vieille n'étoit plus comme elle avoit été.

Ma belle, ma petite amour.] Il y a dans le Grec *nittarion*, mais il faut corriger *nettarion*,

c'est-à-dire, *anaticula*, *ma petite cane*. C'étoit une douceur parmi les Grecs & parmi les Romains.

D'un bon vin de liqueur.] Il y a dans le Grec *du vin de Thasos*. *Thasos* étoit une Isle au haut de la Mer Egée vis-à-vis de la Thrace. Elle produisoit le plus excellent vin du monde, on l'appelloit *Thasium*.

Il semble qu'il aille voir le Dieu Comus.] Quand on alloit voir le Dieu Comus on portoit des flambeaux & des couronnes; j'ai parlé de cette coûtume dans mes Remarques sur l'Ode sixiéme d'Anacreon. Ce qu'il y a ici de remarquable, c'est qu'il paroît par ce passage qu'on alloit aussi voir ce Dieu en plein jour.

REMARQUES

Sur la cinquiéme Scéne du quatriéme Acte.

Qu'à de vieilles étoupes.] Le Grec dit *qu'à une vieille Eiresione*, c'étoit un Rameau d'Olivier environné de bandeletes & chargé de toutes sortes de fruits. Il y en avoit un à la porte de chaque maison; les Athéniens croyoient que cela garantissoit de la peste. Quand ce Rameau étoit bien sec il prenoit feu fort facilement.

Et je devinerai combien vous avez encore de dens.] Il faisoit semblant de vouloir joüer avec elle à pair ou non, & ainsi il devoit dire, *Je devinerai combien vous aurez de noix dans la main.*

main. Mais il change l'expreſſion pour faire rire les Spectateurs.

De me faire ſervir de divertiſſement à tout le monde.] Ce paſſage & les deux ſuivans ne peuvent être traduits en nôtre Langue, car ils ne roulent que ſur l'évivoque du mot *laver*, qui en Grec ſignifie railler, & nettoyer avec de l'eau. Cette Vieille dit que Neocares a perdu le ſens de la laver devant tout le monde, elle prend *laver* pour *railler*, mais Neocares le prend dans l'autre ſens, & il lui répond qu'elle ſeroit bien mieux ſi elle étoit bien lavée, voulant dire qu'elle étoit fort ſale. Cremyle continuë dans le même ſens, & il dit à Neocares qu'il ſe trompe, que la Vieille eſt trop plâtrée, & que ſi on la lavoit on enleveroit tout le plâtre, & que toutes ſes rides paroîtroient.

REMARQUES

Sur la premiére Scéne du cinquiéme Acte.

Qui eſt-ce qui heurte à nôtre porte?] Mercure arrive ſur le Théatre, heurte à la porte de Cremyle, & ſe cache pour faire croire que la porte avoit fait ce bruit d'elle-même, à l'approche d'un Dieu.

L'on doit arracher la langue à un porteur de pareilles nouvelles.] On ne peut conſerver dans la Traduction toute la plaiſanterie de ce paſſage; le vers Grec veut dire deux choſes.

Ἡ γλῶττα τῷ κήρυκι τούτων τέμνεται.

On coupe la langue à un porteur de pareilles nouvelles, & *on coupe la langue pour un porteur de pareilles nouvelles.* Dans le prémier sens, c'est une menace que Carion fait à Mercure, & dans le second, c'est comme s'il lui disoit, puis que Jupiter veut nous sacrifier tous, vous allez avoir bien des langues pour vôtre part; & cela fait allusion à la coûtume qu'on avoit d'offrir à Mercure les langues des victimes. On peut voir Eustathius sur le trois cens trente-deuxiéme vers du troisiéme Livre de l'Odyssée, où il rapporte ce même passage; mais au lieu de τέμνεται il a mal lû γίνεται, qui ne donne point lieu à l'équivoque.

Les Cabaretiéres tous les matins.] Les Cabaretiéres faisoient tous les matins des offrandes à Mercure pour le prier de faire réüssir toutes leurs friponneries.

Tu faisois payer de bonnes amandes.] Il veut dire qu'au lieu d'exaucer les vœux des Cabaretiéres & de cacher leurs fraudes, il les laissoit surprendre bien souvent, & on ne manquoit pas de les mettre à l'amande quand cela leur arrivoit.

Les gâteaux qu'on me faisoit le quatriéme jour du mois.] A Athénes tous les jours du mois étoient consacrés à quelque Dieu. Le prémier & le septiéme à Apollon, le quatriéme à Mercure, &c.

Tu cherches ce que tu ne trouveras pas.] Hercule allant avec Jason en la Colchide, & étant déscendu à Chio, il envoya Hylas chercher de l'eau, mais les Nymphes l'enlevèrent & Hercule se lassant d'attendre, couroit par tout en criant Hylas,

Hylas, Hylas; enfin il entendit une voix qui lui dit.

Ποθεῖς τὸν οὐ παρόντα καὶ μάτην καλεῖς.

Tu cherches celui qui n'eſt plus prés de toi, & tu l'appelles en vain. Carion applique ici ce paſſage d'une maniére fort plaiſante.

Je te conſeille de faire des caprioles.] Le mot ἀσκωλίαζε eſt emprunté des fêtes de Bacchus qu'on appelloit ἀσκώλια, parce que l'on ſautoit ſur des outres.

Où ſont ces coupes pleines de vin.] Le Grec dit *pleines d'eau & de vin.* Dans les Sacrifices on offroit toûjours aux Dieux du vin pur, Mercure étoit excepté & on ne lui offroit jamais que du vin où l'on avoit mis la moitié d'eau.

L'on auroit bien mieux fait de ne te donner que de l'eau.] J'ai mis ceci en la place d'un vers qui n'eſt pas aſſez honnête pour être traduit.

Je te prie apporte moi ici quelque bon pain.] Cela eſt fort plaiſant de valet à valet; Et Ariſtophane marque par là que les valets de ſon temps faiſoient ce que les nôtres font aujourd'hui, & que ceux qui étoient en condition, nourriſſoient ceux qui n'y étoient pas encore.

Ho je n'oſerois, cela n'eſt pas permis.] Il étoit défendu de porter dehors la moindre partie des Sacrifices que l'on faiſoit aux Dieux domeſtiques.

Il ne faut plus ſe ſouvenir des maux paſſés.] Il y a dans le Grec; *ne te ſouviens plus des maux paſſés, puis que tu as pris Phylé.* Thraſibule ayant réſolu de délivrer les Athéniens du joug des trente Tyrans que les Lacédémoniens avoient établis, s'empara d'abord de Phylé qui étoit un fort de l'Attique; aprés cet heureux commence-

ment,

ment, tout lui réüssit dans la suite; Les Lacédémoniens furent vaincus, & par le traité qui fut fait, on défendit de parler des maux passés, & c'est ce qui donna lieu au proverbe dont Aristophane se sert ici, *ne te souviens plus des maux passés, puis que tu as pris Philé.* Et on l'appliquoit à ceux qui aprés avoir été misérables devenoient heureux, &c. Cette histoire étoit arrivée cinq ou six ans avant qu'on joüât cette Comédie.

Faites-moi Portier.] . Il y a ici beaucoup de finesse & beaucoup d'esprit. Tous les Métiers auxquels Mercure veut qu'on l'employe sont tirés des surnoms qu'on lui donnoit, il dit, *Faites-moi Portier*, parce qu'il étoit appellé στροφαῖος & πυλαῖος, & qu'on mettoit ordinairement une statuë de Mercure à la porte des maisons. *Faites-moi vendre vôtre vin.* Cela répond au sur-nom ἐμπολαῖος, car c'étoit le Dieu de tous les Marchands. *L'homme d'affaires*, répond à δόλιος, qui étoit un sur-nom qu'on avoit donné à Mercure, parce que c'étoit le Dieu des voleurs, des chicaneurs & des fourbes.

Ne vous faut-il point de guide?] Dans tous les carrefours il y avoit de petites statuës de Mercure qui montroient les chemins, c'est pourquoi il étoit appellé ἡγεμόνιος, *Guide.*

Je serai donc l'Intendant des Jeux.] Mercure présidoit à la Musique & à tous les exercices du corps, c'est pourquoi il étoit appellé ἐναγώνιος θεός. C'est ce qui a fourni à Mercure cette bonne ressource. L'on n'avoit besoin chez Cremyle ni de Portier, ni de Cabaretier, ni d'homme d'affaires, ni de guide; mais on ne pouvoit se passer d'Inten-

d'Intendant de Jeux, parce que dans tous les lieux où Plutus ſe trouve, il faut bien qu'il y ait des ſpectacles & des jeux, car à quoi pourroit-on employer les richeſſes? ce paſſage eſt fort beau, mais on ne l'avoit pas bien connu.

Par ma foi c'eſt une bonne choſe que d'avoir pluſieurs cordes à ſon arc.] Il y a dans le Grec: *Que c'eſt une bonne choſe que d'avoir pluſieurs ſur-noms!* Les ſur-noms de Portier, de Marchand, d'homme d'affaires & de guide avoient été inutiles à Mercure, & il ſeroit mort de faim, ſi le ſur-nom ἐναγώνιος ne l'avoit fait ſouvenir qu'il étoit propre à être Intendant de Jeux. Ce paſſage eſt plus fin qu'il n'a paru aux Scholiaſtes & aux Traducteurs. Et Ariſtophane ſe moque fort joliment de la grande quantité de noms que les Dieux ſe donnoient, comme s'ils n'avoient pris tant de noms que pour attraper par l'un ce qu'ils ne pourroient pas attraper par l'autre. Homére dit d'Apollon.

— — Ἐπεὶ πολυώνυμός ἐστι.

Car il a pluſieurs noms.] Et Callimaque introduit Diane qui prie Jupiter de ſouffrir qu'elle ſoit toûjours fille, & de lui donner pluſieurs noms.

Δός μοι παρθενίην αἰώνιον ἄππα φυλάσσειν,
Καὶ πολυωνυμίην.

Mon pére ſouffrez que je garde toûjours ma virginité & que j'aye pluſieurs noms.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les gens qui mettent.] Il y a dans le Grec: *Ce n'eſt pas ſans raiſon que ceux qui ont envie d'être Juges, font écrire leurs noms en pluſieurs endroits.* Ariſtophane ſe moque ici de certaines gens qui pour être élûs

Juges

Juges faisoient écrire leurs noms dans toutes les Jurisdictions: car quoiqu'il n'y eût que deux Cours principales, l'une pour le Criminel & l'autre pour le Civil; il y en avoit plusieurs autres petites pour les affaires de peu de conséquence, & il y avoit des gens qui aimoient encore mieux être de ces petits Juges que de ne l'être point du tout. J'ai accommodé ce passage à nos maniéres, ce que j'ai mis est bien plus intelligible & ne laisse pas de faire le même effet.

Va-t-en au puits laver les entrailles des victimes. Cela est plaisant; un homme qu'on retient pour Intendant des Jeux, on lui fait laver les entrailles des victimes.

REMARQUES

Sur la seconde Scéne du cinquiéme Acte.

Quoi que je sois le Prêtre de Jupiter Sauveur.] Il y avoit à Athénes plusieurs Temples de Jupiter, entre autres il y en avoit un de *Jupiter Sauveur*, & Aristophane fait venir sur le Théatre le Sacrificateur de ce Temple plûtôt que celui d'un autre, parce que si Jupiter Sauveur n'a pas dequoi nourrir son Sacrificateur, les Sacrificateurs des autres Temples ne devoient rien attendre du même Jupiter, qu'ils servoient sous d'autres noms. On n'avoit pas vû toute la finesse de ce passage.

Le véritable Jupiter Sauveur est chez nous.] Ce passage est fort joli. Carion veut dire qu'il n'y

n'y a de véritable Jupiter Sauveur que les richeſſes. Les Traducteurs ne l'ont point entendu.

Que tu me dis-là une agréable nouvelle!] Ce Sacrificateur eſt bien-tôt diſpoſé à croire que le véritable Jupiter Sauveur, eſt le Jupiter où l'on dîne.

Nous allons mettre Plutus à la place de ce Jupiter.] Ariſtophane veut faire voir que Plutus eſt le ſeul Dieu que les hommes adorent, c'eſt pourquoi il détrône Jupiter Sauveur pour donner ſa place à ce Dieu des richeſſes.

Qui garde le tréſor qui eſt derriére le Temple de la Déeſſe.] Derriére le Temple de Pallas il y avoit un Fort qu'on appelloit *l'Opiſtodome*, & c'étoit là le tréſor des Athéniens. Ce tréſor étoit ſous la garde de Jupiter Sauveur.

De la Déeſſe.] Les Athéniens appelloient Pallas *la Déeſſe* tout court; car c'étoit la Patrone d'Athénes.

REMARQUES

Sur la derniére Scéne du cinquiéme Acte.

Que ferai-je donc?] La Vieille voyant partir Plutus, & n'ayant plus aucune eſpérance, dit par déſeſpoir, *Que ferai-je donc?*] c'eſt à dire que deviendrai-je? Mais Carion prend cela dans un autre ſens, & il lui répond comme ſi elle avoit demandé ce qu'elle pouroit faire dans cette cérémonie, & à quoi elle pourroit ſervir.

Mettez

Mettez ces Corbeilles sur vôtre tête.] Quand on consacroit des Autels, ou qu'on plaçoit les statuës des Dieux, on faisoit porter par de jeunes filles de pleins pots de legumes cuits dont on faisoit les premiéres offrandes au Dieu, pour marquer par là que ç'avoit été la premiére nourriture des hommes. Ces filles qui portoient ces pots avoient des habits de diverses couleurs; Aristophane se sert avec beaucoup d'esprit de l'occasion que cette coûtume lui fournit de railler ces vieilles Femmes, qui oubliant toutes les bienséances de leur âge se mettoient comme les plus jeunes filles, pour engager encore les jeunes gens à les aimer. Ce passage est d'autant plus plaisant qu'on voit tous les jours certaines personnes pour qui il semble avoir été fait.

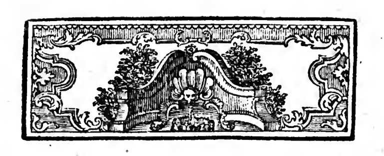
Ces Corbeilles ne ressemblent pas mal à celles des Vendeuses de fruit, tout ce qui ne vaut rien est dessous.] Pour me tirer de ce passage, je me suis servie ici d'un équivalent qui m'a paru assez heureux. Le Grec ne sauroit être traduit en nôtre Langue, le voici: Carion voyant marcher la Vieille avec les Corbeilles sur la tête, dit: *Ces pots sont tout le contraire des autres; dans les autres, la Vieille est au dessus, & dans ceux-ci la Vieille est au dessous.* Il joüe sur l'équivoque du mot γραῦς qui signifie *une Vieille*, & *de l'écume.* Plutarque n'a pas bien connu la plaisanterie de ce passage ni cette équivoque, car il a crû qu'Aristophane disoit *la Vieille est au dessous*, à cause de ses cheveux blancs, *qu'il comparoit à l'écume.*

LES

LES
NUÉES
D'ARISTOPHANE.

LES PERSONNAGES
DE LA PIE'CE.

STREPSIADE, Villageois, pére de Phidippide.
PHIDIPPIDE, fils de Strepſiade.
DROMON, Valet de Strepſiade.
SOCRATE.
CENAGORAS, diſciple de Socrate.
CAIREPHON, ami de Socrate.
CHOEUR DE NUE'ES.
LA JUSTICE.
L'INJUSTICE.
PASIAS, Banquier.
AMUNIAS, autre Banquier.
UN TE'MOIN.



PROLOGUE.

Messieurs, je jure par Bacchus qui m'a élevé & qui me fait venir aujourd'hui devant vous que je vais vous dire franchement tout ce que je pense, ainsi puisse-je vaincre mes rivaux & passer dans vôtre esprit pour habile Poëte, comme je suis persuadé que vous êtes fort équitables & bons connoisseurs. C'est aussi pour cela, Messieurs, que j'ai voulu vous donner l'étrenne de la meilleure de toutes mes Piéces, & de celle que j'ai travaillée avec le plus de soin. Vous savez que dans la prémiere Comédie qui portoit ce nom, j'eus le malheur d'être trahi par des gens qui abusèrent de leur autorité pour me ravir le prix qui m'étoit dû. C'est dequoi je me plains aujourd'hui à tous les honnêtes gens de parmi vous, pour l'amour desquels seulement je prens la

peine de composer. Vous voyez bien, Messieurs, que cette injustice ne m'a point porté à vous recuser pour Juges, ni à cesser de vous procurer de nouveaux plaisirs; je me souviens encore de l'approbation & des applaudissemens que vous donnâtes à ma premiére Piéce sans me connoître. Comme j'étois alors fort jeune & que les Loix ne permettoient pas que j'élevasse cet enfant sous mon nom, je fus contraint de l'exposer, mais il trouva bien-tôt un pére qui le releva, qui vous le présenta, & vous le reçûtes favorablement. Depuis ce temps-là j'ai toûjours beaucoup espéré de vôtre jugement, & je me suis tenu comme assuré de vos suffrages. Aujourd'hui donc, Messieurs, cette nouvelle Piéce paroît sur la Scéne comme une seconde Electre pour voir si elle trouvera ses anciens amis, elle les reconnoîtra bientôt si elle apperçoit les cheveux de son Oreste. Mais de peur que mes ennemis ne m'accusent de vouloir vous préoccuper en sa faveur, *examinez sa conduite & sa chasteté. Elle ne vient point avec des habits deshonnêtes & ridicules pour faire rire les enfans. Elle ne s'amuse point à railler les chauves, elle ne fait point de danses qui choquent la pudeur, elle n'introduit point de Vieillard qui*

en

en prononçant ses vers frape de son bâton tous ceux qu'il rencontre, pour occuper les Spectateurs par ses méchantes bouffonneries, & les empêcher de prendre garde à ses railleries fades, & à ses rencontres insipides qui ne signifient rien. Elle ne vient point comme une Furie avec des flambeaux, elle ne remplit point ce Théatre de cris. Enfin, Messieurs, elle paroît devant vous en se confiant sur sa seule beauté & sur ses beaux vers. Pour moi qui pourrois bien me glorifier de l'avoir faite, je n'en suis pas pour cela plus vain; je ne cherche pas non plus à vous tromper en vous présentant deux ou trois fois la même chose un peu déguisée; j'étale toûjours sur la Scéne non seulement de nouveaux sujets, mais des sujets qui ne se ressemblent point & qui sont toûjours également beaux. Vous êtes témoins, que depuis que j'ai abattu le redoutable Cléon, je ne l'ai plus insulté; mais depuis qu'Hyperbolus a donné prise sur lui, tous nos Poëtes ne cessent de le fouler aux piés, c'est toûjours Hyperbolus & sa mére qui sont le sujet de leurs piéces. Eupolis a porté d'abord sur le Théatre une Comédie intitulée Marica, où il a eu l'insolence de piller ma Comédie des Chevaliers toute entiére, croyant

l'avoir assez bien déguisée en y ajoûtant une Vieille qui mene une danse déshonnête, dont il a voulu vous régaler. Encore, Messieurs, cette Vieille n'est-elle pas de son invention, il l'a dérobée à Phrynichus. Aprés Eupolis, Hermippus a aussi joüé Hyperbolus, & tous nos autres Poëtes en suite se sont déchaînez contre ce misérable, mais ils ont toûjours suivi les idées & les images que j'ai données dans mes Chevaliers: Je consens donc, Messieurs, que ceux qui rient à leurs Piéces, ne se divertissent point aux miennes. Cependant je veux bien que vous sachiez que de me donner vos suffrages & de voir cette Comédie avec plaisir, c'est le seul moyen qui vous reste de corriger la faute que vous avez faite, & de donner bonne opinion de vous à la derniére postérité.



LES



LES

NUÉES D'ARISTOPHANE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE, DROMON.

STREPSIADE.

Hai, hai, mon Dieu, que les nuits sont longues! le jour ne paroîtra-t-il donc jamais? Il y a déja long-temps que j'ai oüi le chant du Coq, & mes Valets ronflent encore comme s'il n'étoit

que minuit! ils n'en uſoient pas ainſi autre fois, que maudit ſoit la guerre, pour mille raiſons, mais principalement parce qu'il ne m'eſt pas permis de châtier ces coquins! Et ce brave fils que j'ai là s'éveille-t-il plus que les autres? ne ronfle-t-il pas auſſi empaqueté dans une douzaine de couvertures? Mais voyons un peu ſi en nous enfonçant auſſi dans le lit, nous ne pourrions point ronfler comme eux . . . hélas il n'y a pas moyen, je me ſens déchirer de tous côtés. La dépenſe que je ſuis obligé de faire, tous ces chevaux qu'il me faut nourrir, tout ce que je dois à cauſe de ce beau fils, ne me permet pas de fermer l'œil. Et ce n'eſt pas ce qui le met en peine, il ne penſe qu'à ajuſter ſes cheveux, & à faire des courſes de chevaux, & de chariots; c'eſt-là ce qui lui tient au cœur. Toute la nuit il ne réve qu'à ſes chevaux & à ſa chevalerie, & moi je meurs de chagrin, car voici le jour qu'il faut payer les intérêts. Hola, Dromon, allume ma lampe & me donne mon livre, afin que je compte & que je voye à qui je dois. * Douze mines à Paſias. Douze mines à Paſias! d'où dois-je ces douze mines? pourquoi les ai-je empruntées?

* Il dit cela en ſongeant en lui-même & avant que d'avoir ſon livre.

pruntées? Ho, je m'en ſouviens, ce fut quand j'achetai ce cheval. Ah, que je ſuis malheureux! que ne me crevai-je plûtôt un œil!

PHIDIPPIDE. *il réve.*

Ha, Philon, il y a là de la ſupercherie, gardez vôtre rang.

STREPSIADE.

Voilà ce qui me tuë. Même en dormant il croit courſes de chevaux!

PHIDIPPIDE. *il continuë à réver.*

Combien faut-il que ces chariots de bataille faſſent de courſes?

STREPSIADE.

Ma foi tu en fais bien faire à ton pére, des courſes! Mais quelle dette y a-t-il aprés celle de Paſias! trois mines à Amunias pour des roües de chariot.

PHIDIPPIDE. *il continuë à réver.*

Fais rouler ce cheval ſur le ſable & l'emmene au logis.

STREPSIADE.

Eh, ta ſotte dépenſe ſera cauſe qu'il nous en faudra bien-tôt ſortir du logis, car je ſuis endetté juſqu'aux oreilles, & au prémier jour on viendra tout ſaiſir chez nous.

PHIDIPPIDE.

D'où vient, mon pére, que vous vous tourmentez tant, & que vous n'avez fait toute la nuit que vous tourner de côté & d'autre?

STREPSIADE.

Ce sont les Sergens qui me causent cette inquiétude & qui me chassent de mon lit.

PHIDIPPIDE.

He ne sauriez-vous me laisser dormir?

STREPSIADE.

Ho bien, dors donc. mais auparavant sache que toutes mes dettes retomberont sur toi. Hai! que toutes sortes de malheurs puissent arriver à celle qui se mêla de me marier & de me faire épouser ta mére! avant cela je vivois à la campagne d'une maniére douce & tranquille, habillé sans façon, & dormant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre au milieu des ruches, des brebis & du marc des olives. Mais depuis que j'ai été assez sot pour prendre à la ville une femme dépensiére, délicate & plus glorieuse que la superbe Coisura, enfin la niéce de Megaclés de ce grand Megaclés, moi qui étois un bon Villageois, je n'ai pas eu un moment de bon temps. Quand je l'eus épousée, je couchois avec elle parfumé de lie & de figues séches,

féches, je fentois à pleine bouche la laine des brebis & la bonne odeur des champs; Elle de fon côté ne fentoit qu'effences précieufes, que coqueterie, que dépenfe, que feftins; Je ne dirai pas qu'elle fût oifive, elle travailloit plus que je ne voulois, & quelquefois en lui montrant mon manteau, je prenois prétexte de lui dire, mon Dieu, ma femme, vous aimez trop le métier, je fuis content de ce manteau, je n'en veux point d'autre.

DROMON.

Monfieur, nous n'avons plus d'huile dans la lampe.

STREPSIADE.

Ha, coquin, c'eft toi qui en es caufe, viens ici que je te donne mille coups.

DROMON.

Eh, pourquoi, Monfieur?

STREPSIADE.

Parce que tu mis hier une trop groffe méche qui a bû toute l'huile; Scélerat, tu t'entends avec mon fils pour me ruiner. Quand ce bon fils fut venu au monde, nous eûmes difpute ma femme & moi touchant le nom que nous lui devions donner. Elle ne choififfoit que de grands noms, comme Xantippe, Carippe, Callipide, car elle y vouloit

vouloit toûjours de la chevalerie. Et moi je voulois que du nom de ſon grand pére nous l'appellaſſions Phidonide. * Nous fûmes long-temps à diſputer, mais à la fin nous trouvâmes un milieu, & nous convinmes qu'on prendroit quelque choſe du nom de mon pére & quelque choſe de ces grands noms, & qu'on l'appelleroit Phidippide. ** Sa mére lui diſoit en le careſſant, & en le prenant par la main, mon fils, lors que tu ſeras grand, il faut que tu faſſes des courſes de chariots & que vêtu de pourpre tu entres triomphant dans la Ville comme ton oncle Megaclés. Moi je lui diſois, mon fils, lors que tu ſeras grand, il faut que tu menes des Chévres comme ton pére, & que comme lui tu ſois vêtu de peaux. Mais il n'a point ſuivi mes conſeils, la maladie des Chevaux l'a emporté & m'a ruiné entiérement; C'eſt pourquoi toute cette nuit ayant ruminé dans ma tête quel expedient je pourrois trouver pour ſortir des peines où je ſuis, j'en ai enfin trouvé un infaillible. Ha. ſi je puis le faire goûter à ce dormeur, me voilà trop bien. Mais il faut que je l'éveille tout à l'heure. Comment m'y prendrai-je, pour

* C'eſt à dire ménager.

** D'un nom mêlé de chevalerie & d'épargne.

pour l'éveiller agréablement? Phidippide, mon fils, mon petit Phidippide.

PHIDIPPIDE.

Que vous plaît-il, mon pére?

STREPSIADE.

Baise moi, mon fils, & me donne la main.

PHIDIPPIDE.

La voilà. Que voulez vous?

STREPSIADE.

Dis-moi un peu, m'aimes-tu?

PHIDIPPIDE.

Oüi par Neptune le dompteur de chevaux.

STREPSIADE.

Ah, ne me parle jamais de ce Neptune, il est la cause de tous mes maux. Mais, mon fils, s'il est vrai que tu m'aimes de tout ton cœur, crois-moi, fais ce que je m'en vais te dire.

PHIDIPPIDE.

Que voulez-vous donc que je fasse?

STREPSIADE.

Change désormais ta maniére de vivre, & apprens les choses que je te dirai.

PHIDIPPIDE.

Eh, que voulez-vous que j'apprenne?

STREPSIADE.

Mais le feras-tu?

PHI-

PHIDIPPIDE.

Oüi assurément.

STREPSIADE.

Viens donc ici & regarde. Tiens vois-tu cette petite porte, cette méchante petite maison?

PHIDIPPIDE.

Oüi: he bien, mon pére, de quoi s'agit-il?

STREPSIADE.

C'est là l'Observatoire de ces grands Philosophes, de ces ames sages qui prouvent que le Ciel est un four, qui nous environne & que nous en sommes les charbons. Ces gens-là, moyennant quelque argent, enseignent à gagner les causes quelque injustes qu'elles puissent être.

PHIDIPPIDE.

Qui sont-ils donc?

STREPSIADE.

Je ne sai pas bien leur nom, mais ce sont de fort bonnes gens, qui passent leur vie dans la méditation & qui ont bien des soins dans la tête.

PHIDIPPIDE.

Oh, je vois bien qui vous voulez dire, je les connois, ce sont des misérables, de vrais charlatans; vous voulez parler de ces visages pâles, de ces marauds qui marchent nuds

piés

piés & qui ont à leur tête ce diable de Socrate & ſon bon ami Cairephon.

STREPSIADE.

St, ſt; Tais toi, ne dis point de ſotiſes. Mais ſi tu te ſoucies tant ſoit peu des intérêts de ton pére, mets toi avec eux, & envoye promener tous les chevaux & toute le chevalerie.

PHIDIPPIDE.

Par Bachus je ne le ferois pas, quand vous me donneriez tous les Faiſans de Leogoras.

STREPSIADE.

Va, je t'en prie, mon cher enfant, que j'aime plus que tout le monde, va te rendre ſavant auprés d'eux.

PHIDIPPIDE.

Que voulez vous donc que j'apprenne?

STREPSIADE.

L'on dit qu'ils enſeignent deux ſortes de moyens, le juſte & l'injuſte. Que le dernier, quand on s'en ſait bien ſervir, peut faire gagner les plus méchantes cauſes. Si tu veux donc apprendre ce moyen, je ne payerai pas une obole de toutes les dettes que j'ai faites pour toi.

PHIDIPPIDE.

Je ne puis vous obéïr. Car ſi j'étois pâle & défait comme ces gens-là, je ne pourrois plus

plus aller avec mes camarades, & je n'oserois seulement les regarder.

STREPSIADE.

Par Cerés tu n'as donc qu'à chercher qui te nourrira, toi, tes chevaux de chariot & tes chevaux de selle, je n'en veux plus entendre parler; va t'en au diable.

PHIDIPPIDE.

Mais le grand Megaclés ne me souffrira pas sans chevaux. Je m'en vais au logis, je ne me soucie guere de vos menaces.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

STREPSIADE, CENAGORAS.

STREPSIADE.

Quoi que je me sois trompé dans mes espérances, je ne perdrai pourtant pas courage; & aprés avoir invoqué les Dieux, je m'en vais à l'école de ces grands Philosophes, me mettre à étudier les belles choses qu'ils enseignent. Mais, vieux, pésant & sans mémoire, comment pourrai-je apprendre les plus fines subtilités de toutes ces belles

belles ſciences? Allons, il ne faut pas ſe déſeſpérer, heurtons à cette porte. Hola, garçon.

CENAGORAS.

Qui eſt-ce qui heurte là bas?

STREPSIADE.

Strepſiade fils de Phidon, du Bourg de Cicyne.

CENAGORAS.

Va te promener. Tu es bien groſſier & bien mal appris, de venir ſans aucune conſidération heurter de toute ta force avec les piés; tu m'as penſé faire perdre une choſe que je ne voudrois pas oublier pour quoi que ce fût.

STREPSIADE.

Je vous prie de m'excuſer, car je ſuis des champs de bien loin d'ici. Mais dites-moi ce que c'eſt que je vous ai penſé faire perdre.

CENAGORAS.

Il n'eſt permis de dire ces choſes qu'aux diſciples.

STREPSIADE.

Vous n'avez qu'à me les dire ſans craindre, car je viens ici pour être diſciple.

CENAGORAS.

Je vais donc te les dire. Mais au moins, prens bien garde, ce ne ſont pas de petits

miſtéres. Tout à l'heure une puce a piqué Cairephon au ſourcil, & de là étant ſautée ſur la tête de Socrate, ce dernier a demandé à Cairephon combien il croyoit que cette petite bête ſautoit de ſes propres ſemelles.

STREPSIADE.

Et comment a-t-il pû méſurer cela?

CENAGORAS.

Fort adroitement. Il a fait fondre de la cire & ayant pris la puce, il lui a trempé les piés dedans, & lors que cette cire a été refroidie, la puce s'eſt trouvée avoir des ſouliers. On les lui a ôtés & par leur moyen on a méſuré ſans peine l'eſpace qu'elle avoit ſauté.

STREPSIADE.

Grand Dieu, quelle ſubtilité d'eſprit!

CENAGORAS.

Tu ſerois bien dans une plus grande admiration, ſi je te diſois une autre belle choſe de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle eſt-elle? dites la moi, je vous en prie.

CENAGORAS.

Cairephon lui ayant demandé ſi c'eſt du derriére ou de la gueule que chantent les Couſins.

STREP-

STREPSIADE.

Hé bien que lui a-t-il répondu?

CENAGORAS.

Il lui a dit que ce petit animal a l'inteſtin fort étroit, & que le vent y paſſant avec violence, il faut de toute néceſſité que le derriére du Couſin faſſe ce bruit.

STREPSIADE.

Le derriére du Couſin eſt donc une trompette? la plaiſante choſe! Oh que celui qui a fait cette belle découverte eſt heureux! Oh, qu'un accuſé ſe moqueroit bien de ſes Juges avec ces belles connoiſſances!

CENAGORAS.

Il y a quelque temps qu'une Belete lui fit perdre un belle penſée.

STREPSIADE.

Comment, je vous prie?

CENAGORAS.

Comme il obſervoit le cours & la circonférence de la Lune, & qu'il avoit la bouche ouverte en regardant le Ciel, cette méchante bête lui fit ſon ordure dedans du haut du toit.

STREPSIADE.

Ah que je ſuis ravi que cette Belete ait fait ſon ordure dans la bouche de Socrate!

CENAGORAS.

Hier au ſoir nous n'avions rien pour ſouper.

STREPSIADE.

Eh bien, quel remède trouva-t-il à cela?

CENAGORAS.

Aprés avoir courbé une broche, il mit de la pouſſiére très-fine ſur la table, & prenant un compas, il ſe mit à faire quelques figures de Géometrie; Tous les jeunes gens étoient panchés autour de la table, les yeux attachés ſur ſon compas, & pendant qu'il les amuſoit par les figures qu'il faiſoit de la main droite, de la gauche il tenoit cette broche courbée, avec laquelle il enleva ſubtilement un manteau qui étoit pendu à la muraillle de la Paleſtre.

STREPSIADE.

Aprés cela admirerons-nous encore le ſage Thales? Ouvrez, ouvrez moi bien vîte cet Obſervatoire, & me faites voir tout préſentement le grand Socrate; car je meurs d'envie d'aprendre. Mais ouvrez donc. O grand Hercule! quelles bêtes ſont-ce-là!

CENAGORAS.

Dequoi t'étonnes-tu? à qui trouves-tu donc qu'ils reſſemblent?

STREP-

STREPSIADE.

Aux prisonniers de guerre que l'on prit à Pylos sur les Lacédémoniens. Mais pourquoi regardent-ils à terre?

CENAGORAS.

Ils cherchent ce qu'elle a dans son sein.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des ognons. Mon Dieu, mes pauvres gens, ne vous mettez pas en peine, je sais où il y en a des plus gros & des meilleurs. Mais que font tous ceux là qui sont tout à fait panchés?

CENAGORAS.

Ils veulent pénétrer jusqu'au plus profond du Tartare.

STREPSIADE.

Et leur derriére, pourquoi regarde-t-il le Ciel?

CENAGORAS.

Il apprend de lui-même l'Astronomie. Mais entrez, de peur que Socrate ne vous trouve ici.

STREPSIADE.

Ha qu'ils n'entrent pas encore, je vous en prie, qu'ils n'entrent pas; qu'ils demeurent afin que je leur communique une petite affaire que j'ai.

CENAGORAS.

Mais ils ne peuvent pas demeurer si long-temps à l'air.

STREPSIADE.

Dites moi, au nom de Dieu, ce que c'est que tout cela.

CENAGORAS.

C'est-là l'Astronomie.

STREPSIADE.

Et cela?

CENAGORAS.

La Géometrie.

STREPSIADE.

Et à quoi cela est-il bon?

CENAGORAS.

A mésurer la terre.

STREPSIADE.

Quoi, celle que l'on distribuë aprés la victoire?

CENAGORAS.

Ho non! toute la terre universelle.

STREPSIADE.

Ah, que vous me dites là une chose dont je suis bien aise! Quoi, on nous partagera donc toute la terre? Ha que cette invention sera d'un grand avantage au peuple.

CENA-

CENAGORAS.

Tiens, voilà tout le tour de la terre. Le vois-tu? regarde, voilà Athénes.

STREPSIADE.

Que dites-vous là! je n'en crois rien, car je n'y remarque point de Juges fur leurs Tribunaux.

CENAGORAS.

Cela eft pourtant vrai, & voilà tout le territoire de l'Attique.

STREPSIADE.

En quel endroit font les Cicyniens mes compatriotes.

CENAGORAS.

Les voici. Et voilà l'Eubée. Comme tu vois, cette Ifle eft d'une très-grande étenduë.

STREPSIADE.

Il eft vrai, mais elle eft encore d'un plus grand revenu pour la République, car Pericles & nous, nous en avons doublé les impôts. Mais où eft Lacédémone?

CENAGORAS.

Là voilà.

STREPSIADE.

Ho, ho! elle eft bien prés de nous! n'allez pas oublier de l'éloigner bien loin d'ici.

CENAGORAS.

Il n'y pas moyen.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous. Mais dites-moi un peu, qui eſt celui que je vois là haut perché, dans un panier?

CENAGORAS.

C'eſt lui-même.

STREPSIADE.

Qui? lui-même.

CENAGORAS.

Socrate.

STREPSIADE.

Hola, Socrate. Allez me l'appeller tant que vous pourrez.

CENAGORAS.

Appelle-le toi-même, ſi tu veux, pour moi, je n'en ai pas le temps.

ACTE PRE'MIER.

SCE'NE III.

STREPSIADE, SOCRATE.

STREPSIADE.

Hola, Socrate, mon petit Socrate.

SOCRATE.

Que veux tu, cherif mortel?

STREP-

STREPSIADE.

Avant toutes choſes, je vous prie, dites moi ce que vous faites là.

SOCRATE.

Je me promene dans les airs, & je contemple le Soleil.

STREPSIADE.

Ainſi donc vous mépriſez les Dieux quand vous étes dans vôtre panier, mais lors que vous étes à terre, vos penſées ne ſont pas ſi élevées; dites la vérité.

SOCRATE.

Il eſt vrai: je n'ai jamais bien pénétré comme il faut, les choſes céleſtes, que quand j'ai ſuſpendu mon eſprit & mêlé mes penſées les plus déliées avec l'air le plus ſubtil. Etant à terre & voulant contempler de là des choſes ſi élevées, il eſt impoſſible de faire la moindre découverte, car malgré qu'on en ait, la terre attire à elle tout ce que l'eſprit a de ſubtil & d'épuré. Le Creſſon ſauvauge fait la même choſe à tout ce qui ſe trouve prés de lui.

STREPSIADE.

Comment! le Creſſon ſauvage attire à lui tout ce que l'eſprit a de ſubtil? venez, deſcendez, je vous prie, mon pauvre Socrate,

venez m'enſeigner les choſes pourquoi je ſuis venu ici.

SOCRATE.

Et pourquoi y es-tu venu?

STREPSIADE.

C'eſt que je veux apprendre la Rhétorique, car je ſuis accablé de dettes & furieuſement tourmenté par mes créanciers; tous les jours encore je ſuis obligé de leur donner des gages.

SOCRATE.

Comment t'es-tu endetté comme cela, ſans t'en appercevoir?

STREPSIADE.

C'eſt une certaine maladie de chevaux qui m'a perdu; une maladie qui dévore tout dans un moment. Apprenez moi donc bien vîte un des deux moyens que vous enſeignez, ce moyen avec lequel on fait voir qu'on ne doit rien, quelque endetté qu'on puiſſe être; & je vous jure par les Dieux que je vous donnerai tout ce que vous ſouhaiterez.

SOCRATE.

Et par quels Dieux jures-tu? car premiérement il faut que tu ſaches que chez nous vos Dieux ne ſont pas de bon aloi.

STREP-

STREPSIADE.

Comment jurez-vous donc? Eſt-ce par le fer comme les Byzantins?

SOCRATE.

Veux-tu connoître les choſes céleſtes parfaitement, veux tu ſavoir ce qu'elles ſont?

STREPSIADE.

Oüi, par Jupiter, ſi tant eſt qu'il y en ait un.

SOCRATE.

Veux-tu avoir quelque entretien avec les Nuées, nos Déeſſes?

STREPSIADE.

Oüi aſſurément, j'en ſerai ravi.

SOCRATE.

O bien aſſeje-toi ſur ce lit ſacré.

STREPSIADE.

M'y voilà aſſis.

SOCRATE.

Prens cette couronne.

STREPSIADE.

Eh, mon Dieu, Socrate, à quoi faire prendrai-je une couronne? n'allez pas me ſacrifier comme Athamas.

SOCRATE.

Non, non, n'aye point de peur; nous en uſons toûjours ainſi avec ceux que nous initions à nos miſtéres.

STREPSIADE.

Mais quel bien me reviendra-t-il de tout cela?

SOCRATE.

Tu feras plus rompu dans les affaires que les plus vieux routiers, demeure là feulement.

STEEPSIADE.

Parbleu vous avez raifon, fi cela continuë je ferai bien-tôt plus brifé & plus moulu que je ne voudrois.

SOCRATE.

Bon homme, il faut fe tenir dans un filence réligieux, & écouter attentivement ma priére. Air infini dont l'immenfité ne peut-être méfurée, grand Roi qui tenez la terre fufpenduë, & qui l'environnez de tous côtés: Vous, Ciel lumineux, & vous vénérables Déeffes, grandes Nuées, redoutables Méres des tonnéres, vous dont l'activité eft infatigable, levez-vous, apparoiffez à un homme qui veut être un de vos difciples.

STREPSIADE.

Non pas encore, non pas encore, s'il vous plaît, il faut auparavant que j'aye mis mon manteau en double fur ma tête, afin que je ne fois pas moüillé. Que je fuis malheureux de n'avoir pas apporté de chez moi de quoi me couvrir!

SOCRATE.

Venez donc bien vîte, grandes Nuées, faites vous voir à cet homme, soit que vous soyez sur les sommets glacés du divin Olympe, soit que vous dansiez avec les Nymphes dans les Jardins de l'Océan vôtre pére, ou que vous puisiez de l'eau avec vos urnes d'or aux embouchures du Nil. Soit enfin que vous soyez aux Palus Meotides ou sur le haut du Mimas que la neige couvre toûjours, écoutez mes priéres, & recevez favorablement nos sacrifices.

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

CHOEUR DE NUEES, SOCRATE, STREPSIADE.

LE CHOEUR.

Allons, * mes compagnes, faisons nous voir, grandes Nuées, éternelles Divinités, qui par la légéreté & par la liquidité de vos corps, sortez du sein de l'Océan nôtre pére, & vous élevez au dessus des sombres sommets

* Ode.

ſommets des montagnes, pour voir de là les Promontoires les plus éloignés, les tréſors des campagnes, le cours bruyant des fleuves, l'étenduë de la Terre, & la vaſte & orageuſe Mer. Le grand Oeil du monde qui en achevant tous les jours ſa carriére, la recommence ſans ſe laſſer, brille d'une éclatante lumiére, éloignez donc les nuages obſcurs qui vous environnent & faites voir en terre vos corps immortels & lumineux.

SOCRATE.

Très-vénérables Nuées, vous avez manifeſtement oüi mes priéres. Et toi, as-tu entendu la voix divine au travers des tonnéres?

STREPSIADE.

Oüi, je vous revère, grandes Déeſſes, & je ſuis ſi épouvanté du bruit que vous venez de faire entendre, que je ne puis m'empêcher de tonner auſſi de mon côté. Je ſais bien que c'eſt manquer de reſpect, mais dans la frayeur où je ſuis le moyen de s'en empêcher?

SOCRATE.

Ne raille pas, & ne va pas faire comme ces miſérables Comiques qui ſe barboüillent le viſage avec de la lie, mais donne à ces Déeſſes

Déesses des marques de vénération, car elles prennent un singulier plaisir aux loüanges.

LE CHOEUR.

* Allons, grandes Nuées, Méres des tempêtes & des pluyes, allons dans le païs fertile de Pallas, allons voir l'agréable séjour de Cecrops: C'est là qu'il y a des Mistéres sacrés qu'on ne doit pas divulguer, c'est-là qu'on voit la Maison sacrée où se célèbrent les saintes Cérémonies: c'est là que l'on offre de si beaux présens aux Dieux du Ciel; c'est là qu'on voit des Temples superbes & une infinité d'augustes statuës, c'est-là que l'on trouve toûjours un accés facile auprés des Immortels; c'est-là enfin que les Autels sont couverts de fleurs, & qu'en tout temps on fait des sacrifices & des festins. Là, si-tôt que le Printemps commence à paroître, on célèbre la fête de Bacchus, pendant laquelle les danses ne cessent point, & l'air retentit toûjours du son éclatant des flûtes & des cymbales.

STREPSIADE.

Au nom de Dieu, Socrate, je vous prie de me dire qui sont ces femmes qui viennent de dire ces belles choses, sont ce quelques Heroïnes?

SO-

* Antôde.

SOCRATE.

Non, ce sont les Nuées célestes, les grandes Divinités des paresseux; ce sont elles qui nous donnent des connoissances, de l'esprit, de l'éloquence, qui nous enseignent les choses prodigieuses que nous disons, toutes ces grandes circonlocutions, ces Paradoxes, & tout ce que nous inventons d'incroyable & de surprenant.

STREPSIADE.

Je n'ai pas eu plûtôt entendu leur voix que mon cœur en a tressailli de joye. Je brûle déja d'impatience d'apprendre les argumens les plus subtils, de philosopher sur un pié de mouche, de raisonner sur la fumée, d'opposer raisonnement à raisonnement, & de contredire à tout. Je sauhaite donc passionnément de voir ces Déesses, s'il est possible.

SOCRATE.

Regarde de ce coté-ci, vers le mont Parnete, car je vois ces Déesses qui s'avancent tout doucement.

STREPSIADE.

Où, je vous prie? montrez-les moi.

SOCRATE.

En voilà une grande troupe; elles viennent de côté par ces fondriéres & par ces forêts.

STREP-

STREPSIADE.

Qu'est-ce donc que ceci, d'où vient que je ne les vois pas?

SOCRATE.

Tiens: les voilà tout au bout.

STREPSIADE.

Présentement à peine je commence à les voir.

SOCRATE.

Tu ne saurois pas manquer de les voir fort bien, à moins que tu ne sois aveugle.

STREPSIADE.

Oüi sans doute je les vois présentement, car déja elles remplissent tous ces lieux. O grandes & vénérables Déesses.

SOCRATE.

Tu ne les connoissois donc pas?

STREPSIADE.

Non, je vous jure, je croyois que c'étoit simplement du broüillard, de la rosée & de l'obscurité.

SOCRATE.

Tu ne savois donc pas qu'elles nourrissent les Sophistes, les Devins, les Médecins, les Effeminés, les Corrupteurs de la Musique, ces Diseurs de grands mots qui ne signifient rien. En un mot les Poëtes Dithyrambiques

N qui

qui ne font des vers qu'à la loüange de ces Déesses.

STREPSIADE.

C'est donc pour cela qu'ils ont dit tant de belles choses; par exemple; *que les Nuées sont des montagnes mouvantes portées par les vents: que ce sont des oiseaux de proye aëriens & liquides qui planent dans les airs.* C'est pour cela encore qu'ils ont dit: *Les pluyes des eaux des humides Nuées.* Aussi pour les recompenser de ces belles expressions, elles leur font manger d'excellentes grives & le meilleur poisson.

SOCRATE.

Cela n'est-il pas juste?

STREPSIADE.

Mais dites-moi je vous prie; si elles sont véritablement des Nuées, pourquoi ressemblent-elles à des femmes, car ce n'en sont pas pourtant?

SOCRATE.

Que sont-elles donc.

STREPSIADE.

Je ne sais pas bien: je trouve qu'elles ressemblent à de gros flocons de laine qui volent en l'air; mais à des femmes, ma foi je ne trouve pas qu'elles en ayent la moindre chose. Elles ont pourtant des nez.

SO-

SOCRATE.

Répons un peu à ce que je vais te demander.

STREPSIADE.

Demandez vîte.

SOCRATE.

En regardant le Ciel n'as-tu jamais vû de Nuée ressembler à un Centaure; à un Léopard, à un Loup ou à un Taureau?

STREPSIADE.

Je l'ai vû mille fois; hé bien qu'est-ce que cela dit?

SOCRATE.

Elles prennent toutes les formes qu'elles veulent. Si elles voyent quelqu'un de ces Sauvages à grands cheveux & à poitrine veluë, comme le fils de Xenophante; aussi-tôt pour se moquer de sa fureur, elles prennent la figure de Centaures.

STREPSIADE.

Et lors qu'elles voyent Simon qui a tant volé le public, que font-elles?

SOCRATE.

D'abord pour faire voir le naturel du personnage, elles se transforment en Loups.

STREPSIADE.

Ho, ho, c'est donc pourquoi hier elles n'eurent pas plûtôt apperçu Cleonyme, qu'aussi-tôt elles devinrent Cerfs.

SOCRATE.

Et présentement tiens, vois-tu? parce qu'elles voyent Clisthene, elles se sont métamorphosées en femmes.

STREPSIADE.

Bon jour, grandes Déesses, je vous saluë, & si vous avez jamais rompu le silence pour quelque mortel, je vous conjure de m'acorder la même grace, & de me faire entendre vôtre voix.

LE CHOEUR.

Bon jour, Vieillard, qui es au monde depuis si long-temps, Vieillard qui pourchasses la Sagesse; Et toi, qui es le maître des plus subtiles bagatelles, dis-nous les choses dont tu as besoin, car de tous les Sophistes qui discourent des Météores, il n'y a que Prodicus & toi que nous souhaitions d'obliger; Prodicus à cause de sa grande sagesse & de ses belles connoissances, & toi, parce que tu marches dans les ruës d'un air superbe & majestueux en jettant les yeux de côté & d'autre, que tu souffres beaucoup à marcher nuds piés, & que tu nous regardes avec respect.

STREPSIADE.

Grand Dieu, quelle voix! qu'elle est sainte, qu'elle est vénérable, qu'elle est prodigieuse!

SO-

SOCRATE.

Ce ſont là les ſeules Déeſſes; tout le reſte n'eſt que ſotiſe.

STREPSIADE.

Mais ce Jupiter Olympien, dites-moi, je vous prie, n'eſt-il pas Dieu auſſi?

SOCRATE.

Quel Jupiter? ne dis pas ces impertinences, il n'y a point de Jupiter.

STREPSIADE.

Que dites-vous là? qui fait donc pleuvoir? enſeignez-moi cela avant toutes choſes.

SOCRATE.

Ce ſont ces Déeſſes, & je te le prouverai par bonnes raiſons. Dis-moi un peu; qui a jamais vû de la pluye ſans nuées? ſi c'étoit ce Dieu qui fit pleuvoir, il faudroit qu'il le fît pendant un temps clair & ſerein.

STREPSIADE.

Vous avez bien touché ce point; avant que de vous avoir entendu, je croyois lors qu'il pleuvoit, que c'étoit Jupiter qui piſſoit dans un crible. Mais dites-moi, qui eſt-ce qui tonne? c'eſt une choſe qui m'épouvante terriblement.

SOCRATE.

Ce ſont les Nuées qui font ce bruit là en ſe roulant.

STREPSIADE.

Hé de quelle maniére, vous qui étes si savant?

SOCRATE.

Lors qu'elles sont pleines d'eau & que suspenduës dans les airs, elles ne peuvent plus soûtenir leur poids, il faut nécessairement qu'elles tombent les unes sur les autres & qu'elles crévent. C'est ce choc qui fait le bruit que nous entendons.

STREPSIADE.

Mais qui les contraint de tomber ainsi & de créver, n'est-ce pas Jupiter?

SOCRATE.

Nullement, c'est Tourbillon.

STREPSIADE.

Parbleu ce Dieu Tourbillon m'étoit inconnu! Quoi, il n'y a point de Jupiter, & c'est Tourbillon qui regne en sa place? Mais vous ne m'avez pas encore enseigné ce que c'est que tout ce tintamarre, ce tonnére.

SOCRATE.

Tu n'as pas compris ce que je t'ai dit. Je dis que les Nuées étant pleines d'eau, & tombant les unes sur les autres, elles font ce fracas à cause de leur *condensité*.

STREPSIADE.

Le moyen de croire cela?

SO-

SOCRATE.

Je vais te le faire comprendre par toi-même. Pendant la fête des Panathenées quand tu as mangé tout ton ſou, & que ton ventre commence à broüiller, tout d'un coup ne fait-il pas certains tonnéres?

STREPSIADE.

Ho oüi, par Apollon, & de terribles! la viande dont il eſt rempli fait un tintamarre épouvantable, & tout de même que le tonnére. D'abord ſans faire ſemblant de rien il tonne un coup, aprés cela deux, en ſuite, lors que je veux chaſſer ce qui cauſe cet orage, tout d'un coup il redouble d'une impétuoſité ſurprenante, tout comme ces Déeſſes.

SOCRATE.

Et bien, conſidére donc un peu, ſi ton ventre qui eſt ſi petit, fait tant de bruit, combien l'air, dont l'étenduë eſt immenſe, doit-il tonner terriblement? * Enfin tu vois bien que le bruit que fait ton ventre & celui que fait le tonnére ce n'eſt qu'une même choſe, & qu'il n'y a de différence que du plus au moins.

* Le Grec ne dit pas cela, & on ne ſauroit le traduire en nôtre langue.

STREPSIADE.

Mais je vous prie de me dire d'où vient la foudre que nous voyons toute en feu, qui nous brûle quand nous en sommes frapés, & qui quelquefois ne fait que nous toucher légérement? car il me semble que c'est manifestement Jupiter qui la lance sur les impies & sur les parjures.

SOCRATE.

Hé le sot extravagant, tu es bien de l'autre monde, va. Si Jupiter lançoit la foudre sur les impies & sur les parjures, comment n'auroit-il pas déja mis en cendre Simon, Cleonyme, & Theorus? au contraire c'est sur les propres Temples de ce Dieu que la foudre tombe le plus souvent, sur le sacré Promontoire de Suniom, ou sur les plus hauts chênes. Hé pourquoi cela, car un chêne n'est ni impie ni parjure?

STREPSIADE.

Je ne sais pas, & il me semble que ce que vous dites est bien vrai-semblable. Mais qu'est-ce que c'est donc que la foudre?

SOCRATE.

Quand un vent sec s'est enfermé dans les nuées, il les enfle comme une vessie, ensuite les rompant par sa véhémence, il en sort

ſort avec impétuoſité, & il s'enflâme de lui-même par ſa propre agitation.

STREPSIADE.

Par ma foi j'ai fait ſans y penſer l'expérience de ce que vous dites-là; une fois pendant la fête de Jupiter je faiſois griller des ventres de Victimes pour toute ma parenté, & les ayant mis ſur le feu ſans les ouvrir, tout d'un coup le vent qui étoit dedans s'échauffe, les créve, me ſoufle aux yeux, & me brûle tout le viſage.

SOCRATE.

Toi qui déſires d'acquerir avec nous les ſciences & la ſageſſe, ô que tu ſeras heureux entre tous les Athéniens & tous les Grecs, ſi tu as de la mémoire & de l'application, & que tu puiſſes ſupporter le travail; ſi tu ne te laſſes point ni en demeurant débout ni en marchant; ſi tu peux ſoufrir le froid & le chaud; ſi tu ne te ſoucies point de dîner; ſi tu t'abſtiens de vin, de tous les exercices du corps, & de toutes les autres folies du monde; enfin ſi tu es bien perſuadé, comme le doit être un homme d'eſprit, qu'il n'y a rien de plus beau que de vaincre ſes ennemis par la force de ſon éloquence.

STREPSIADE.

Si vous cherchez quelqu'un qui ait de la fermeté d'ame, de la patience à ſupporter la peine & le travail, & qui ſache vivre d'épargne, ne vous mettez pas en peine, vous avez trouvé vôtre homme, il n'y a rien que vous ne puiſſiez faire de moi, ſi vous vouliez vous ſervir de mon dos comme d'une enclume, j'y conſentirois volontiers.

SOCRATE.

Tu ne croiras donc plus déſormais qu'il y ait d'autres Dieux que ceux que nous reconnoiſſons, à ſavoir le Chaos, les Nuées & l'Eloquence.

STREPSIADE.

Non ſans doute, & je pourrois trouver tous les autres Dieux dans mon chemin, que je ne leur parlerois pas ſeulement, que je ne leur ferois pas de ſacrifice, pas la moindre petite libation, & que je ne leur offrirois pas un grain d'encens.

LE CHOEUR.

Cela étant, dis-nous donc hardiment ce que tu déſires de nous, car ſi tu nous honores, ſi tu nous admires, & ſi tu cherches à devenir habile homme, nous ne te refuſerons rien.

STREP-

STREPSIADE.

Grandes Déesses, accordez moi donc tout présentement une petite bagatelle que je vais vous demander, faites que je passe de cent lieuës tous les Grecs en éloquence.

LE CHOEUR.

Nous t'accordons ce que tu nous demandes, désormais il n'y aura point dans Athénes d'Orateur qui plaide comme toi les plus grandes causes.

STREPSIADE.

Oh, point du tout, je vous en prie, ce n'est pas ce que je cherche que de plaider les plus grandes causes, tout ce que je vous demande, c'est qu'en ce qui me regarde je puisse corrompre le droit & éviter de payer mes créanciers.

LE CHOEUR.

Tu ne souhaites pas grand' chose, tu seras satisfait, laisse-toi donc conduire sans crainte à nos Ministres & leur obéïs.

STREPSIADE.

Je ferai ce que vous me commandez, car la nécessité me presse, & cela, à cause de tous ces chevaux que j'ai achetés, & de ce beau mariage qui m'a ruiné absolument.

ACTE PREMIER.

SCENE V.

STREPSIADE.

Présentement qu'ils fassent de moi tout ce qu'ils voudront, je m'abandonne à eux, qu'ils frapent sur mon corps tant qu'il leur plaira, qu'ils me fassent jeûner, soufrir la soif, qu'ils ne m'habillent que de haillons, que je géle de froid, qu'on m'échorche depuis la tête jusqu'aux piés, je serai content, pourvû que je ne paye point mes dettes. Et si ceux que je rencontrerai dans la ruë, s'avisent de me chanter poüilles & de m'appeller insolent, babillard, effronté, impudent, infame, menteur, repertoire de vieilles rubriques, vieux renard, scélerat, hipocrite, coquin, pendard, impie, pernicieux, vieux vilain; j'entendrai toutes ces injures avec le plus grand plaisir du monde, & je ne ferai que m'en moquer; cela vaut bien mieux que de payer ses dettes.

ACTE PREMIER.

SCENE VI.

SOCRATE, STREPSIADE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Cet homme a l'esprit fort, & capable des plus grandes choses. Ce n'est pas un paresseux, il est toûjours prêt à travailler; sache donc qu'en apprenant de moi ce que tu désires, tu acquerras entre les hommes une gloire qui t'élevera jusques au Ciel.

STREPSIADE.

Que m'arrivera-t-il donc?

SOCRATE.

Tu passeras le reste de tes jours avec moi, & tu meneras une vie qui donnera de la jalousie à tous les hommes.

STREPSIADE.

Dites-moi donc, je vous prie, quand verrai-je cela?

SOCRATE.

Tu auras tous les jours à ta porte une foule de gens qui viendront pour s'entretenir avec toi, & pour te consulter sur des affaires embarassées & cela te vaudra beaucoup.

LE

LE CHOEUR.

Mais commence donc à donner à ce bonhomme une leçon des choses que tu veux lui enseigner. Sonde son esprit, & vois dequoi il est capable.

SOCRATE.

O ça, dis-moi un peu ton humeur, afin que connoissant bien ce que tu es, je voye de quelles nouvelles machines je me dois servir.

STREPSIADE.

Que voulez-vous donc dire avec vos machines, est-ce que vous assez dessein de me prendre d'assaut?

SOCRATE.

Non, mais je veux t'interroger un peu, & voir si tu as de la mémoire.

STREPSIADE.

C'est selon, parbleu; si quelqu'un me doit, je m'en souviens fort bien; mais si je dois à quelqu'un, j'ai la plus méchante mémoire du monde.

SOCRATE.

As-tu quelque disposition naturelle à l'éloquence?

STREPSIADE.

A l'éloquence? point du tout; mais je suis porté naturellement à tromper.

SO-

SOCRATE.

Comment pourras-tu donc apprendre?

STREPSIADE.

Ne vous mettez pas en peine.

SOCRATE.

O bien, lorſque je te parlerai des choſes ſublimes, emporte les dès la premiére leçon.

STREPSIADE.

Comment, eſt-ce que je goberai la ſcience comme un chien gobe un morceau de viande?

SOCRATE.

Voilà un homme bien groſſier & bien ignorant; bon homme, j'apprehende que tu n'ayes beſoin de quelques coups de foüet. Voyons un peu, que ferois-tu ſi on te battoit?

STREPSIADE.

Je ſerois battu: mais aprés avoir ſoufert quelque temps, je prendrois des témoins, & tout d'un coup je ferois venir les gens devant le Juge.

SOCRATE.

Allons, mets bas le manteau tout préſentement.

STREPSIADE.

Quel mal ai-je fait?

SOCRATE.

Aucun, mais c'eſt la coûtume d'entrer tout nud.

STREP-

STREPSIADE.

Mais vous pouvez voir ſous mon manteau ſi j'y cache quelque choſe; je ne ſuis point venu pour foüiller dans vôtre maiſon & pour y chercher quelque vol.

SOCRATE.

Mon Dieu ôte-le, à quoi bon tant de badineries?

STREPSIADE.

Dites-moi donc, je vous prie, ſi je ſuis diligent & que j'aye de l'inclination à apprendre auquel de vos diſciples reſſemblerai je?

SOCRATE.

Tu reſſembleras tout-à-fait à Cairephon.

STREPSIADE.

Ah, malheureux que je ſuis! je ſerai donc comme un mort?

SOCRATE.

Non, non, tais-toi, ſuis-moi ſeulement tout à l'heure, depêche, allons hâte toi.

STREPSIADE.

Donnez-moi donc premiérement un gâteau au miel. O que j'ai de peur en entrant là dedans! il me ſemble que je deſcends dans l'antre de Trophonius.

SOCRATE.

Marche, pourquoi t'arrêtes-tu à cette porte?

LE

LE CHOEUR.

Entre. Tù dois tout espérer de ton courage. Que toutes sortes de prospérités arrivent à ce bon-homme, qui bien que courbé sous le faix des années a pourtant encore la force de se donner aux sciences, & de s'appliquer à des choses qui demandent toute la vivacité & toute la vigueur de la jeunesse.

INTERMEDE.

LE CHOEUR.

ODE, STROPHÉ.

J'implore pour ce Chœur la protection du grand Jupiter, qui est le Roi de tous les Immortels, & celle du terrible Dieu qui porte le Trident, & qui du moindre coup en ébranle la terre & la mer d'une maniére si épouvantable. Je la demande aussi à l'Air nôtre illustre & vénérable Pére, de qui toutes les créatures tiennent la vie; enfin j'invoque le Dieu qui de ses rayons remplit tout ce vaste Univers, & dont le pouvoir est reconnu des Dieux & des hommes.

O AUX

AUX SPECTATEURS.

Sages Spectateurs, écoutez attentivement ce que nous avons à vous dire: nous sommes ici devant vous pour nous plaindre de l'injustice que vous nous faites. Vôtre Ville a reçu plus de bien de nous que de tous les autres Dieux ensemble, cependant nous sommes les seules Divinités à qui vous n'offrez ni sacrifices, ni libations, vous savez bien que c'est nous qui avons soin de vous, & qui veillons toûjours pour vôtre conservation. Lorsque vous vous disposez mal à propos & à contretemps à vous mettre en campagne pour aller attaquer vos ennemis, aussi-tôt nous tonnons, & nous envoyons la pluye. En effet lorsque vous prîtes pour vôtre Général cet ennemi des Dieux, ce Corroyeur Paphlagon, nous fronçâmes le sourcil, & nous vous donnâmes des marques de nôtre indignation. Le tonnére sortit avec violence du milieu des éclairs, la Lune quita son chemin ordinaire, & le Soleil retira à lui son flambeau, & dit qu'il cesseroit de vous éclairer, si Cléon étoit à la tête de vos troupes. Cependant vous ne laissâtes pas de l'élire. On a donc raison d'assurer que les mauvais conseils regnent dans cette Ville, mais que toutes les fautes que vous faites,

les

les Dieux ont foin de les faire tourner à bien. Nous allons vous enfeigner ce que vous devez faire pour corriger la derniére. Prenez ce voleur de Cléon, & aprés l'avoir convaincu de rapine & de péculat, faites lui foufrir les fupplices qu'il mérite. Par ce moyen vous redeviendrez comme vous étiez auparavant, vos fautes même vous feront avantageufes & tout vous profpérera.

ANTISTROPHE ET ANTODE.

LE CHOEUR.

Venez, grand Apollon qui étes adoré fur les hauts fommets de la montagne de Cynthos. Et vous, Diane, qui avez dans Ephéfe un Temple faint & magnifique, où vous étes fervie par les filles des Lydiens, venez. Venez auffi Déeffe tutelaire des Athéniens, Pallas, qui vous fervez avec tant d'adreffe de vôtre Egide. Et vous qui préfidez fur le facré Parnaffe, & qui avec des flambeaux allumés célébrez de nuit vos fêtes, fuivi d'une multitude innombrable de femmes de Delphes, qui toutes faifies de fureur danfent autour de vous, enjoüé Bacchus, faites nous fentir les effets de vôtre protection.

AUX SPECTATEURS.

En venant ici nous avons trouvé ſur nôtre chemin la Lune qui aprés nous avoir chargées de ſaluër de ſa part les Athéniens & leurs Alliés, nous a dit, qu'elle eſt fort en colére des injures qu'elle reçoit tous les jours, nonobſtant les graces dont elle vous comble. Premiérement elle vous épargne tous les mois plus de demi douzaine de flambeaux, car le ſoir en ſortant chacún dit à ſon valet, n'achéte pas de flambeau, la Lune éclaire. Elle ajoûte qu'elle vous fait encore mille autres biens. Vous étes pourtant ſi ingrats, que vous n'obſervez point du tout les jours, & que vous les laiſſez aller confuſément & ſans ordre. Cela jette cette pauvre Déeſſe dans une peine que vous ne ſauriez vous imaginer, car toutes les fois que les Dieux ſe voyent trompés, & que vous ne leur donnez ni les fêtes ni les ſacrifices qu'ils attendoient, ſelon l'ordre du Calendrier, ils ne ſont pas plûtôt de retour au Ciel, qu'ils lui font un bruit épouvantable; ils la querellent & ils la menacent de la chaſſer. C'eſt auſſi véritablement une choſe horrible; les jours que vous devriez faire des ſacrifices, vous mettez les criminels à la queſtion, & vous vous amuſez à rendre juſtice. Et d'un autre

côté

côté pendant que nous autres Dieux célébrons des jeunes, & que nous pleurons la mort de Memnon ou de Sarpadon; ce sont justement ces jours-là que vous vous réjouissez, & que vous faites vos libations & vos sacrifices. C'est par cette raison qu'Hyperbolus ayant été créé cette année Controlleur général des Sacrifices, nous lui avons ôté sa couronne, pour lui apprendre qu'il faut règler les jours selon le cours de la Lune.

ACTE SECOND.

SCENE I.

SOCRATE, STREPSIADE.

SOCRATE.

Non, je jure par la Respiration, par le Chaos & par l'Air, qui sont les seules Divinités, je n'ai de ma vie vû un homme si grossier, si stupide, si sot & si oublieux! les bagatelles les plus simples & les plus communes qu'on lui enseigne, il les oublie sur l'heure même. Je ne laisserai pas de l'appeller encore, & de le faire venir ici. Strepsiade, viens, & apporte ton petit lit.

STREPSIADE.

Oüi qui le pourroit? la garnison qui est dedans ne me le permet pas.

SOCRATE.

Depêche, mets-le là, & prens bien garde à ce que je te vais dire.

STREPSIADE.

Me voici prêt.

SOCRATE.

O ça, par où veux-tu commencer, & que veux-tu apprendre, parle: t'enseignera-t-on à connoître les mesures ou les vers, ou l'harmonie & la cadence?

STREPSIADE.

O parbleu les mesures sans difficulté, car hier un marchand de farine me trompa de deux boisseaux.

SOCRATE.

Ce n'est pas ce que je te demande; je veux savoir quelle mesure te paroît la plus belle, celle de trois ou celle de quatre?

STREPSIADE.

Je n'en trouve pas de plus belle que le minot.

SOCRATE.

Ce n'est pas me répondre.

STREPSIADE.

Ce n'est pas vous répondre? voulez-vous donc parier que le minot, & ce que vous appellez

appellez mesure de quatre, ne sont qu'une même chose?

SOCRATE.

Va te faire pendre, que tu es dur & grossier! mais peut-être apprendras-tu plûtôt l'harmonie & la cadence.

STREPSIADE.

Et que me serviroient cette harmonie & cette cadence, feront-elles venir l'eau au moulin?

SOCRATE.

Elles te rendront agréable en compagnie, & tu sauras ce que c'est que la mesure qui va par pyrriques, & celle qui marche par dactyles.

STREPSIADE.

Vraiment oui, c'est bien ce que je cherche que d'être agréable en compagnie. Non, non je ne me soucie ni de pyrriques ni de dactyles.

SOCRATE.

Que tu es grossier!

STREPSIADE.

Mais, pauvre homme! je ne veux rien apprendre de tout cela.

SOCRATE.

Que veux-tu donc apprendre?

STREPSIADE.

Le moyen de rendre bonne la plus méchante cause du monde, & de faire voir que le noir est blanc.

SOCRATE.

Mais il faut que tu apprennes bien d'autres choses auparavant, & que tu connoisses tous les animaux, pour savoir quels sont véritablement les mâles.

STREPSIADE.

S'il ne faut que cela, la vache est à nous. Est-ce que je ne connois pas les mâles, vous me prenez donc pour un fou? tenez, voici des mâles; un Bélier, un Bouc, un Taureau, un Chien, un Merle.

SOCRATE.

Et la femelle du Merle, comment l'appelles-tu?

STREPSIADE.

Un Merle encore.

SOCRATE.

Voilà-t-il pas la sotise. Tu donnes donc un même nom au mâle & à la femelle?

STREPSIADE.

Comment?

SOCRATE.

Comment? un Merle & un Merle.

STREP-

STREPSIADE.

Oüi ſans doute. Eh comment faut-il donc que je l'appelle?

SOCRATE.

Une Merleſſe, ſot; & le mâle un Merle.

STREPSIADE.

Une Merleſſe! par le Chaos il a raiſon, Une Merleſſe! pour ce ſeul mot-là que vous m'avez enſeigné je vous donnerai de la farine pour emplir le huche.

SOCRATE.

Ne voilà-t-il pas encore. Le huche! tu fais un mâle d'une femelle.

STREPSIADE.

Comment fais-je un mâle d'une femelle, en diſant le huche?

SOCRATE.

C'eſt comme ſi tu diſois Monſieur Cléonyme.

STREPSIADE.

Comment?

SOCRATE.

C'eſt que huche & Cléonyme ſont de même genre.

STREPSIADE.

Comment eſt-ce donc qu'il faut dire?

SOCRATE.

La huche, ſot.

STREPSIADE.

Ah j'entens la huche de féminin; c'est bien dit. La huche! comme Cléonyme.

SOCRATE.

Il faut encore que tu saches les genres des noms, pour connoître les noms d'homme, & les noms de femme.

STREPSIADE.

Je connois fort bien quels sont les noms de femme.

SOCRATE.

Dis-les donc.

STREPSIADE.

Lucilla, Philinna, Clitagora, Demetria.

SOCRATE.

Et les noms d'homme.

STREPSIADE.

Je vous en dirai mille. Philoxene, Melesias, Amynias.

SOCRATE.

L'impertinent! ce ne sont pas là des noms d'homme.

STREPSIADE.

Non!

SOCRATE.

Non, & pour te le faire voir: Est-ce qu'Amynias a jamais passé pour un homme?

STREP-

STREPSIADE.

Non ma foi quand j'y pense ; aussi que ne va-t-il à l'armée. Mais pourquoi m'amuser à apprendre ce que nous savons tous ?

SOCRATE.

Tu ne sais ce que tu dis. Mais couche-toi là.

STREPSIADE.

Pour quoi faire ?

SOCRATE.

Pour songer un peu à tes affaires, & pour méditer.

STREPSIADE.

Ah, s'il faut que je sois couché pour méditer, je vous prie que je me couche à terre.

SOCRATE.

Non, te dis-je, il faut être couché sur son lit.

STREPSIADE.

Malheureux que je suis ! qu'ai-je fait pour être ainsi abandonné à toutes les maudites bêtes qui sont dans ce lit ?

SOCRATE.

Médite présentement, & approfondis bien tout ce qui se présentera à ton imagination ; tourne-toi souvent de côté & d'autre, & s'il te vient quelque pensée que tu ne puisses pas bien démêler à ta fantaisie, abandonne

donne la promptement, & tâche d'en trouver quelqu'autre. Sur tout garde-toi bien que le sommeil, *qui est le mortel ennemi de la méditation*, ne vienne fermer tes paupiéres.

STREPSIADE.

Hay, hay, hay!

SOCRATE.

Qu'as-tu donc, pourquoi cries-tu?

STREPSIADE.

Ces maudits Corinthiens me font enrager?

SOCRATE.

Patience, mon ami, patience.

STREPSIADE.

Eh le moyen de prendre patience? mon argent s'en est allé, ma peau est plus percée qu'un crible, je n'ai presque plus de sang, on m'a pris mes souliers & mon manteau, & pour comble de miséres, on me fait chanter ici à la belle étoile.

SOCRATE.

Hola, que fais-tu donc? ne veux-tu pas méditer?

STREPSIADE.

Par Neptune je médite de toute ma force.

SOCRATE.

Et qu'est-ce que c'est que ces méditations, que songes-tu?

STREP-

STREPSIADE.

Je ſonge ſi je pourrois ſauver quelque choſe du pillage.

SOCRATE.

Te voilà bien malade.

STREPSIADE.

Vous en parlez bien à vôtre aiſe, vous y étes tout accoûtumé.

SOCRATE.

Il ne faut pas être ſi délicat, enfonce-toi bien dans le lit & couvre ta tête. Il s'agit de trouver des ruſes & des ſtratagêmes pour frauder tes créanciers.

STREPSIADE.

Hélas, comment trouver ces ſtratagêmes dans ces couvertures.

SOCRATE.

Voyons un peu ce qu'il fait. Hola, dors-tu?

STREPSIADE.

Non par ma foi je ne dors pas.

SOCRATE.

N'as-tu rien trouvé encore?

STREPSIADE.

Non parbleu.

SOCRATE.

Rien du tout?

STREPSIADE.

Rien, vous dis-je.

SOCRATE.

Quoi donc, ne trouveras-tu rien en t'envelopant dans tes couvertures?

STREPSIADE.

Que voulez-vous que je cherche, dites-le moi donc, Socrate?

SOCRATE.

Dis-toi même ce que tu veux trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ai déja dit cent fois; je veux trouver le moyen de ne point payer mes dettes.

SOCRATE.

Courage donc couvre-toi bien, & en dégageant ton esprit de la matiére, applique-le fortement à ton sujet, regarde, examine, partage.

STREPSIADE.

Ah, malheureux que je suis!

SOCRATE.

Demeure-là. Si tu ne trouves pas ton compte à une premiére pensée, ne t'opiniâtre point, abandonne-la promptement, & songe à autre chose, un moment aprés fais faire de nouveaux efforts à ton esprit, reprens la même pensée & la tourne jusqu'à ce que tu ayes trouvé.

STREP-

STREPSIADE.

O mon cher petit Socrate.

SOCRATE.

Qu'y a-t-il, mon bon homme?

STREPSIADE.

Ma foi j'ai trouvé ce ſtratagême privatif.

SOCRATE.

Voyons.

STREPSIADE.

Dites-moi un peu.

SOCRATE.

Quoi?

STREPSIADE.

Si je loüois une Sorciére de Theſſalie, & que par ſon moyen je fiſſe deſcendre de nuit la Lune ſur ma main, que je la miſſe dans un étui comme un miroir, & que je la gardaſſe comme cela?

SOCRATE.

Quelle utilité en retirerois-tu?

STREPSIADE.

C'eſt que ſi la Lune ne paroiſſoit plus, je ne payerois plus d'intérêts.

SOCRATE.

Comment cela?

STREPSIADE.

C'eſt qu'on paye par mois, & il n'y auroit plus de mois, s'il n'y avoit plus de Lune.

SO-

SOCRATE.

Fort bien: mais je m'en vais te propoſer une autre choſe qui n'eſt pas moins ſubtile, ni moins difficile à trouver. Si tu étois condamné à une amende de cinq talens, comment ferois-tu pour éviter de payer?

STREPSIADE.

Comment je ferois? parbleu je ne ſais, mais il faut chercher.

SOCRATE.

Ne retiens point ton eſprit, donne lui l'eſſor, laiſſe le voler où il voudra, comme le haneton que les enfans attachent à un filet.

STREPSIADE.

Le voilà juſtement; j'ai trouvé ce que je cherchois.

SOCRATE.

Dis donc.

STREPSIADE.

N'avez-vous jamais vû chez les Droguiſtes cette pierre diaphane avec laquelle ils allument du feu?

SOCRATE.

Tu veux dire un miroir ardent.

STREPSIADE.

Vous l'avez dit.

SOCRATE.

Eh bien?

STREP-

STREPSIADE.

Si en prenant ce miroir ardent, lorſque le Greffier écriroit la condamnation, & en me tenant un peu derriére, je l'expoſois au ſoleil & que je brûlaſſe toutes les écritures.

SOCRATE.

Fort bien, j'en jure par les Graces.

STREPSIADE.

Que je ſuis ravi d'avoir fait brûler cette condamnation de cinq talens!

SOCRATE.

Allons, trouve encore promptement quelque choſe.

STREPSIADE.

Quoi?

SOCRATE.

Le moyen d'éviter une condamnation par corps, ſans que tu euſſes des témoins qui dépoſaſſent en ta faveur.

STREPSIADE.

Il n'y a rien de plus aiſé.

SOCRATE.

Dis-le donc.

STREPSIADE.

Le voici. Le jour qu'on devroit juger le procès j'irois vîte me pendre.

SOCRATE.

Ce n'eſt rien dire.

STREPSIADE.

C'eſt tout; penſez-vous que l'on pourſuivît un mort?

SOCRATE.

Que tu es ſot! va je ne t'enſeignerai pas davantage.

STREPSIADE.

Pourquoi? au nom des Dieux, mon cher Socrate.

SOCRATE.

Tu oublies dans un moment tout ce que tu as appris: & pour te le faire voir, que t'ai-je enſeigné en prémier lieu? réponds.

STREPSIADE.

Que je voye un peu, qu'eſt-ce qu'il m'a dit d'abord? Eh mon Dieu comment appelle-t-on le cofre où l'on paîtrit? hai, oüais. Qu'eſt-ce? comment?

SOCRATE.

Sors d'ici, le plus ſot & le plus oublieux de tous les Vieillards.

STREPSIADE.

Hélas, que deviendrai-je donc? je ſuis perdu ſans reſſource, ſi je n'apprends à me bien ſervir de ma langue; que ferai-je? grandes Nuées; donnez-moi quelque bon conſeil.

LE

LE CHOEUR.

Vieillard, ſi tu as un fils, mets-le en ta place, c'eſt le conſeil que nous te donnons.

STREPSIADE.

Oüi, j'en ai un fort beau & fort bien fait, mais il eſt comme les grands Seigneurs, il ne veut rien apprendre. Qu'y ferois-je ?

SOCRATE.

Tu le ſoufres donc ?

STREPSIADE.

Il ne ſonge qu'à faire le beau & qu'à ſe parer ; il eſt de la race de Ceſura ; fils d'une de ces femmes du grand Air. Mais je m'en vais lui parler : s'il refuſe de m'obéïr, j'ai réſolu de le chaſſer. Socrate, au nom des Dieux, allez m'attendre chez vous ; je reviendrai dans un moment.

LE CHOEUR.

Tu vois que tu vas tirer mille biens de nôtre faveur & de nôtre protection, voilà ce grand Philoſophe diſpoſé à faire tout ce que tu demandes de lui. Mais va vîte, profite de cette occaſion ; tire tout ce que tu pourras de cet homme qui ſe guinde au deſſus des Cieux, car ces grands génies, ces eſprits ſi ſubtils, ſont comme les vapeurs que le moindre vent emporte : ils changent dans un moment.

ACTE TROISIÉME.

SCENE I.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE, SOCRATE.

STREPSIADE.

Non, par les Nuées, tu ne demeureras pas plus long-temps dans ma maison, & tu n'as qu'à t'en aller bien vîte manger les colonnes de ton oncle Megaclés.

PHIDIPPIDE.

Hélas, mon pauvre pére, qu'avez-vous donc? vous n'étes pas en vôtre bon sens; non par le grand Jupiter Olympien.

STREPSIADE.

Voilà-t-il pas! *par Jupiter Olympien!* quelle extravagance à ton âge de croire qu'il y ait un Jupiter! ha! ha! ha!

PHIDIPPIDE.

Eh, de quoi riez-vous donc?

STREPSIADE.

Je ris de ce que tu n'es qu'un enfant, un sot, & que tu raisonnes comme un homme de l'autre monde. Crois moi, viens, afin que tu en saches davantage; je te dirai de belles

belles choſes, & ſi tu veux les apprendre ce ſera pour lors que tu ſeras véritablement un homme. Mais il ne faudra pas que tu les enſeignes à perſonne, au moins.

PHIDIPPIDE.

Hé bien, quoi, qu'eſt-ce?

STREPSIADE.

Tu viens de jurer par Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Oüi, ſans doute.

STREPSIADE.

Vois quel avantage c'eſt que d'apprendre; il n'y a point de Jupiter, mon pauvre ami.

PHIDIPPIDE.

Qu'y a-t-il donc?

STREPSIADE.

Tourbillon régne préſentement dans le Ciel, & en a chaſſé Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Bons Dieux, quelle extravagance!

STREPSIADE.

Crois ſeulement que cela eſt.

PHIDIPPIDE.

Eh, qui vous en a tant appris?

STREPSIADE.

Le grand Socrate & le ſavant Cairephon, ce Cairephon qui ſait méſurer les pas des puces.

PHIDIPPIDE.

Quoi donc, mon pére, en étes-vous à ce point de folie que de croire ces Phanatiques?

STREPSIADE.

Parle bien, & ne dis rien contre des gens si sages & si éclairés: Des gens qui par épargne ne se sont jamais fait raser, qui de leur vie ne se sont parfumés, & qui ne sont jamais entrés dans le bain: & toi tu prodigues mon bien comme si j'étois déja mort. Mais suis-moi présentement, viens apprendre en ma place.

PHIDIPPIDE.

Et que pourroit-on apprendre de bon de ces animaux-là?

STREPSIADE.

La vérité; & tout ce qu'il y a de sciences parmi les hommes. Tu connoîtras toi-même combien tu es ignorant & grossier. Mais attens-moi ici un moment.

PHIDIPPIDE.

Grands Dieux, que dois-je faire, mon pére extravague! dois-je prouver en justice qu'il est fou, & lui faire donner un tuteur?

STREPSIADE.

O ça, voyons un peu. Que penses-tu que je tienne là?

PHI-

PHIDIPPIDE.

Un Merle.

STREPSIADE.

Fort bien. Et celle-ci?

PHIDIPPIDE.

Un Merle.

STREPSIADE.

Quoi, ce ſont donc deux Merles? tu es bien ridicule. Ne va pas dire ailleurs cette impertinence. Mais déſormais appelle celle-ci une Merleſſe, & celui-ci un Merle.

PHIDIPPIDE.

Une Merleſſe! ce ſont donc là les belles choſes que vous avez appriſes de ces viſages d'excommuniés?

STREPSIADE.

Ho, vraiment, ils m'en ont bien appris d'autres; mais ma vieilleſſe eſt cauſe que j'ai tout oublié à meſure que j'ai appris.

PHIDIPPIDE.

Et pour ces belles choſes vous avez perdu vôtre manteau?

STREPSIADE.

Je ne l'ai pas perdu, je l'ai converti en méditation.

PHIDIPPIDE.

Et vos ſouliers, qu'en avez-vous fait, pauvre homme?

STREPSIADE.

Je les ai employés pour le besoin, comme Pericles fit du trésor de la Citadelle. Mais allons, marche, viens avec moi & ne t'inquiete pas de faire des fautes, pourvû que tu les fasses en obéïssant à ton pére. Lorsque tu n'avois que trois ans, & que tu ne faisois encore que bégayer, j'avois une complaisance aveugle pour toi, & je me souviens que du prémier argent que je touchai de nos assemblées, je t'achetai un petit chariot à la foire de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Il viendra un temps que vous vous mordrez les pouces de tout ceci.

STREPSIADE.

Bon, tu es un brave garçon de m'obéïr! hola Socrate, hola, je vous améne mon fils que j'ai enfin persuadé, quelque répugnance qu'il eût à me croire.

SOCRATE.

Apparemment que c'est un sot; & qu'il ne s'accommoderoit pas d'être tous les jours suspendu dans les airs.

PHIDIPPIDE.

Puisque vous aimez tant à être pendu, que vous le fussiez tout de bon.

STREP-

STREPSIADE.

Te moques-tu des gens, coquin de parler ainsi à ton Maître.

SOCRATE.

Voyez-vous comme il vient de dire en tordant la gueule, *que vous le fussiez tout de bon:* Eh, comment pourroit-il apprendre à se tirer d'un procès, à éluder les témoignages qu'on porteroit contre lui, & à persuader les Juges en sa faveur? Ce ne sont pas là des bagatelles, & Hyperbolus donneroit un talent pour les apprendre.

STREPSIADE.

Ne prenez pas garde à ses impertinences, enseignez-le seulement, il a naturellement de l'esprit & de l'invention. Quand il étoit tout petit enfant, il faisoit là-dedans mille jolies choses; des Châteaux, de petits Navires, des Chariots de cuir, & avec l'écorce de grenades, il faisoit des Grenoüilles que vous auriez crû vivantes. C'étoit un joli enfant sans mentir; croyez moi il apprendra sans peine ces deux moyens que vous enseignez; s'il ne peut apprendre le juste, il apprendra au moins l'injustice.

SOCRATE.

Je le donnerai à instruire à la Justice & à l'Injustice qui auront soin de lui.

STREPSIADE.

Je m'en vais; fouvenez-vous donc, je vous prie, de faire tout vôtre poſſible pour le rendre capable de refuter fortement tout ce qui lui paroîtra juſte,

ACTE TROISIE'ME.

SCE'NE II.

LA JUSTICE, L'INJUSTICE, LE CHOEUR.

LA JUSTICE.

Viens ici, deſcens & te montre ſeulement, ſi tu es ſi hardie.

L'INJUSTICE.

Va te promener, je n'ai qu'à parler pour te ruiner dans l'eſprit de tout le monde,

LA JUSTICE.

Qui, toi? hé qui es-tu donc?

L'INJUSTICE.

Je ſuis l'Injuſtice.

LA JUSTICE.

Et par conſéquent tu es beaucoup moins forte que moi.

L'IN-

L'INJUSTICE.

Cependant, quoique tu te vantes d'être la plus forte, dans toutes nos disputes l'avantage est toûjours de mon côté.

LA JUSTICE.

Quelles belles choses fais-tu donc?

L'INJUSTICE.

Je trouve tous les jours des expédiens dont personne ne s'étoit encore avisé.

LA JUSTICE.

Ces expediens sont en vogue aujourd'hui, par le moyen de ces fous-là.

L'INJUSTICE.

C'est bien plûtôt par le moyen de ces sages.

LA JUSTICE.

Je te perdrai entiérement.

L'INJUSTICE.

Et comment t'y prendras-tu?

LA JUSTICE.

Je ne dirai rien que de juste.

L'INJUSTICE.

Mais en un moment je renverserai tout ce que tu auras dit; car premiérement je nie qu'il y ait de la justice dans le monde.

LA JUSTICE.

Tu le nies?

L'INJUSTICE.

O ça, voyons, où en trouves-tu donc?

LA JUSTICE.

Chez les Dieux.

L'INJUSTICE.

Hé, si cela étoit, est-ce que Jupiter lui-même, n'auroit pas été puni pour avoir lié son pére?

LA JUSTICE.

Ah, grands Dieux, est-il possible que la malice aille si avant! Oh, je suis dans une si grande colére que je ne me connois pas.

L'INJUSTICE.

Tu es une vieille radoteuse & une sote.

LA JUSTICE.

Et toi une infame & une abominable.

L'INJUSTICE.

Ce sont là des roses pour moi.

LA JUSTICE.

Une impie.

L'INJUSTICE.

C'est me couroner de fleurs.

LA JUSTICE.

Un parricide.

L'INJUSTICE.

Tu ne vois pas que tu me verses de l'or à pleines mains.

LA

LA JUSTICE.

Eh, tu mériterois bien plûtôt qu'on te verſât du plomp fondu.

L'INJUSTICE.

Tout ce que tu me dis-là ne me fait point de mal, au contraire cela m'eſt glorieux.

LA JUSTICE.

Tu es bien inſolente!

L'INJUSTICE.

Et toi bien de l'autre monde.

LA JUSTICE.

Tu es cauſe que les jeunes gens ne veulent point que je les inſtruiſe. Les Athéniens connoîtront enfin à quelque heure le mal que tu leur fais, quoiqu'ils n'y prennent pas garde maintenant.

L'INJUSTICE.

Que tu es mal habillée, que tu es ſale!

LA JUSTICE.

Tu es dans le bonheur préſentement, mais tu mandiois il n'y a guère, & tu pouvois te comparer à Telephus, qui porte la beſace dans Euripide, & qui avec les belles maximes de Pandeletus ne mange que de vieux rogatons.

L'INJUSTICE.

O que tu me parles-là d'une grande ſageſſe!

LA

LA JUSTICE.

O que l'extravagance des Athéniens est grande de te nourrir ainsi, toi qui corromps toute la jeunesse!

L'INJUSTICE.

Ne voudrois-tu point instruire ce jeune homme, vieille bête?

LA JUSTICE.

Il le faudra bien assurément, si l'on veut qu'il se sauve de la corruption, & qu'il n'apprenne pas simplement à babiller.

L'INJUSTICE.

Viens ici, mon enfant, laisse-lui dire toutes ses extravagances.

LA JUSTICE,

Tu payeras tout cela. Mais quoi, tu as la hardiesse de t'en saisir?

LE CHOEUR.

Cessez ces querelles & ces injures. Toi qui avois soin autrefois des prémiers hommes, fais voir ce que tu leur enseignois. Et toi aussi dis-nous ce que c'est que ta nouvelle doctrine, afin que lors qu'il vous aura entendués toutes deux, il puisse choisir.

LA JUSTICE.

C'est ce que je demande.

L'INJUSTICE.

Et moi aussi.

LE

LE CHOEUR.

O ça, qui parlera la premiére?

L'INJUSTICE.

Je veux bien que ce ſoit elle, & quand elle aura parlé, je renverſerai tout ſon diſcours par des argumens tout nouveaux, aprés cela ſi elle veut encore ſoufler, je la percerai d'un nombre infini d'arguties & de pointes.

LE CHOEUR.

STROPHE.

Et bien, puiſque vous étes ſi aſſurées, faites voir tout préſentement par de beaux diſcours, par de ſérieuſes penſées & par des raiſons convainquantes, laquelle de vous deux l'emportera. Car de cette diſpute dépend tout le bonheur ou tout le malheur de la ſageſſe; pour laquelle nos amis ont aujourd'hui une ſi grande conteſtation. Toi donc, qui ornois autrefois de tant de belles qualités les devanciers de ce peuple, parle avec force & avec confiance des choſes que tu aimes tant, & fais voir à tout le monde ce que tu es.

ACTE

ACTE TROISIE'ME.

SCE'NE III.

LA JUSTICE, L'INJUSTICE, LE CHOEUR.

LA JUSTICE.

Je vais faire voir ce que c'étoit que l'ancienne discipline pendant que j'étois florissante, que j'avois la liberté d'enseigner la temperance, & que j'étois soûtenuë par les Loix. Premiérement il ne falloit pas qu'on entendît seulement soufler un jeune homme. Tous les matins les jeunes gens d'un même quartier alloient ensemble chez le Maitre de Musique, ils marchoient avec une sage contenance par les ruës, vêtus fort légérement, quand même il auroit neigé en abondance. Chez le Maître, ils étoient assis modestement, separés les uns des autres, & sans se toucher. Ils apprenoient à chanter d'une voix forte, ou l'Hymne de la grande & redoutable Pallas, ou quelqu'autre Cantique de cette nature, s'attachant à la Musique mâle & courageuse de leur païs, sans rien changer aux tons qui leur avoient été laissés

laissés par leurs péres. Si quelqu'un se fut avisé de mignarder sa voix & de chanter d'un ton efféminé, comme ceux qui chantent aujourd'hui les Airs de Phrynis, on le châtioit sur l'heure, comme un homme qui corrompoit & qui perdoit la Musique. Vous n'en eussiez pas vû un seul qui eût osé commettre la moindre immodestie, ni découvrir le moins du monde ce que l'honnêteté ordonne de cacher; ils étoient si scrupuleux sur tout ce qui regarde la pudeur, qu'en se levant de leur place ils n'oublioient jamais de balier l'endroit où ils avoient été assis. Il n'y en avoit aucun qui fit le doucereux, ni qui se deshonorât par des regards illicites. On ne leur permettoit pas de manger des choses qui auroient pû changer leur tempérament, & diminuer cette modestie. Les raves étoient bannies de leurs repas. L'anis & le persil de Macédoine, qui sont propres aux vieillards, leur étoient défendus, & ils ne savoient ce que c'étoit que des ragoûts & des friandises. Ils étoient assis à table avec gravité, & l'on ne soufroit pas qu'ils fussent dans une posture indécente, & qu'ils eussent un pié tantôt dessus, tantôt dessous.

L'INJUSTICE.

Tout ce que tu dis-là est bien ancien; cela étoit bon au temps jadis, que l'on portoit des cigales d'or sur les cheveux.

LA JUSTICE.

C'est pourtant cette même discipline qui forma sous moi ces grands hommes qui se signalèrent à la bataille de Marathon; mais toi, tu enseignes aujourd'hui aux jeunes gens à se charger de je ne sai combien d'habits, & à vivre dans la molesse; de sorte qu'aux Panathenées je suis en fureur de voir qu'ils n'ont pas la force de tenir leur bouclier, & qu'ils dansent d'une maniére si lâche la danse de la grande Pallas. C'est pourquoi, mon enfant, choisis-moi sans balancer, & tu apprendras à haïr le barreau, à n'aller plus chez les Baigneurs, à avoir horreur des choses deshonnêtes, à ne pouvoir soufrir les affronts, à te lever devant les Vieillards, à ne donner jamais de chagrin à ceux de qui tu tiens la vie, à ne faire absolument rien de honteux, car tu dois être un exemple parfait de pudeur & de modestie; tu apprendras encore à n'aller jamais voir les danseuses, de peur qu'en séduisant tes yeux par des appas & par des plaisirs trompeurs, elles ne t'attirent dans leurs piéges, & que tu

tu ne perdes ta réputation. Enfin pendant que tu suivras mes préceptes, tu ne contrediras jamais ton pére en quoi que ce soit, & tu ne lui reprocheras point son grand âge, dont il a employé un bonne partie à t'élever.

L'INJUSTICE.

Par ma foi, mon pauvre garçon, si tu crois tous ses contes, tu ressembleras aux enfans d'Hypocrate, & tout le monde t'appellera grand niais.

LA JUSTICE.

Au contraire, tous les jours tu te froteras d'huile, & tu te parfumeras d'essences; on te verra briller dans les lieux d'exercice; tu ne t'amuseras point à fréquenter le Barreau, où l'on dit aujourd'hui tant d'impertinences; tu n'auras point de procès: mais quand le Printemps viendra renouveller toute la nature, tu iras à l'Academie avec la couronne de Calamus blanc, tu te promeneras avec tes amis à l'ombre des Oliviers sacrés, tu sentiras le Milax & la Marjolaine, tu te divertiras à entendre le murmure que les Zéphirs font dans les Planes & dans les Ormeaux, tu passeras la vie dans un loisir honnête, & dans un repos que rien ne pourra troubler. Si tu suis mes maximes, tu auras

toûjours de l'embonpoint, le teint frais, les épaules larges, tu ne diras rien qui ne soit à propos; Mais si tu veux vivre comme les gens d'aujourd'hui, tu auras le visage pâle, les épaules étroites: tu ne diras jamais que des sotises; tu trouveras honnête tout ce qui est honteux, & honteux tout ce qui est honnête; enfin tu seras couvert d'infamie comme Antimachus.

LE CHOEUR.

Que ta sagesse est admirable & divine, que tes discours ont de force & d'attraits! heureux les hommes qui vivoient du temps que tu étois florissante! Et toi, qui as tant d'orgueil, & qui fais profession d'une éloquence vaine & trompeuse, parle, réponds à ce qu'elle vient de dire, tu as besoin de toutes tes forces dans ce combat; employe donc des raisons plus solides que celles dont tu as accoûtumé de te servir, ou te prépare à être le mépris & la risée de tout le monde.

L'INJUSTICE.

Il y a long-temps que mes entrailles se consument, & que je brûle d'envie, de détruire tout ce qu'elle vient d'avancer. Les Philosophes m'appellent l'Injustice, parce que je suis la premiére qui ai eu l'heureuse audace de m'opposer aux Loix, & c'est une

chose

chose digne de toutes les couronnes & de toutes les recompenses, que d'entreprendre les causes les plus méchantes & de les gagner. Vois un peu comme je vais refuter la belle doctrine qu'elle vient d'étaler, & dont elle fait tant la fiére, elle te défend d'abord d'aller chez les Baigneurs ; mais je te prie quelle raison as-tu donc de blâmer les Bains chauds?

LA JUSTICE.

Parce qu'ils sont très-pernicieux & qu'ils rendent les hommes lâches .....

L'INJUSTICE.

Arrête, car je vais tout présentement t'embarrasser si bien, que tu ne pourras échaper. Dis-moi, lequel trouves-tu le plus brave de tous les fils de Jupiter, & lequel à ton avis a fait les plus grands exploits? parle.

LA JUSTICE.

Je n'en trouve point de plus brave qu'Hercule.

L'INJUSTICE.

Et où as-tu vû que cet Hercule se baignât dans des bains froids? cependant y a-t-il jamais eu un homme plus vaillant?

LA JUSTICE.

Voilà les belles raisons que les jeunes gens ont toûjours dans la bouche, & qui font

que les Bains sont si fréquentés & les Sales d'armes si abandonnées.

L'INJUSTICE.

Tu blâmes l'éloquence, & moi je la loue; car si elle étoit mauvaise le grand Homére n'auroit jamais fait Nestor si grand Orateur, ni tous les autres sages qu'il a chantés. De là je passe à cette autre espèce d'éloquence que l'on appelle chicane; elle dit que les jeunes hommes ne doivent pas la cultiver; & moi je soûtiens qu'ils ne sauroient rien faire de plus utile; c'est la terreur des Loix, & l'asile des malheureux. Elle dit qu'il faut être honnête & temperant; voilà encore une maxime très-pernicieuse; car dis-moi un peu, as-tu jamais vû arriver du bien à quelqu'un pour sa temperance? parle & fais voir si je n'ai pas raison.

LA JUSTICE.

Assurément, j'ai vû arriver du bien à beaucoup de gens pour leur sagesse. Hé n'est-ce pas pour cela que les Dieux envoyèrent une épée divine à Pelée, qui le garantit du plus grand de tous les dangers?

L'INJUSTICE.

Une épée! il est vrai que le pauvre malheureux reçut là un beau présent! Hyperbolus en faisant des Lampes de méchant aloi, qu'a-

qu' a-t-il eu pour récompense de ses friponneries? est-ce une épée? non, non, il a gagné des biens immenses en trompant le public.

LA JUSTICE.

Mais pourtant cette grande réputation de sagesse valut à Pelée l'honneur qu'il eut d'épouser Thetis.

L'INJUSTICE.

Il est vrai, mais elle le quita bien-tôt, & ne s'accommoda pas long-temps de cette sagesse. Tu n'es qu'une vieille folé. Mon fils, considére donc bien les desagrémens qu'on trouve à être temperant & honnête, & de combien de plaisirs tu seras privé si tu la crois. Tu n'auras avec toi ni belles femmes ni beaux garçons, tu vivras éloigné des jeux, des ris & des festins; tu ne feras aucune partie de divertissement avec des Maîtresses; Eh, je te prie, est-ce vivre que de vivre ainsi toûjours en divorce avec les plaisirs? Passons aux foiblesses de la nature; as-tu fait quelque sotise, es-tu devenu amoureux de la femme de ton voisin, es-tu bien avec elle, si tu es attrapé, te voilà perdu sans ressource, denué du secours de la Rhétorique. Au lieu qu'en suivant mes conseils tu n'as qu'à jouir de la vie: saute, danse,

réjouis-toi, & ne trouve jamais rien de deshonnête: si tu es surpris en adultère, tu te tireras d'affaires facilement, & par ton éloquence tu prouveras que tu n'es point coupable, tu rejeteras tout sur Jupiter; tu diras que ce Dieu se laisse tous les jours vaincre par l'amour, qu'il ne peut resister aux femmes, & qu'on ne doit pas demander d'un homme qu'il ait plus de force qu'un Dieu.

LA JUSTICE.

Mais si en suivant tes belles maximes il est puni de la maniére dont on punit ordinairement les adultéres; comment son éloquence persuadera-t-elle qu'il n'est point couvert d'infamie?

L'INJUSTICE.

Bon, quand ce petit accident lui arriveroit, seroit-il couvert d'infamie pour cela?

LA JUSTICE.

Quoi donc, pourroit-il jamais recevoir un plus grand affront?

L'INJUSTICE.

Mais que diras-tu, si je te fais voir que tout cela n'est que sotise?

LA JUSTICE.

Je me tairai. Hé bien qu'as-tu à dire?

L'IN-

L'INJUSTICE.

O ça, dis-moi, quelles gens sont ce que les Orateurs?

LA JUSTICE.

De ces infames.

L'INJUSTICE.

Il me le semble au moins, & les Comédiens?

LA JUSTICE.

De ces infames.

L'INJUSTICE.

Tu as raison. Et les Magistrats, quelles gens sont-ce,

LA JUSTICE.

De ces infames.

L'INJUSTICE.

Tu vois donc bien que l'affront dont tu parles n'est qu'une sotise, & qu'aujourd'hui cela est commun. Et ces Messieurs les Spectateurs, considére les un peu, que t'en semble?

LA JUSTICE.

Attens, je vais les considérer.

L'INJUSTICE.

Hé bien as-tu vû?

LA JUSTICE.

En vérité il y en a beaucoup plus de ces infames que d'antres. Et sans aller plus loin,

tiens, en voilà un, & celui-là encore, & cet autre que voilà là bas avec ses beaux cheveux.

L'INJUSTICE.

Qu'as-tu à dire à cette heure?

LA JUSTICE.

J'ai perdu. Présentement donc, Messieurs les infames, je vous prie au nom des Dieux de prendre mon écharpe, afin que je saute à vous, & que je me range de vôtre parti, puisque vous êtes les plus forts.

ACTE TROISIE'ME.

SCE'NE IV.

SOCRATE, STREPSIADE, PHIDIPPIDE, LE CHOEUR.

SOCRATE.

He bien donc, veux-tu emmener ton fils, ou veux-tu me le laisser, afin que je l'instruise?

STREPSIADE.

Instruisez-le, châtiez-le, & vous souvenez sur toutes choses de lui affiler bien la langue des deux côtés, que l'un soit pour les

les moindres petits procès, & l'autre pour les plus grandes causes & les plus injustes.

SOCRATE.

Ne te mets pas en peine, tu l'emmeneras chez toi un des plus habiles chicaneurs de l'Univers.

PHIDIPPIDE.

Oui ma foi, si c'est être habile que d'être bien pâle & bien défait.

LE CHOEUR.

Entre maintenant. Je m'imagine que tu pourras te repentir de ce que tu fais-là.

INTERMEDE.

LE CHOEUR.

Non voulons apprendre à nos Juges ce qu'ils gagneront, s'ils rendent justice à ce Chœur. Lorsque vous voudrez labourer vos terres dans la saison, nous ferons pleuvoir pour vous tout les prémiers, ensuite pour tous les autres : quand vos vignes seront chargées de raisins, nous les conserverons & nous empêcherons qu'elles ne soient gâtées par la sécheresse ou par la trop grande abondance d'eau. Mais si quelque mortel est

assez hardi pour mépriser des Déesses comme nous, qu'il écoute les maux que nous lui ferons. Ses vignes ne lui produiront point de vin, & ses champs les mieux cultivés tromperont ses espérances: car lors que les Oliviers auront commencé à pousser, & que ses vignes seront taillées, nous exciterons des orages qui les désoleront. S'il se met en état de recouvrir sa maison, aussi-tôt à coups de grêle nous mettrons en piéces toutes les tuiles. Enfin s'il se marie, ou quelqu'un de ses parens ou de ses amis, nous ferons tomber toute la nuit un déluge d'eau; de sorte qu'il aimeroit mieux être en Egypte, que d'avoir jugé de cette piéce avec si peu d'équité.

ACTE QUATRIE'ME.

SCE'NE I.

STREPSIADE.

Nous voici au vingt sixiéme du mois; vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf: ah! ce jour que je crains, que j'abhorre, que je déteste, que j'ai en exécration plus que tous les autres, va venir tout d'un coup, ce maudit

maudit trentiéme; hai! tous ceux à qui je dois me ménacent de consigner, & ils jurent qu'ils me ruïneront en fraix, quoique je leur fasse les propositions du monde les plus raisonnables: Messieurs, leur dis-je, de ces trois sommes que je vous dois, ne prenez pas l'une; donnez-moi du temps pour l'autre, & quittez-moi entiérement la derniére. Mais ils font les sourds & ils ne veulent pas se payer de cette monnoye. Ils me chargent d'injúres, ils disent que je suis un injuste, un chicaneur, un fripon; ils se disposent à m'appeller devant les Juges, & à me faire exécuter. Qu'ils fassent donc, je les mets au pis, & je me moque d'eux, si Phidippide a déja appris à se bien servir de sa langue. Je saurai bien-tôt ce qui en est, je vais heurter à la porte de l'Observatoire, Hola, garçon, c'est moi; ouvrez.

ACTE QUATRIE'ME.

SCE'NE II.

SOCRATE, STREPSIADE.

SOCRATE.

Bon jour, Strepsiade.

STREP-

STREPSIADE.

Bon jour, Socrate, je vous prie de recevoir ce sac de farine, car il est juste, qu'un disciple témoigne par quelque petit présent l'estime qu'il a pour son maître. Mais dites-moi un peu, hé bien, mon fils a-t-il appris cette Rhétorique que vous avez mise en vogue ?

SOCRATE.

Oui, il l'a apprise.

STREPSIADE.

O grande Reine Injustice, que voilà qui va bien !

SOCRATE.

De maniére que tu peux présentement te tirer de quelque procès que ce soit.

STREPSIADE.

Quoi, quand même il y auroit eu des témoins lors que j'empruntai ce que je dois ?

SOCRATE.

Oui sans doute, & encore plus facilement, quand il y en auroit eu mille.

STREPSIADE.

Ho, ho, je m'en vais donc chanter de toute ma force : par ma foi, Messieurs les Usuriers vous n'avez qu'à vous aller pendre, vous voilà perdus, vous, vos livres de comptes, vôtre principal, les intérêts, & les intérêts des

des intérêts : préſentement je me moque de vous, vous ne ſauriez plus me faire aucun mal : on m'éleve dans cette maiſon un fils, dont la langue tranche des deux côtés, & qui éblouïra tout le monde par ſon éloquence ; un fils qui va être mon ſoûtien, le reſtaurateur de ma maiſon, la terreur de mes ennemis, & qui me délivrera bien-tôt de tous mes chagrins. Appellez-le & me le faites venir tout à l'heure. O mon fils, ô mon enfant! ſors de cette maiſon, & écoute la voix de ton pére.

SOCRATE.

Le voilà, il eſt homme préſentement.

STREPSIADE.

O mon cher fils, mon cher fils!

SOCRATE.

Tu n'as qu'à le prendre & qu'à l'emmener.

ACTE QUATRIE'ME.

SCE'NE III.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

Mon cher enfant, que j'ai de joïe de te voir le teint de cette couleur! c'eſt à cette

cette heure que tu as la mine de bien nier tes dettes, & d'être un bon chicaneur; c'eſt maintenant que les belles maniéres de ton païs floriſſent en toi! hé bien que dis-tu? Ho, je n'en doute plus, te voilà tout propre à faire que les battus payent l'amende; c'eſt-là ce qui s'appelle le viſage d'un franc Athénien: il faut donc que tu me tires de peine, puiſque c'eſt toi qui m'y as mis.

PHIDIPPIDE.

Hé, mon pére que craignez-vous donc?

STREPSIADE.

Cette vieille & nouvelle Lune.

PHIDIPPIDE.

Eſt-ce qu'elle peut-être vieille & nouvelle tout enſemble?

STREPSIADE.

Mes créanciers me ménacent de conſigner ſi-tôt qu'elle ſera venuë.

PHIDIPPIDE.

Ils perdront leur argent, car il n'eſt pas poſſible qu'elle ſoit vieille & nouvelle en même temps.

STREPSIADE.

Cela n'eſt pas poſſible?

PHIDIPPIDE.

Hé non ſans doute. Car par exemple comment eſt-ce qu'une femme pourroit être jeune & vieille?

STREP-

STREPSIADE.

Oh, c'eſt une choſe qui eſt établie par les Loix.

PHIDIPPIDE.

Mais on n'entend point ce que veulent dire ces Loix.

STREPSIADE.

Hé que veulent-elles dire?

PHIDIPPIDE.

Solon, cet ancien Legiſlateur, aimoit fort le peuple.

STREPSIADE.

Et bien, que cela fait-il pour la vieille & nouvelle Lune?

PHIDIPPIDE.

Il voulut que l'aſſignation ſe fit pour deux jours, pour le jour de la vieille & pour celui de la nouvelle Lune, & que ceux qui vouloient pourſuivre quelqu'un en Juſtice, conſignaſſent le jour de la nouvelle.

STREPSIADE.

Mais pourquoi a-t-il parlé de vieille?

PHIDIPPIDE.

Hé mon Dieu le pauvre homme que vous êtes! c'eſt afin que ceux qui ſeroient cités devant les Juges, euſſent tout le dernier jour du mois pour comparoître, & pour ſe tirer d'affaires ſans procès, & qu'ils ne puſſent

accuſer qu'eux-mêmes s'ils étoient tourmentés dès le matin du prémier jour du mois ſuivant.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les Magiſtrats ne reçoivent-ils pas les conſignations le prémier jour du mois, mais le jour de la vieille & nouvelle Lune?

PHIDIPPIDE.

C'eſt que ces Meſſieurs-là ſont comme les gourmans qui goûtent aux ſauces avant qu'elles ſoient faites.

STREPSIADE.

Courage, voilà qui va le mieux du monde: & vous, Meſſieurs, pourquoi vous tenez-vous là aſſis, les bras croiſés comme des nigauds; nous autres gens d'eſprit nous faiſons ici nos affaires à vos dépens, vous étes ma foi nos dupes, pauvres ſots, pauvres cruches, pauvres animaux. Mais il faut que j'entonne un chant de triomphe à nôtre honneur. O trop heureux Strepſiade, que tu es habile, & que tu as un habile fils. C'eſt ce que me diront mes amis, charmés de ton éloquence, quand tu gagneras les procès les plus injuſtes. Entrons donc afin que je te régale.

ACTE

ACTE QUATRIE'ME.

SCE'NE IV.

PASIAS, Banquier, STREPSIADE, UN TE'MOIN.

PASIAS.

Faut-il donc perdre ſon bien? non je ne puis m'y réſoudre. Il valoit bien mieux ſe défaire alors d'une ſote honte, que de ſe mettre dans l'embarras où je ſuis. Mon ami, je vous amene pour me ſervir de témoin, & je vois bien qu'avec la peine que je vous donne, j'aurai encore le déplaiſir de me faire un ennemi d'un voiſin. Mais je ne ſaurois qu'y faire; il faut être Athénien & ne pas deshonorer ſon païs par une ſote honte: appellons Strepſiade: hola.

STREPSIADE.

Qui eſt-ce?

PASIAS.

Je vous aſſigne pour comparoître devant les Juges, dans le temps de la vieille & nouvelle Lune.

STREPSIADE.

Je vous prens à témoin, comme il a dit qu'il me fait aſſigner pour comparoître à deux

différens jours. Mais pour quelle cause me faites-vous assigner?

PASIAS.

Pour ces douze mines que je vous prêtai, lors que vous achetâtes ce coureur.

STREPSIADE.

Un coureur? moi j'ai acheté un cheval? Eh Messieurs, ne savez-vous pas tous tant que vous étes, que je haïs comme le diable les chevaux & toute la chevalerie?

PASIAS.

Et vous me jurâtes même par tous les Dieux, que vous me payeriez au plûtôt.

STREPSIADE.

O parbleu, c'est que mon fils n'avoit pas encore appris les argumens invincibles qu'il sait présentement.

PASIAS.

Et parce qu'il les sait présentement vous voulez nier cette dette?

STREPSIADE.

Hé, quel autre avantage pourrois-je donc tirer de sa science?

PASIAS.

Mais si je veux vous prendre à serment aurez-vous la hardiesse d'attester les Dieux, que vous ne me devez rien?

STREP-

STREPSIADE.

D'attester les Dieux: & quels Dieux?

PASIAS.

Jupiter, Mercure, Neptune. . .

STREPSIADE.

Ho, ouï par Jupiter, & je me soûmets à payer l'amende si je ne jure.

PASIAS.

Que les Dieux te confondent pour cette impudence.

STREPSIADE.

Parbleu on rendroit un grand service à cet homme de lui donner une bonne quantité d'ellebore, il en a bon besoin.

PASIAS.

Quoi donc, prétendez-vous me railler au lieu de me compter mon argent?

STREPSIADE.

Il y en aura assez de six livres.

PASIAS.

Je jure par le grand Jupiter, & par tous les autres Dieux, que vous ne vous moquerez pas toûjours de moi impunément.

STREPSIADE.

Par ma foi vous me réjouïssez avec vos Dieux. Ce Jupiter, par qui vous jurez tous, est un grand divertissement pour les gens d'esprit.

PASIAS.

Ah, miſérable! il viendra un temps que tu ſeras puni de tous ces blaſphêmes. Mais veux-tu me payer ou non? répons & ne me retiens pas davantage.

STREPSIADE.

Donnez-vous un peu de patience, je vais tout à l'heure vous répondre fort clairement. *(Il entre.)*

PASIAS.

Que croyez-vous qu'il aille faire?

LE TE'MOIN.

Je crois qu'il va querir de l'argent pour vous payer.

STREPSIADE.

Où eſt celui qui me demande de l'argent? ha, vous voilà. Dites-moi un peu comment appellez-vous cela?

PASIAS.

Comment je l'appelle? un Merle.

STREPSIADE.

Aprés cela vous me demandez de l'argent, groſſier comme vous étes? par ma foi je ne donnerai pas une obole à un homme qui appelle une Merleſſe un Merle.

PASIAS.

Quoi, tu ne veux donc pas me payer?

STREP-

STREPSIADE.

Non pas que je ſache. Mais veux-tu mettre fin à tous ces diſcours, & déguerpir tout préſentement de devant cette porte?

PASIAS.

Je m'en vais; mais ſachez que je vais conſigner de ce pas, ou que ce jour ſoit le dernier de ma vie.

STREPSIADE.

Vous allez encore perdre cet argent là avec les douze mines que vous me demandez; je ſuis fâché que vous faſſiez cette perte; mais pourquoi auſſi avez-vous dit ſotement un Merle?

ACTE QUATRIE'ME.

SCE'NE V.

AMUNIAS, STREPSIADE, UN TE'MOIN.

AMUNIAS.

Ah, que je ſuis malheureux, hélas! hélas!

STREPSIADE.

Ho, ho, qui eſt donc celui-ci qui fait tant de lamentations? ne ſeroit-ce point quelqu'un des Dieux de Carcinus?

AMUNIAS.

Quoi vous étes en peine de ſavoir qui je ſuis? le plus malheureux . . . . .

STREPSIADE.

C'eſt pour toi.

AMUNIAS.

O ſort cruel! ô fortune qui avez briſé mon chariot! ô Pallas, vous m'avez ruïné!

STREPSIADE.

Quel mal, je te prie, t'a fait Tlepoleme autrefois?

AMUNIAS.

Ne me raillez point, mais ordonnez plûtôt à vôtre fils de me rendre l'argent qu'il me doit, principalement à cette heure que je ſuis dans le malheur.

STREPSIADE.

De quel argent me parles-tu là?

AMUNIAS.

De celui que je lui ai prêté.

STREPSIADE.

A ce que je puis entendre, te voilà fort mal dans tes affaires, aſſurément.

AMUNIAS.

Hélas! en faiſant une courſe de chariot pour exercer mes chevaux, je ſuis tombé de deſſus.

STREP-

STREPSIADE.

Qui toi tomber d'un chariot? tu te moques; tu es fait pour aller ſur l'âne; eh tu réves.

AMUNIAS.

Comment, je réve quand je demande ce qu'on me doit?

STREPSIADE.

Il n'eſt pas poſſible que tu ſois en ton bon ſens.

AMUNIAS.

Pourquoi donc?

STREPSIADE.

Tu me parois avoir la cervelle bien troublée.

AMUNIAS.

Et moi je te jure pas les Dieux, que ſi tu ne me rends mon argent, tu verras.....

STREPSIADE.

Oça, dis-moi. Crois-tu que toutes les fois que Jupiter fait pleuvoir, ce ſoit de l'eau nouvelle qu'il faſſe tomber, ou ſi c'eſt toûjours la même que le ſoleil attire la-haut?

AMUNIAS.

Je ne ſais, ni ne m'en ſoucie.

STREPSIADE.

Hé, comment mériterois-tu qu'on te payât, tu n'as aucune connoîſſance des choſes céleſtes.

AMUNIAS.

Mais si vous n'avez pas d'argent présentement, payez-moi au moins l'intérêt.

STREPSIADE.

L'intérêt, & quelle bête est-ce là ?

AMUNIAS.

Et que seroit-ce, sinon l'argent qui se produit insensiblement, & qui chaque mois & chaque jour augmente la somme que l'on a prêtée.

STREPSIADE.

Fort bien. Mais dis-moi, crois-tu que la mer soit plus grande présentement qu'elle n'étoit autrefois ?

AMUNIAS.

Non parbleu, je crois que c'est la même chose, & il ne seroit pas bien qu'elle fût plus grande.

STREPSIADE.

Comment? maraud, tu dis que la mer où tous les fleuves du monde se vont rendre, n'est pas plus grande présentement qu'autrefois, & tu prétends que ton argent augmente tous les jours? t'enfuïras-tu d'ici? un éguillon, un éguillon, que je lui donne la chasse comme il faut.

LE TÉMOIN.

Je suis témoin de ce traitement.

STREP-

STREPSIADE.

T'en iras-tu? qu'eſt-ce donc que tu attends? marcheras-tu, hay, vieille roſſe, marcheras-tu?

AMUNIAS.

N'eſt-ce pas-là la plus injuſte de toutes les violences?

STREPSIADE.

Veux-tu donc t'en aller? par ma foi je te hâterai, * gros bœuf, & je t'enfoncerai cet éguillon, ſi tu n'y prends garde: t'enfuiras-tu donc? tu as bien fait, car j'allois te donner de l'exercice avec tes rouës & ton chariot.

INTERMEDE.

LE CHOEUR.

Voyez ce que c'eſt que d'aimer l'injuſtice & les fourberies; ce Vieillard n'a ſouhaité de s'inſtruire que pour fruſtrer ſes créanciers. Mais il eſt impoſſible qu'il ne lui arrive aujourd'hui quelque affaire fâcheuſe, & que tout d'un coup ce malheureux Sophiſte ne ſoit puni des friponneries qu'il entreprend. Il y a fort long-temps qu'il déſiroit d'avoir

* Le Grec dit cheval de volée.

d'avoir un fils aſſez éloquent & aſſez bon chicaneur pour renverſer les Loix, & gagner les procès les plus injuſtes: il a enfin trouvé ce qu'il cherchoit; mais il ſouhaitera peut-être bien-tôt que ce beau fils fût müet.

ACTE CINQUIE'ME.

SCE'NE I.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

Au meurtre, au meurtre, mes voiſins, mes parens, mes compatriotes, ſecourez-moi de tout vôtre pouvoir, l'on me tuë. Ah la tête! ah les mâchoires! oh, pendard, tu bats ton pére!

PHIDIPPIDE.

Oui, mon pére, je vous bats.

STREPSIADE.

Voyez avec quel front il avoüe qu'il m'a batu!

PHIDIPPIDE.

Hé, pourquoi ne l'avouërai-je pas?

STREPSIADE.

Ah, ſcélerat, voleur, parricide!

PHI-

PHIDIPPIDE.

Redites encore, courage; continuëz, inventez de nouvelles injures, vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

STREPSIADE.

Infame!

PHIDIPPIDE.

Vous me couvrez de roses.

STREPSIADE.

Tu oses batre ton pére!

PHIDIPPIDE.

Assurément, & je ferai voir clair comme le jour que j'ai eu raison de vous batre.

STREPSIADE.

O l'impie! & comment peut-on avoir raison de batre son pére?

PHIDIPPIDE.

Je vous le prouverai, & vous en serez convaincu.

STREPSIADE.

Tu me le prouveras!

PHIDIPPIDE.

Ouï sur ma parole: choisissez seulement duquel des deux moyens vous voulez que je me serve.

STREPSIADE.

De quels deux moyens?

PHI-

PHIDIPPIDE.

De ces deux moyens que Socrate m'a enseignés.

STREPSIADE.

Vraiment, quand je t'ai mis à l'école pour apprendre à parler contre les Loix, je n'ai pas mal réüssi, malheureux que je suis, si tu me peux prouver que les enfans ont le droit de batre leur pére.

PHIDIPPIDE.

Je vous le prouverai assurément, & si bien, que lors que vous m'aurez entendu, vous n'aurez pas le moindre mot à me répondre.

STREPSIADE.

Et bien, voyons donc ce que tu as à dire.

ACTE CINQUIE'ME.

SCE'NE II.

LE CHOEUR, STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

LE CHOEUR.

Présentement, bon homme, c'est à toi de voir de quelle maniére tu pourras venir à bout de ton fils; il est bien insolent

&

& bien assûré, il a sans doute quelque chose sur quoi il s'appuye. Mais conte-nous un peu quelle a été la cause de vôtre querelle.

STREPSIADE.

Je vais vous le dire. Tantôt, vous avez vû que nous sommes entrés au logis: comme nous étions à table à faire bonne chére, j'ai prié ce bon fils de prendre sa Lire & de chanter le Poëme que Simonide a fait sur la Toison d'or. Aussi-tôt il m'a répondu que ce n'est plus là mode de chanter à table, & que ces chansons-là ne sont propres qu'à des femmes qui passent de la farine.

PHIDIPPIDE.

Hé bien, est-ce que vous ne méritiez pas que je vous donnasse mille coups pour cette demande? vouloir qu'on chante à table!

STREPSIADE.

Il m'a dit au logis ce qu'il me dit présentement & il a ajoûté que Simonide est un méchant Poëte; je vous avouë qu'à ces paroles j'ai eu bien de la peine à me retenir; mais enfin je l'ai fait. Ensuite je lui ai dit qu'il prît la branche de Mirte, & qu'il me chantât donc quelque chose d'Eschyle, & voici ce qu'il m'a répondu. Pour moi, dit-il, je trouve qu'Eschyle est le prémier

de

de tous les Poëtes; mais il eſt enflé, il n'a point d'ordre, il eſt dur, & toûjours guindé. Combien penſez-vous que ma bile s'eſt emuë à ce diſcours? cependant je me ſuis encore fait violence, & je lui ai dit; eh bien chante-moi donc quelque choſe de ces Poëtes modernes dont on fait tant de cas, chante-en des plus beaux endroits. En même temps il en a choiſi un d'une piéce d'Euripide; où, peut-on le dire, ô grands Dieux! un frére épouſe ſa propre ſœur. Il eſt vrai que je n'ai pû ſouffrir cette infamie, & que d'abord je me ſuis mis à lui donner des malédictions, & à lui dire injure ſur injure; il m'en a dit à ſon tour, je lui en ai redit, & là deſſus mon pendard a ſauté ſur moi, m'a donné mille coups, m'a pris à la gorge & m'a foulé aux piés.

PHIDIPPIDE.

N'eſt-ce pas avec juſtice que je l'ai fait, puiſque vous oſez blâmer le plus ſage des Poëtes?

STREPSIADE.

Lui, le plus ſage, ô qu'as-tu dit-là? mais je ſerai encore batu.

PHIDIPPIDE.

Oui par ma foi, & avec raiſon.

STREP-

STREPSIADE.

Comment, avec raiſon, impudent que tu es? moi qui t'ai élevé, moi qui entendois tous tes bégayemens, qui connoiſſois lorsque tu voulois boire, ou que tu demandois du pain, & qui quitois toutes choſes pour t'en donner; moi qui te portois dehors d'abord que je voyois que tu voulois y aller pour tes petites néceſſités; & aujourd'hui pour me récompenſer de tant de ſoins tu me bats, & au lieu de me rendre la pareille, tu me ſerres la gorge d'une ſi grande violence que j'étrangle.

LE CHOEUR.

Je m'imagine que tous les jeunes gens attendent avec beaucoup d'inquiétude & d'impatience le ſuccès qu'aura ce jeune homme; car s'il pouvoit par ſon éloquence faire approuver ce qu'il a fait, je ne donnerois pas une obole de la peau de tous les Vieillards. Maintenant donc, toi qui inventes des nouveautés, & qui veux à quelque prix que ce ſoit les établir, tâche de faire voir que ce que tu dis eſt juſte.

PHIDIPPIDE.

O qu'il y a de plaiſir à apprendre des choſes que les autres ne ſavent point, & de pouvoir mépriſer les Loix les mieux établies! Lors-

que je m'appliquois uniquement à monter à cheval, & à faire des courses de chariot, je n'étois pas capable de dire trois paroles de suite sans faire des fautes. Mais présentement que cet homme m'a tiré de cette occupation, tout ce qu'il y a de plus fin & de plus subtil dans la Rhétorique m'est connu, & je ne m'attache qu'à méditer les choses les plus relevées; je suis persuadé aussi que je vais prouver facilement qu'il est juste de châtier son pére.

STREPSIADE.

Oh, de par le diable, recommence plûtôt ta chevalerie; il vaut bien mieux pour moi nourrir l'atelage d'un chariot, que d'avoir mille coups tous les jours.

PHIDIPPIDE.

Je vous demande, lors que j'étois enfant ne me batiez-vous pas?

STREPSIADE.

Oüi sans doute, parce que je t'aimois & que j'avois grand soin de toi.

PHIDIPPIDE.

Dites-moi donc, s'il vous plaît, n'est-il pas juste que je vous rende la pareille, & que pour l'amitié que j'ai pour vous, je vous frote aussi, puisque c'est aimer les gens que de les batre: car par quel droit seriez-vous

exempt

exempt de coups plûtôt que moi, il me semble que je suis né libre, aussi bien que vous. Est-ce que vous croyez que les enfans seront batus, & que les péres ne le seront pas à leur tour?

STREPSIADE.

Comment donc.

PHIDIPPIDE.

Direz-vous que les Loix ont ordonné qu'il n'y ait que les enfans qui soient batus? & moi je vous répondrai que les Vieillards sont deux fois enfans; il est même d'autant plus juste qu'ils soient châtiés, qu'il est moins supportable de leur voir faire des fautes.

STREPSIADE.

Mais il n'y a point de Loi qui ordonne que les péres soient traités de la sorte par leurs enfans.

PHIDIPPIDE.

Le prémier qui a fait les Loix, & qui par ses beaux discours a persuadé aux Anciens de les recevoir, n'étoit-il pas homme comme vous & moi? pourquoi donc ne me sera-t-il pas permis de faire aussi une Loi qui ordonne aux enfans de batre leurs péres? Le passé est passé, nous vous pardonnons tous les coups que vous nous avez donnés avant l'établissement de cette Loi, & nous voulons

bien avoir été batus impunément, mais à l'avenir il est juste que les choses soient égales, & que nous vous bations aussi à nôtre tour. Regardez un peu les coqs & tous les autres animaux, voyez comme ils se défendent contre leurs péres; Il me semble qu'il n'y a point de différence entre eux & nous, excepté qu'ils n'ont point de Loix.

STREPSIADE.

Eh bien, puisque tu veux imiter les coqs en toutes choses, que ne vas-tu donc chercher à manger dans les fumiers, & que ne vas-tu aussi te jucher?

PHIDIPPIDE.

Ho, parbleu ce n'est pas la même chose, & Socrate ne vous passeroit pas celui-là.

STREPSIADE.

Avec tout cela je t'en prie, ne me bats point; si tu le fais tu t'en repentiras à quelque heure.

PHIDIPPIDE.

Comment, je m'en repentirai?

STREPSIADE.

Oui, car si tu me laisses la liberté de te châtier, tu auras aussi celle de châtier ton fils quand tu en auras un, au lieu que si tu me bats, tu dois t'attendre à recevoir de lui le même traitement.

PHIDIPPIDE.

Ouï, & si je n'en ai point? j'aurai toûjours été batu par provision, & vous mourrez en vous moquant de moi.

STREPSIADE.

Mes bons amis, mon fils a raison, & il faut se rendre à ce qu'il dit, n'est-il pas bien juste que nous soyons batus si nous faisons des sotises?

PHIDIPPIDE.

Mais écoutez encore une autre raison.

STREPSIADE.

Me voilà mal dans mes affaires.

PHIDIPPIDE.

Peut-être que quand vous l'aurez entenduë, vous ne serez pas fâché d'avoir été batu.

STREPSIADE.

Comment donc? parle, quel avantage m'en reviendra-t-il?

PHIDIPPIDE.

C'est que je batrai aussi ma mére.

STREPSIADE.

Que dis-tu là, méchant? c'est un crime encore plus grand que le prémier.

PHIDIPPIDE.

Mais qu'aurez-vous à me dire, si avec ma Rhétorique je vous prouve qu'on est obligé en conscience de batre sa mére?

STREPSIADE.

Hé qu'aurois-je à te dire, ſinon que tu ailles te jetter dans l'eau, avec ton Socrate & ta belle Rhétorique? ô grandes Nuées, c'eſt vous qui étes cauſe de mes malheurs, car je m'étois repoſé ſur vous du ſoin de toute ma conduite.

LE CHOEUR.

C'eſt bien toi-même qui t'es attiré toutes ces diſgraces, en t'appliquant au mal.

STREPSIADE.

Pourquoi ne m'avertiſſiez-vous pas de cela? vous avez voulu tromper un pauvre Villageois.

LE CHOEUR.

Nous en uſons toûjours de même avec tous ceux qui ſont ſi portés au mal; & nous ne manquons jamais de les jetter dans des malheurs épouvantables, afin que par une triſte, mais ſalutaire expérience, ils apprennent à avoir la crainte des Dieux.

STREPSIADE.

Hélas, grandes Déeſſes! ce châtiment eſt bien rude, mais il faut l'avouër, il eſt dans toute la juſtice; car il ne falloit pas fruſtrer mes créanciers de ce qui leur étoit dû. Préſentement donc, mon cher fils, viens avec moi, viens donner mille coups à ce

ſcélerat

scélerat de Cairephon, & à ce maudit Socrate, qui nous ont trompés tous deux.

PHIDIPPIDE.

Oh, je n'ai garde de maltraiter mes Maîtres.

STREPSIADE.

Crois-moi, mon fils, crois-moi, viens & révére dorénavant le Dieu de tes péres, le grand Jupiter!

PHIDIPPIDE.

Voilà-t-il pas, *le Dieu de tes péres, le grand Jupiter!* vous étes bien de l'autre monde; car dites-moi, je vous prie, qui est ce Jupiter? s'en parle-t-il encore?

STREPSIADE.

Oui, sans doute.

PHIDIPPIDE.

Et moi je vous dis que non: c'est Tourbillon qui régne, & qui a chassé Jupiter.

STREPSIADE.

Il ne l'a point chassé, c'est que je le croyois, à cause de ce Tourbillon, dont on voit la figure dans l'Auditoire de Socrate. Ah, que je suis misérable de t'avoir pris pour un Dieu, maudit Tourbillon, qui n'es que de terre!

PHIDIPPIDE.

Demeurez ici tout seul à dire des niaiseries & des extravagances tant qu'il vous plaira.

ACTE CINQUIÉME.

SCÉNE III.

STREPSIADE.

Ah, malheureux! n'ai-je pas été bien insensé lors qu'à la persuasion de Socrate j'ai rejetté absolument tous les Dieux? mais, mon cher Mercure, ne vous mettez pas en colére contre moi, & ne m'accablez pas, je vous enprie. Pardonnez moi les fautes que j'ai faites par légéreté, & par sotise, & daignez encore me conseiller, si je dois faire un procès à ces fourbes. Je vous en conjure, mon cher Mercure, dites, que trouvez-vous le plus à propos que te fasse? Ah vous avez raison! c'est sagement fait de ne vouloir point que je les poursuive en Justice, & de m'ordonner de mettre le feu tout présentement à la maison de ces Vendeurs de fumée. Hola, hola, Xanthias, viens ici, apporte une échelle & une hache, & si tu aimes ton Maître, viens monter sur ce maudit Observatoire, & donne tant que tu pourras dans la charpente, jusqu'à ce que tu l'ayes fait tomber sur eux. Qu'on m'apporte un flambeau allumé, afin que moi-même je me venge aujourd'hui de ces Sophistes pleins d'imposture & de vanité.

ACTE

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE IV.

CENAGORAS, STREPSIADE, SOCRATE, CAIREPHON, XANTHIAS.

CENAGORAS.

Hai, hai, hai.

STREPSIADE.

Allons, mon flambeau, fais une belle & grande flamme, & mets toute cette maison en feu.

CENAGORAS.

Eh, que fais-tu là misérable?

STREPSIADE.

Ce que je fais? rien, rien. J'ai une petite dispute de Philosophie avec les poutres & les solives de cette maison.

CENAGORAS.

Hélas! qui est-ce donc qui met le feu à ce logis?

STREPSIADE.

C'est l'homme à qui vous avez pris l'habit.

CENAGORAS.

Tu nous vas abîmer, tu nous vas abîmer!

STREPSIADE.

C'est cela même que je veux faire, pourvû-

que la hache ne trompe point mes espérances, & que je ne me rompe pas le cou.

SOCRATE.

Hola, parle, que fais-tu donc sur ce toit?

STREPSIADE.

Je me promene dans les airs & je contemple le soleil.

SOCRATE.

Hélas, malheureux que je suis! je vais étoufer.

STREPSIADE.

Ho, ho, pourquoi donc prenez-vous plaisir à vomir des blasphêmes contre les Dieux?

CAIREPHON.

Je vais donc être brûlé, hélas qui l'auroit jamais crû!

STREPSIADE.

Et pourquoi aussi contemples-tu là haut avec tant de curiosité tous les mouvemens de la Lune? Hola, Xanthias, poursui-les, frape, donne dessus, pour plusieurs raisons, mais principalement parce qu'ils se sont jouës des Dieux avec tant d'insolence.

LE CHOEUR.

Allons, mes compagnés, allons-nous-en, c'est assez dansé pour aujourd'hui.

Fin des Nuées.

RE-



REMARQUES SUR LE PROLOGUE.

Ce discours étoit à la fin du prémier Acte, & faisoit la premiére partie de l'Intermede. Aristophane avoit ses raisons pour le placer là plûtôt qu'ailleurs; mais comme ses raisons ne sont plus pour nous d'aucune conséquence, j'ai crû qu'il m'étoit permis de le mettre à la tête de la Comédie, & d'en faire un Prologue, cela est plus à nos maniéres, car aujourd'hui on ne veut rien qui interrompe le cours de l'action Théatrale. Dans tous les Poëmes Dramatiques, je n'ai rien trouvé de plus difficile à démêler que ce discours qu'Aristophane fait ici aux Spectateurs & aux Juges qui devoient juger de sa Piéce. Outre qu'il est d'un stile extrémement concis, il est fondé sur des particularités, dont nous n'avons presque plus aucune connoissance, mais on ne peut jamais manquer de trouver la pensée d'Aristophane,

phane, quand on suit le bon sens & la raison. J'avouë aussi que les Scholiastes m'ont plus servi dans cet endroit, que dans tous les autres.

Je jure par Bacchus, qui m'a élevé & qui me fait venir.] Aristophane dit ici qu'il est le nourrisson de Bacchus, parce que Bacchus étoit appellé le Maître, le Docteur de la Comédie: cette Piéce fut joüée pendant les Fêtes de ce Dieu, voilà pourquoi j'ai ajoûté, *& qui me fait venir devant vous.*

Que j'ai voulu vous donner l'étrenne de] Il y a dans le Grec: *Que j'ai voulu vous faire goûter à vous les prémiers &c.* Et de là on doit tirer deux conséquences justes & nécessaires: la premiére que les Juges des Piéces changeoient, & que les mêmes qui jugeoient de celles qu'on joüoit pendant les Dionysiaques, ne jugeoient pas de celles qu'on joüoit dans un autre temps: la seconde conséquence est, qu'Aristophane avoit fait représenter sa premiére Piéce des Nuées sous ces mêmes Juges, & pendant les Fêtes de Bacchus. C'est ce qui fonde toute la premiére partie de ce discours.

Vous savez, Messieurs, que dans la premiére Comédie, qui portoit ce nom.] Il parle manifestement de la premiére Comédie des Nuées, & cela devoit desabuser ceux qui ont écrit que celle qui nous reste aujourd'hui est la premiére, & que celle que nous n'avons plus, étoit la seconde. Il me semble qu'Aristophane en doit être crû.

Pour me ravir le prix.] On l'adjugea à un certain Ameipsias.

A tous les honnêtes gens de parmi vous.] Il y a dans le Grec: *à tous les habiles gens*, σοφοῖς. Il y a toûjours à la Comédie deux sortes de Spectateurs. Les prémiers sont ceux qu'Aristophane appelle σοφοὺς, c'est-à-dire, *habiles, bons connoisseurs;* ceux qui peuvent bien juger de la conduite de la Piéce & de la beauté des vers; les autres sont ceux qui ne vont au Théatre que pour se divertir, & pour rire des plaisanteries qu'on y dit. Aristophane parle ordinairement à ses Spectateurs, selon ces deux égards.

Ne m'a point porté à vous recuser pour Juges, ni à cesser.] Aristophane dit tout cela en un mot: *je ne vous abandonnerai pas pourtant.* Mais il a voulu dire ce que j'ai dit.

A ma premiére Piéce, sans me connoître.] Cette premiére Piéce étoit intitulée, δαιταλεῖς, *les Convives.* Nous ne l'avons plus. Aristophane y introduisoit un jeune homme fort sage, & un autre fort débauché, c'est pourquoi dans le texte, il désigne sa Comédie par ces deux Acteurs, car il y a: *Je me souviens encore de l'approbation que vous donnâtes à mon petit homme sage, & à mon petit débauché.*

Comme j'étois alors fort jeune, & que les Loix ne soufroient pas.] Les Athéniens avoient fait une Loi, par laquelle il étoit défendu aux Poëtes de faire des Piéces, ou au moins de les faire joüer, avant l'âge de trente ou quarante ans. Aristophane qui se sentoit du génie, n'attendit pas cet âge pour travailler, il composa, & les Comédiens s'attribuoient ses Piéces en lui prêtant leur nom.

Je

Je fus contraint de l'exposer.] Tout cet endroit est fort beau ; Aristophane suit ici la Métaphore d'une jeune fille qui a fait une faute, & qui pour la cacher, va exposer son fruit. J'ai changé sa figure en mettant dans la suite *un pére*, au lieu *d'une mére.*

Il trouva bien-tôt un pére.] Ce pére, ce fut Clonides & Callistratus, deux Comédiens, dont Aristophane se servoit ordinairement.

Paroît sur la Scéne comme une seconde Electre.], Il n'y a rien de plus joli que cet endroit. Il fait allusion à une Tragédie d'Eschyle, intitulée *Ghoephoroi.* Dans cette Piéce on voit Electre, qui étant allé faire des libations sur le tombeau d'Agamemnon y trouve des cheveux ; & aprés les avoir bien considérés, elle reconnoît que ce sont des cheveux de son frére Oreste, qui venoit à son secours. Aristophane compare ici cette Piéce à Electre, & son autre Comédie, intitulée *les Convives* à Oreste, & l'approbation qu'on lui donne aux cheveux du même Oreste, &c. Il dit donc que comme Electre reconnut son frére par les cheveux qu'elle trouva sur le tombeau d'Agamemnon ; aussi cette Comédie des Nuées reconnoîtra ses anciens amis, si elle apperçoit quelques marques de l'approbation que l'on avoit donnée à son frére, c'est-à-dire à sa Comédie *des Convives.* Cette image est fort touchante, & il y a une tendresse que l'on peut beaucoup mieux sentir, qu'exprimer.

Mais de peur que mes ennemis ne m'accusent.] J'ai ajoûté ceci pour faire la liaison.

Exami-

Examinez ſa conduite & ſa chaſteté.] Il parle de la conduite de ſa Comédie comme d'une jeune Princeſſe, & il continuë la Métaphore d'Electre.

Elle ne vient point avec des habits deshonnêtes & ridicules.] Il ſe moque des autres Poëtes qui cherchoient à faire rire par les habits bizarres & extravagans qu'ils donnoient aux Comédiens.

Elle ne s'amuſe point à railler les chauves.] Il dit cela pour Eupolis, qui railloit les chauves dans toutes ſes Piéces.

Elle ne fait point de danſes.] Les Anciens avoient trois danſes qu'ils employoient dans les Poëmes dramatiques. *Emmeleja* étoit pour la Tragédie; *Sicynis*, pour le Poëme ſatirique; & *Chordax*, pour la Comédie. Cette derniére étoit une danſe fort libre & fort indécente, c'eſt pourquoi Ariſtophane dit qu'il n'a point recours ici à ces moyens, dont on ſe ſervoit ordinairement pour divertir les Spectateurs.

Elle n'introduit point de Vieillard.] Cela étoit ordinaire dans les Piéces d'Eupolis & d'Hermippus. Le Scholiaſte a fort bien remarqué, qu'Ariſtophane a fait dans ſes autres Comédies tout ce qu'il reproche ici à ſes rivaux, & que dans ſa Lyſiſtrata il a employé les habits ridicules & deshonnêtes; qu'il a raillé les chauves dans la Comédie de la Paix, qu'il a mis cette danſe libre dans les Gueſpes; & qu'il a introduit un Vieillard qui frape tout le monde avec ſon bâton, dans ſa Comédie des oiſeaux. Si cela eſt condamnable, Ariſtophane en prononçant contre tous ces Poëtes, a auſſi prononcé

contre

contre lui ; mais on doit dire en sa faveur, qu'en toutes ces rencontres il n'a fait que ce que le sujet de ses piéces demandoit nécessairement, au lieu que les autres s'en servoient dans toutes leurs Piéces sans que cela fût amené par le sujet.

Pour occuper les Spectateurs par ses méchantes bouffonneries, & les empêcher de prendre garde.] Aristophane dit cela en trois mots, ἀφανίζων πονηρὰ σκώμματα, que le Traducteur Latin, n'a point du tout entendus, car ils ne signifient point *amotis maledictis mordacibus ;* mais *occultans his nugis malos jocos. En cachant sous ces sotises ses méchantes railleries.*

Elle ne vient point comme une Furie avec des flambeaux.] Le Traducteur Latin n'a pas entendu ce passage, non plus que le Scholiaste. Dans cette même Comédie Aristophane introduit des Acteurs qui portent des flambeaux, & qui vont mettre le feu à la maison de Socrate, il ne peut donc pas condamner absolument l'usage des flambeaux, ni dire que l'on n'en verra point dans cette Comédie. Aussi n'est-ce pas ce qu'il a entendu, quand il a dit οὐδ' εἰσῆξε δᾷδας ἔχουσα, *Elle ne sort point avec des flambeaux.* Mais il se moque des Poëtes qui mettent les Furies sur le Théatre dans leurs Comédies, comme on le pratiquoit quelquefois dans la Tragédie. On peut voir ma Remarque sur le commencement de la quatriéme Scéne du second Acte du Plutus.

Elle ne remplit point ce Théatre de cris.] Il ne faut point prendre au pied de la lettre le passage Grec, οὐδ' ἰοὺ ἰοὺ βοᾷ, *elle ne crie point hai, hai :* car cette Comédie commence justement

par

par ces deux mots, qui ſont même répétés à la derniére Scéne du cinquiéme Acte. Il eſt donc certain qu'Ariſtophane condamne ici les Poëtes qui confondent la Tragédie avec la Comédie, & qui font entrer dans cette derniére les mêmes paſſions & les mêmes mouvemens qui doivent régner dans l'autre.

Je n'en ſuis pas pour céla plus vain.] Il y a dans le Grec ὁ κομῶ, & le Scholiaſte remarque qu'Ariſtophane ſe ſert exprès de ce mot en plaiſantant de ce qu'il étoit chauve.

En vous préſentant deux ou trois fois la même choſe.] Il reproche à ces autres Poëtes leur ſtérilité. Comme ils n'avoient pas aſſez d'eſprit pour inventer de nouveaux ſujets, ils faiſoient pluſieurs Piéces ſur le même, & pour le déguiſer, ils ſe contentoient d'introduire quelque nouvel Acteur, ou de changer quelque incident.

Mais des ſujets qui ne ſe reſſemblent point.] Pour mériter le nom de grand Poëte Dramatique, il ne ſuffit pas de préſenter toûjours de nouveaux ſujets, il faut encore que les ſujets ne ſe reſſemblent point, & ils peuvent ſe reſſembler principalement en deux manières, ou par la matiére ou par la forme. Les ſujets qui ſe reſſemblent par la matière, ſont des ſujets qui ont preſque les mêmes perſonnes, par exemple un Cleon, un Hyperbolus que l'on raille. Ceux qui ſe reſſemblent par la forme, ſont ceux qui ſont traités de certaine maniére qu'on pourroit appeller Monotonie; car les Acteurs y parlent toûjours ſur le même ton. De ces deux reſſemblances la derniére eſt la plus fatigante

& la plus vicieuse, & j'en pourrois donner des exemples bien sensibles, car nous avons aujourd'hui un bon nombre de Piéces de Théatre toutes différentes, & cependant quand on en voit une, on en voit dix. Monsieur Corneille & Monsieur Racine sont admirables pour cette variété, Pompée, Auguste & Horace parlent en véritables Romains, mais ils ne parlent pas les uns comme les autres. Iphigenie & Phédre veulent toucher & faire naître la terreur & la compassion, elles en viennent à bout par des chemins tout différens. Moliére est tombé quelquefois dans la premiére ressemblance, mais ce n'étoit point en lui un défaut de génie, c'est la fertilité du sujet qui l'a entraîné.

Depuis que j'ai abatu le redoutable Cleon.] Cleon mourut un an ou dixhuit mois après que cette Piéce eut été joüée, Aristophane avoit fait contre lui la Comédie des Chevaliers.

Mais depuis qu'Hyperbolus.] C'étoit un faiseur de Lampes de cuivre, mais pour tromper il y mêloit du plomb. Il n'y avoit point d'homme plus méchant ni plus audacieux; il trouva le moyen de se faire élire Général des Athéniens. Nicias le fit condamner par l'Ostracisme, & les Athéniens honteux d'avoir employé contre un homme si méchant & si méprisable une forme de jugement, dont on ne se servoit que contre les personnes considérables par leur naissance & par leur mérite, abolirent entiérement l'Ostracisme; peu de temps après Hyperbolus fut tué à Samos, & son corps jeté dans la mer.

C'est

C'eſt toûjours Hyperbolus & ſa mére.] Ariſtophane parle de cet Hyperbolus dans la plûpart de ſes Comédies, mais ce n'eſt qu'en paſſant, au lieu que les autres Poëtes en faiſoient le ſujet de leurs Piéces.

Eupolis a porté d'abord ſur le Théatre une Piéce intitulée Marica.] Eupolis avoit fait cette Piéce contre Hyperbolus, comme Ariſtophane avoit fait les Chevaliers contre Cleon. Un Scholiaſte écrit qu'Eupolis y parloit de la mort de Cleon, ſi cela étoit vrai, Cleon ſeroit donc mort avant qu'Ariſtophane eût fait les Nuées, mais on auroit quelque peine à ajuſter cette particularité avec l'hiſtoire de ce temps-là.

Où il a eu l'inſolence de piller ma Comédie.] Eupolis fit enſuite une autre Comédie, où il eſſayoit de faire croire que c'étoit lui qui avoit fait les Chevaliers, & qu'il les avoit donnés à Ariſtophane.

Il l'a derobée à Phrynichus.] Phrynichus pour faire rire ſes Spectateurs avoit mis dans une de ſes Piéces une vieille Andromede qu'il faiſoit dévorer par un Monſtre marin, & ce fut dans cette Piéce qu'Eupolis avoit pris l'idée de la Vieille, qu'il introduiſoit dans la Comédie Marica, pour déguiſer les Chevaliers & pour empêcher les Spectateurs de les reconnoître.

Phrynichus.] C'étoit un Poëte Comique, contemporain d'Ariſtophane. Il ne faut pas le confondre avec un autre Phrynichus, Poëte Tragique, qui avoit été diſciple de Theſpis.

Hermippus.] C'eſt le même Poëte Comique qui écrivoit contre Periclés.

Les idées & les images que j'ai données dans mes Chevaliers.] Il y a dans le Grec : *Mais ils ont toûjours imité les images de mes anguilles.* Par ce mot il désigne sa Comédie des Chevaliers, où il est parlé d'anguilles. Peut-être même qu'il y a là-dessous quelque sens caché, & qu'Aristophane a voulu dire, que comme ceux qui pêchent des anguilles, sont obligés de troubler l'eau pour les prendre, tout de même ces Poëtes pour pêcher dans sa Comédie des Chevaliers, ont été contraints de la barboüiller pour l'empêcher d'être reconnuë.

Que ceux qui rient à leurs Piéces ne se divertissent point aux miennes.] C'est tout ce qu'il faut dire à des gens qui ont le goût depravé. On voit même que cela se suit ordinairement, & que ceux qui prennent pour bonnes les méchantes choses, trouvent aussi fort méchantes les bonnes. Virgile a imité en quelque maniére ce trait dans la troisiéme Eclogue, où il dit :

Qui Bauium non odit, amet tua carmina Maeui.

Que celui qui ne haït pas Bavius, puisse aimer les vers de Mevius.



RE-



REMARQUES SUR LES NUÉES D'ARISTOPHANE.

Sur la premiére Scéne de l'Acte prémier.

Hai, hai, mon Dieu.] Il y a dans le Grec: *ô Roi Jupiter*. Et sur cela le Scholiaste dit qu'après que les Athéniens eurent chassé les Rois, ils élevèrent une statuë à Jupiter, sous le nom de *Jupiter Roi.*

Que les nuits sont longues.] Cette Comédie fût joüée la première fois à la fin de l'Hiver pendant la Fête de Bacchus: les nuits commencent alors à diminuër; mais elles ne laissent pas d'être encore assez longues pour un homme que ses dettes empêchent de dormir. L'expression

pression Grecque mérite d'être remarquée, χρῆμα νυκτῶν ὅσον ἀπέραντον, *res noctium quam infinita.* Les Athéniens disoient *la chose des nuits* pour *les nuits:* & les Latins les ont imités, car ils ont aussi dit, *res cibi*, *la chose de la viande* pour *la viande.*

Que maudit soit la guerre.] Les Athéniens étoient alors en guerre avec les Lacédémoniens, & c'est pourquoi ils n'osoient châtier leurs Esclaves, de peur qu'ils ne s'enfuïssent & ne se retirassent à Lacédémone.

Empaqueté dans cinq couvertures.] κορδύλη est un mot Cyprien, qui signifie proprement une couverture de tête, de là Aristophane a fait ἐγκεκορδυλημένος, pour dire, que Phidippide étoit tout caché dans ses couvertures, qu'il appelle σισύρας, de grosses couvertures de peaux de Chévres.

Les Chevaux qu'il me faut nourrir.] La nourriture des chevaux paroissoit si considérable aux Grecs, que les Lacédémoniens en avoient fait une espéce de malédiction, de sorte que quand ils souhaitoient du mal à quelqu'un, ils lui souhaitoient qu'il pût nourrir des chevaux.

Qu'à ajuster ses cheveux.] Les Grecs qui faisoient souvent des courses de Chariots & de Chevaux prenoient grand soin de leurs cheveux, qu'ils portoient fort longs, comme les anciens Grecs qu'Homére appelle toûjours καρηκομόωντας, chevelus.

Car voici le jour qu'il faut payer les intérêts.] Il y a dans le Grec: *Et moi je meurs de chagrin, voyant que la Lune amene le vingtiéme jour du mois.* En Gréce on prêtoit l'argent à intérêt par mois, & les intérêts se payoient le dernier

jour

jour de la Lune. Ainſi quand on étoit au vingtiéme jour, il étoit temps de ſonger à ſes affaires, car il n'y avoit plus que neuf jours de terme.

Douze mines à Paſias.] Le Scholiaſte Grec s'eſt trompé ici, Strepſiade dit ceci par mémoire & en attendant que Dromon ait allumé ſa lampe.

Ce beau Cheval.] Le Cheval Coppatias. La coûtume que nous avons encore aujourd'hui de marquer les chevaux à la cuiſſe avec un fer chaud, eſt fort ancienne. Anacreon,

Ἐν ἰσχίοις μὲν ἵπποι
Πυρὸς χαραγμ' ἔχουσι.

Les Chevaux ſont marqués à la cuiſſe avec un fer chaud.] Les Gres leur imprimoient l'une de ces deux lettres, le *Coppa*, ou le *San*; la premiére étoit faite comme nôtre Q. & les Chevaux qui avoient cette marque etoient appellés *Coppatiæ*; le San eſt le *Sigma* Σ. mais ils le marquoient comme nôtre C. & les Chevaux qui étoient marqués à cette lettre, s'appelloient *Samphoræ.*

Ha Philon il y a là de la ſupercherie.] Phidippide ſonge en dormant qu'il fait des courſes de chariot, & que celui qui court contre lui quite ſa lice ou ſon rang, pour ſe mettre au devant de ſon chariot & lui couper chemin.

Combien faut-il que ces chariots de bataille.] On faiſoit diverſes courſes de chariots, car on couroit avec des chariots ordinaires, où il n'y avoit qu'un ſeul homme, où bien avec des chariots de bataille où il y en avoit deux, un pour combatre & l'autre pour conduire les chevaux.

Trois mines à Amunias.] Ariſtophane donne ici un coup de dent à l'Archonte de cette année-là, c'eſt-à-dire au prémier Magiſtrat, mais parce qu'il étoit défendu aux Poëtes Comiques de railler l'Archonte dans leurs Piéces, il a un peu déguiſé le nom, & il l'a appellé Amunias au lieu d'Aminias, qui étoit ſon nom propre: il l'accuſe ici d'être uſurier, & dans la ſuite il lui reproche encore des vices beaucoup plus infames.

Fais rouler ce Cheval ſur le ſable.] Quand les chevaux avoient bien couru & qu'ils étoient ſuans, avant que de les ramener au logis on les faiſoit rouler ſur le ſable pour les ſécher, & on appelloit cela ἀλίσαι & ἐξαλίσαι, & le lieu ἀλινδήθρα.

Ce ſont les Sergens.] J'ai mis cela à nos maniéres, & il y a dans le Grec, *c'eſt le Tribun du peule*, δήμαρχος, c'étoit le prémier Officier de chaque Bourg, il avoit ſoin d'écrire toutes les dettes de ſes Parroiſſiens, il en tenoit un Regître, & quand quelqu'un refuſoit de payer, il lui faiſoit donner des gages. Cet Officier avoit été appellé auparavant ναύκληρος.

A celle qui ſe mêla de me marier.] Ariſtophane parle de ces faiſeuſes de mariages comme il y en a aujourd'hui: & il ne faut pas les confondre avec ces femmes que les Latins appelloient *pronubas*, ces derniéres étoient des femmes de quelque dignité, & qui n'avoient jamais été mariées qu'une fois, elles conduiſoient la mariée & la mettoient au lit, & c'étoit pour elle un augure que ſon mariage ſeroit fort long, & qu'elle n'auroit jamais d'autre mari.

La

La Niéce de Megaclés.] Aristophane reproche ici aux Athéniens qu'ils avoient tant d'amour pour les richesses, que les plus grands d'entre eux aimoient mieux donner leurs filles à des Païsans riches, que de les placer dans les meilleures familles, où il n'y avoit pas tant de bien. La maison des Alcmeonides étoit la plus illustre d'Athénes: il y eut trois Megaclés; le prémier étoit le pére d'Alcmeon, il avoit marié sa fille à Pisistrate; le second fut le fils de ce même Alcmeon, il avoit épousé Agarista, fille de Clisthene, Tyran de Sicyone, & avoit eu de son mariage deux enfans Hipocrate & Clisthene; le troisiéme Megaclés fut fils de cet Hipocrate, & frére de cette Agarista, qui ayant épousé Xantippe fut mére de Periclés. Je crois qu'Aristophane parle ici du dernier Megaclés, & cela étant il faut nécessairement que Strepsiade eût épousé une sœur de Periclés.

Et plus glorieuse que la superbe Coïsura.] Cette Coïsura avoit été la plus glorieuse & la plus superbe femme d'Athénes, elle étoit fille du prémier Megaclés, qui la maria au Tiran Pisistrate. La femme de Strepsiade étoit l'arriére petite niéce de cette Coïsura.

Je ne dirai point qu'elle fût oisive.] Ce passage est plus malin que les Scholiastes Grecs n'ont crû. Il n'avoit jamais été bien traduit, je crois que ma traduction le fait assez entendre.

Elle ne choisissoit que de grands noms.] Cette femme entêtée de sa noblesse & des grands noms de sa famille, vouloit qu'il y eût de la chevalerie dans le nom de son fils. C'est pour-

quoi elle disoit qu'il falloit le nommer *Xantippe*, c'est-à-dire, *qui a des chevaux roux*, ou *Carippe*, *qui aime les Chevaux*, ou *Callippe*, *qui a de beaux chevaux*, ou *qui est bel homme de cheval*. Mais Strepsiade qui étoit un Villageois qui aimoit l'épargne, vouloit que son fils fût appellé *Pheidonide*, c'est-à-dire *Ménager*. Enfin ils trouvèrent le moyen de se contenter tous deux, & de faire un nom composé où il y eût de l'épargne & de la chevalerie; ils le nommèrent donc *Phidippide*, c'est-à-dire *qui épargne les chevaux*. C'est ce passage qui a donné à Moliére l'idée de son George Dandin, Sieur de la Dandinière.

Xantippe.] C'étoit le nom du pére de la femme de Strepsiade.

Et que vêtu de pourpre.] Ceux qui faisoient des courses de chariots avoient une robe de pourpre, appellée *Xustida*, c'étoit aussi l'habit des Rois dans les Tragédies.

Tu entres triomphant dans la ville.] Ceux qui avoient remporté le prix dans les quatre jeux célébrés de la Gréce, revenoient triomphans dans leur patrie.

Comme ton oncle Megaclés.] L'on voit par Herodote que cette famille de Megaclés étoit accoûtumée depuis long-temps à remporter le prix de la course de chariots aux jeux Olympiques.

Il faut que tu menes des chévres.] *Il faut que tu menes les chévres de Phelleus.* C'étoit une montagne de l'Attique près du Bourg de Cicyne.

Et que tu sois vêtu de peaux.] Les prémiers habits des hommes étoient faits de peaux, & du

du temps d'Aristophane les Bergers en étoient encore habillés.

Ah! ne me parle jamais de ce Neptune, il est la cause.] Neptune étoit la cause de tout le malheur de Strepsiade, car c'est ce Dieu qui fit sortir de la terre le prémier cheval. Virgile dans le Livre des Georgiques.

Tuque ô cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa Tridenti.

Et vous qui d'un coup de vôtre Trident, fîtes sortir du sein de la terre un superbe cheval.

De ces ames sages.] Il les appelle des ames sages, & non pas des hommes, parce qu'ils étoient si maigres & si attenués qu'ils sembloient plûtôt des spectres que de véritables corps.

Prouvent que le Ciel est un four.] Aristophane attribuë à toute la Philosophie le sentiment du Philosophe Hippon, car c'étoit lui qui avoit dit le prémier que le Ciel est un four &c. & Crates Poëte Comique l'a joüé sur cela dans sa Comédie, intitulée *Panoptæ.*

Ces gens-là moyennant quelque argent.] Socrate n'a jamais pris d'argent de ceux qui alloient chez lui: eh! comment en auroit-il pû prendre, puisqu'il faisoit profession ouverte de ne rien savoir? Cependant on a eu tort de conclure de-là, qu'Aristophane n'avoit point dessein de décrier Socrate. La Satire n'est pas toûjours une diseuse de vérités, elle est comme un habile Peintre qui ménage si bien les ombres & la lumiére, qu'il fait paroître des objets qui ne sont point. Eupolis avoit encore bien pis fait qu'Aristophane, puisque dans une de se

Piéces

Piéces Socrate déroboit un flacon d'argent à Stesichore.

Enseignent à gagner les causes.] C'est le propre de la Rhétorique, & non pas de la Philosophie. Cependant parce que Socrate parloit également de ces deux sciences, comme nous le voyons dans les Ouvrages de Platon, ce reproche qu'Aristophane lui fait ici, quoique faux, ne laisse pas d'être fondé, & ce Poëte ne pouvoit prendre un chemin plus sûr pour faire bien recevoir sa Piéce, que d'accuser Socrate de prouver que le noir est blanc, car le peuple à qui ce Philosophe avoit fait voir tant de fois qu'il n'étoit qu'un sot, se laissoit persuader par-là que l'avantage que Socrate avoit toûjours sur eux, ne venoit pas tant de leur sotise que de sa subtilité.

Cairephon.] C'étoit l'intime ami de Socrate, il mourut avant lui, on l'appelloit ordinairement *Nucteris*, *Chauve-souris*, parce qu'il étoit fort noir, & qu'il n'avoit qu'un petit filet de voix.

Quand vous me donneriez tous les Faisans de Leogoras.] Je ne vois pas pourquoi les Scholiastes Grecs veulent que ces Faisans soient ici une espéce de chevaux: il n'y a rien de plus ridicule. Aristophane accuse ici Leogoras d'être friand & de nourrir des Faisans pour sa table. Leogoras étoit à Athénes ce que Lucullus étoit à Rome, & Platon le Comique l'avoit joüé sur cela dans une de ses Comédies.

RE-

REMARQUES

Sur la ſeconde Scéne du prémier Acte.

Tu m'as penſé faire perdre &c.] Cela eſt aſſez plaiſant dans la bouche d'un jeune Portier.

Il n'eſt permis de dire ces choſes.] Il n'y a rien de plus éloigné de la véritable Philoſophie que de ne pas communiquer à tout le monde ce que l'on fait. Ariſtophane veut faire croire par là que Socrate & les autres n'étoient que des trompeurs & des ignorans, car c'eſt le caractére de l'ignorance d'être reſervé, de peur de ſe découvrir.

Tout à l'heure une puce ayant piqué Cairephon.] Ariſtophane dit cela pour inſinuer aux Athéniens, que ces Philoſophes qui faiſoient ſemblant d'être toûjours dans de profondes méditations pour développer les ſecrets les plus cachés de la nature, ne s'amuſoient le plus ſouvent qu'à des bagatelles & à des ſotiſes.

Au ſourcil, & de-là étant ſautée ſur la tête de Socrate.] Le Scholiaſte Grec a fait ici une remarque dont il faut lui faire honneur: Il dit que ce paſſage devoit être beaucoup plus plaiſant ſur le Théatre qu'il ne nous paroît aujourd'hui: les Acteurs avoient des maſques qui repréſentoient au naturel les perſonnes qu'ils joüoient, & c'eſt pourquoi Ariſtophane parle ici de ce que Socrate & Cairephon avoient de plus ridicule; Socrate étoit chauve, & Cairephon

phon avoit des sourcils fort grands & fort épais, qui le rendoient tout difforme.

Il mit de la poussiére très-fine sur la table.] C'étoit la coûtume de faire toutes les figures de Géometrie sur la poussiére que l'on mettoit sur la table, c'est pourquoi dans les Anciens il est si souvent parlé de la poussiére des Géometres.

Aprés avoir courbé une broche.] Il dit que Socratre courba une broche par le bout, & qu'il en fit un croc comme ceux dont les voleurs se servent ordinairement pour enlever les choses où ils ne peuvent atteindre. Ce passage est fort plaisant, & il y a deux railleries contre Socrate; dans la premiére, Aristophane l'accuse d'être voleur, & dans la seconde il lui reproche les fréquentes promenades qu'il faisoit dans la Palestre pour voir les jeunes garçons, qu'il avoit la réputation de ne pas haïr.

Le sage Thalés.] Un des sept Sages de la Gréce, il étoit de Milet, & vivoit du temps de Crésus.

O grand Hercule.] On lui a ouvert la porte, & il voit tous ces Philosophes en différente posture.

Aux prisonniers de guerre que l'on prit à Pylos.] Il y a trois Pylos dans le Peloponése, Pylos d'Elide, sur le fleuve Penée, Pylos de Nestor, sur le fleuve Amathus, & Pylos de Messene au bas du Peloponése, vis-à-vis de l'Isle Sphateria. Aristophane parle de la derniére, & des trois cens prisonniers que Cleon emmena à Athénes, parmi lesquels il y avoit six-vingts Spartiates. Ces pauvres gens étoient fort maigres & fort

défaits,

défaits, à cauſe du peu de nourriture que leur Chef Epitadus leur avoit donné pour avoir dequoi ſoûtenir plus long-temps le Siége, & pour la longue priſon qu'ils avoient ſoufferte à Athénes, car il y avoit déja trois ans qu'ils y étoient quand cette Comédie fut joüée.

Mais pourquoi regardent-ils la terre?] Il voit tous les Philoſophes dans une profonde méditation, les uns avoient les yeux ſimplement attachés à terre, & les autres étoient entiérement panchés.

Ils veulent pénétrer juſqu'au plus profond du Tartare.] Je n'ai pû conſerver dans la traduction la plaiſanterie que fait dans le texte l'équivoque du mot ἐρεβοδιφῶσιν, par lequel Ariſtophane a fait alluſion au mot ἐρέβινθος, qui ſignifie des poids.

Mais ils ne peuvent pas demeurer ſi long-temps à l'air.] Il veut dire que ce ſont des gens ſi foibles & ſi attenués, qu'ils ne ſauroient être long-temps au grand air ſans en être malades.

Dites-moi au nom de Dieu.] Strepſide voit en entrant des Sphéres & des Globes.

Quoi, celle que l'on diſtribuë après la victoire.] Les Grecs avoient accoûtumé de partager les terres conquiſes, on en faiſoit pluſieurs portions que l'on tiroit au ſort. On peut voir les remarques de Monſieur Dacier, ſur l'Ode XV. du 11. livre d'Horace.

Cette invention ſera d'un grand avantage au peuple.] Strepſiade croit que par le moyen de ce Globe terreſtre les Athéniens ont trouvé le ſecret le partager au peuple la terre univerſelle,

comme

comme on partageoit les païs conquis. Les Scholiastes n'ont point entendu ce passage.

Je n'en crois rien, car je n'y remarque point de Juges sur leur Tribunaux.] Strepsiade n'alloit à Athénes que les jours de Fêtes ou d'assemblées, & comme il étoit accoûtumé de voir ces jours-là les Juges sur leurs Tribunaux, il dit qu'il ne sauroit croire que la Ville que Cenagoras lui montre sur le Globe soit Athénes, parce qu'il n'y voit point de Juges assis. Cela est fondé sur ce que les Juges s'assembloient dans les Places publiques. Je ne crois pas qu'il faille chercher d'autre finesse à ce passage. Le Scholiaste remarque pourtant qu'Aristophane a voulu par là reprocher aux Athéniens qu'ils employient trop de temps aux affaires de judicature & aux assemblées, & qu'ils négligeoient les affaires de la guerre.

Il est vrai, mais elle est encore d'un plus grand revenu.] Ce passage a dans l'original une grace que l'on ne sauroit exprimer. Elle consiste dans l'équivoque du mot παρατείνεσθαι, qui signifie être étendu, & être fort chargé d'impôts. Cenagoras avoit dit que l'Isle d'Eubée παρατέταται μακρά *est fort grande;* & Strepsiade répond en prenant ce mot dans ce dernier sens, παρετάθη γὰρ ὑπ' ἡμῶν, *elle est fort chargée d'impôts* &c. Ainsi ce que nous ne saurions dire qu'en deux lignes, le Grec le dit fort agréablement en un mot. Quand cette Piéce fut joüée il y avoit près de vingt-quatre ans que Periclés avoit assujeti l'Eubée, & Aristophane reproche ici aux Athéniens leur avarice & leur dureté.

Ho,

Ho, ho, elle eſt bien près de nous.] Le bon homme croit que Lacédémone eſt véritablement auſſi voiſine d'Athénes qu'elle le paroît dans la Carte, car il ne ſavoit pas que la Géometrie renferme ſouvent beaucoup de lieuës dans un ſeul point.

N'allez pas oublier de l'éloigner.] Comme les Athéniens étoient en guerre avec les Lacédémoniens, Strepſiade n'aimoit pas ce voiſinage: c'eſt pourquoi il prie Cenagoras de mettre Lacédémone fort loin, comme ſi l'on pouvoit changer la ſituation des lieux en changeant la Carte. Ceux qui connoiſſent bien la nature trouveront ce caractére de Strepſiade fort plaiſant.

C'eſt lui-même.] Cela donne à Socrate un ridicule du côté de la vanité, comme s'il exigeoit qu'on dît de lui ce qu'on avoit toûjours dit de Pythagore αὐτὸς ἔφα, *c'eſt lui-même qui l'a dit.*

REMARQUES

Sur la troiſiéme Scéne du prémier Acte.

Que veux-tu, chetif mortel?] Ariſtophane a emprunté ces paroles de Silene, qui dit dans Pindare ὦ' φάμερε &c. & cela fait une plaiſanterie, en ce que Socrate reſſembloit à Silene, & qu'il étoit comme lui chauve & camus. Mais Ariſtophane ſonge auſſi à faire voir par là le mépris que Socrate faiſoit des hommes, comme s'il avoit été fort au deſſus d'eux.

Je contemple le Soleil.] Pour faire entendre la pensée d'Ariſtophane j'aurois eu beſoin de trouver en nôtre langue un mot qui ſignifiât à peu près *je contemple*, & *je mets au deſſous de moi*: il y a dans le Grec περιφρονῶ τὸν ἥλιον, & Ariſtophane employe exprès ce verbe équivoque pour faire entendre que Socrate croyoit s'être élevé au deſſus de toutes choſes par ſon eſprit, car περιφρονεῖν eſt pris quelquefois pour ὑπερφρονεῖν, *mépriſer*, *tenir au deſſous de ſoi*, comme on trouve dans les Suppliantes d'Eſchyle περίφρονες pour ὑπέρφρονες, & c'eſt ce qui fonde la réponſe de Strepſiade.

Ainſi donc vous mépriſez les Dieux.] Cette réponſe fait bien voir que ce bon homme a pris le mot de Socrate περιφρονῶ en mauvaiſe part. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant ici, c'eſt que Socrate avoit entendu cela d'une ſupériorité d'eſprit & d'intelligence, & que Strepſiade l'explique ſeulement d'une ſupériorité de lieu, pour faire entendre que Socrate n'étoit élevé au deſſus des autres hommes, que parce qu'il étoit dans ſon panier au milieu des airs & au deſſus des nuées.

Que quand j'ai ſuſpendu mon eſprit.] Il y a une vérité philoſophique dans ce que répond Socrate: pour bien comprendre les choſes qui ſont au deſſus de nous, il faut par la force de la méditation tirer, pour ainſi dire, nos ames de leur priſon, les élever au deſſus des nuées & les approcher de l'objet que nous enviſageons, autrement elles ſont comme offuſquées par les vapeurs groſſiéres qui environnent la terre. Mais ce qui fait la plaiſanterie de ce

paſſage,

passage, c'est qu'il est ridicule de voir un grand Philosophe qui ne sait point d'autre moyen d'élever son esprit au dessus des choses terrestres, qu'en guindant son corps au dessus des nuées, & en se perchant dans un panier au milieu des airs.

Le Cresson sauvage fait la même chose.] Lorsque Socrate disputoit des effets surprenans de la nature, il avoit accoûtumé de les rendre sensibles par des comparaisons tirées des choses connuës & familiéres. Pour faire donc comprendre de quelle maniére la terre attire à elle ce qu'il y a de plus subtil dans l'esprit des hommes qui y sont attachés, il dit qu'elle fait comme le Cresson sauvage qui attire toute l'humidité des lieux où il est planté, & desséche ainsi toutes les autres plantes qui sont autour de lui, ce passage est fort ingénieux.

Comment? le Cresson sauvage &c.] Strepsiade ne comprend point ce que lui dit Socrate, c'est pourquoi il broüille & confond les espéces. Il dit dans le Grec; *comment? l'esprit attire le plus subtil sur le Cresson?* Mais en nôtre langue il a fallu mettre cela d'une maniére qui répondît mieux à ce que Socrate a dit, & cela fait un effet plus ridicule.

Comment t'es-tu endetté comme cela sans t'en appercevoir?] Il n'y a ici de remarquable que l'expression de Socrate qui interroge Stepsiade comme les Médecins interrogent les malades: *comment êtes-vous tombé malade, &c.* & c'est ce qui fonde la réponse de Strepsiade.

Et par quels Dieux jures-tu?] Cela est encore pris des maniéres de Socrate, qui dans ses dispu-

tes ne laissoit rien passer à ses adversaires que ce qui devoit être tenu pour constant. Aristophane appuye ici l'accusation que l'on faisoit à Socrate qu'il nioit les Dieux que les Athéniens adoroient, & qu'il en recevoit d'autres dont le culte n'étoit point reçu. Socrate répond à cela dans l'Apologie de Platon.

Que chez nous vos Dieux ne sont pas de bon aloi :] Il y a dans le Grec νόμισμ' οὐκ ἔστι, le mot νόμισμα signifie une coûtume reçuë, & la monnoye publique. Socrate dit dans le prémier sens, que les Dieux des Athéniens ne sont point reçûs chez eux, & Strepsiade le prend dans le dernier, comme si les Dieux passoient chez eux pour de la fausse monnoye, c'est pourquoi au lieu de dire, quels Dieux avez-vous donc? il répond comme s'il disoit, *de quelle monnoye vous servez-vous donc, est-ce d'une monnoye de fer comme les Bysantins?* les Bysantins se servoient d'une monnoye de fer. Platon le Poëte Comique dans une Piéce intitulée *Pisandre*, dit : *Nous aurions bien de la peine à demeurer a Bysance, où l'on se sert d'une monnoye de fer.* Ils juroient aussi par leur monnoye, ou par le métail dont on la faisoit.

Avec les Nuées nos Déesses.] Aristophane dit que les véritables Divinités des Philosophes sont les Nuées, pour faire voir que les Philosophes n'ont, comme nous disons, que de la fumée & du vent.

N'allez pas me sacrifier comme Athamas.] Sophocle avoit fait une Tragédie intitulée Athamas, on y voyoit le Roi prés d'un Autel, avec une couronne sur la tête, & en état d'être sacrifié;

crifié ; mais Hercule arriva & le garantit. Strepſiade qui avoit ſouvent vû joüer cette Piéce, & qui avoit été frapé de cette idée, s'en ſouvient ici fort à propos, & il croit que l'on ne couronne que ceux que l'on veut ſacrifier.

Nous en uſons toûjours ainſi avec ceux que nous voulons initier.] Cela eſt d'un ridicule fort plaiſant, de voir des Philoſophes qui pour recevoir des diſciples, font les mêmes cérémonies que l'on faiſoit quand on initioit quelqu'un aux grands Miſtères, qui étoient ce que les Athéniens avoient de plus ſacré. L'on n'avoit point connu la fineſſe de ce paſſage.

Tu ſeras plus rompu dans les affaires.] Il y a dans le Grec: λέγειν γενήσει τρῖμμα, κρόταλον, παιπάλη. Tous ces mots ſont équivoques: τρῖμμα, ſignifie une choſe qui eſt briſée, pilée fort menu, & un homme qui eſt rompu dans les affaires. *Crotalon* eſt une eſpéce d'inſtrument qui fait beaucoup de bruit, à peu près comme nos Caſtagnetes; c'eſt pourquoi on appelloit *Crotalon, un grand cauſeur;* mais *Crotalon* ſignifie un homme briſé à force de coups. Παιπάλη eſt proprement la fine fleur de la farine, l'on appelloit ainſi un homme fin & ruſé, comme auſſi on diſoit παιπάλη d'un homme réduit en poudre. Socrate donc ſe ſert ici exprès de ces mots équivoques, & pour aider à la plaiſanterie il jete des pierres à Strepſiade, qui voyant cet orage, dit fort bien, que ſi cela continuë Socrate n'aura point menti, &c. ce paſſage étoit fort difficile à traduire, & je ne m'en ſerois jamais tirée, ſi nôtre langue ne m'avoit fourni

heureusement les mots *brisé* & *rompu*, qui font la même équivoque que les mots Grecs. Ces pierres que Socrate jete, tiennent lieu de l'orge & du sel que l'on jetoit sur la tête des victimes qu'on alloit égorger.

Soit que vous soyés sur les sommets glacés.] J'ai fait mon possible pour conserver la grandeur & la majesté de ces vers Grecs qui sont merveilleux, ce que Socrate dit ici, & ce que les Nuées disent dans la Scéne suivante, tout cela est d'une beauté & d'une noblesse que l'on ne sauroit assez loüer. Je ne marquerai point les endroits qui me charment, car ce sont de ces choses qui sautent aux yeux, & qui se font sentir aux moins habiles.

Du divin Olympe.] Il appelle l'Olympe divin, parce que c'est le séjour ordinaire des Dieux. Homére.

REMARQUES

Sur la Scéne quatriéme du prémier Acte.

Cette Scéne commence par une Ode de seize vers. Dans les Poëmes des Anciens on appelloit *Ode*, ce qu'on prononçoit en s'adressant aux Dieux, & *Antode* un pareil nombre de vers de même genre qui répondent à l'Ode.

Le grand Oeil du monde, &c.] C'est pour préparer l'entrée du Chœur des Nuées, qui étoient des femmes magnifiquement habillées

de

faineantiſe, & pour ſe délivrer des embarras de la vie active.

Qui nous enſeignent les choſes prodigieuſes que nous diſons.] Ariſtophane traite ici Socrate de Sophiſte, comme s'il n'avoit philoſophé que pour la pompe & pour l'oſtentation, ſans ſe mettre en peine de la vérité.

Vers la Montagne Parnete.] Il ne faut pas confondre le Parnete avec le Parnaſſe. Celui-ci eſt dans la Phocide, & le Parnete eſt dans l'Attique.

Tu ne ſavois donc pas qu'elles nourriſſent les Sophiſtes.] Les Sophiſtes ſont des menteurs, des gens qui font des diſcours en l'air; enfin ce ſont tous ceux qui font profeſſion d'un art qu'ils ne connoiſſent point. C'eſt pourquoi après avoir dit en général les Sophiſtes, Ariſtophane deſcend aux eſpéces, & il nomme les Devins, les Médecins, les Poëtes Dithyrambiques, & tous les autres Poëtes qui affectoient un certain ſublime outré, & qui étoient toujours guindés dans les nuées. Comme tous ces gens-là avec toutes leurs ſotiſes ne laiſſoient pas de gagner leur vie, Ariſtophane dit fort plaiſamment que ce ſont les Nuées qui les nourriſſent.

Les Devins.] Il y a dans le Grec θουριομάντεις, *les Devins de Thurium.* C'étoient des Devins qui furent envoyés avec le Devin Lampon pour rebâtir & repeupler Thurium, autrement Sybaris, ſur le bord du Golphe de Tarente. Mais il y a dans ce mot une équivoque, dont les Scholiaſtes ne ſe ſont pas apperçûs, c'eſt que θουριομάντεις ſignifie non ſeulement des Devins envoyés à Thurium, mais des Devins témé-

raires, insolens. θρασεῖς μάντεις; car c'est leur véritable caractére que la témérité. Les Devins sont nourris par les Nuées, parce qu'ils consultent tout ce qui se passe dans les airs.

Les Médecins.] C'est la seconde espéce de Sophistes, qui sont nourris par les Nuées, parce que tout leur art est fondé sur l'air & sur l'eau, c'est pourquoi Hypocrate a fait un Traité περὶ ἀέρων, τόπων καὶ ὑδάτων, *de l'air, des lieux, & des eaux.*

Les effeminés.] Le mot σφραγιδονυχαργοκομήτας est un mot composé de quatre mots, il signifie proprement des paresseux, qui ne songent qu'à ajuster leurs cheveux, à mettre à leurs doigts des anneaux jusqu'au bout des ongles. Aristophane dit que ces gens-là sont nourris pas les Nuées, parce qu'ils ne songent qu'à la bagatelle, & qu'ils passent leur vie dans l'oisiveté.

Les corrupteurs de la Musique, ces diseurs de grands mots.] Aristophane appelle les Poëtes Dithyrambiques des diseurs de grands mots, parce que pour être sublimes ils forgeoient ordinairement des mots composés, & c'est pourquoi on les accusoit d'avoir corrompu la Musique, parce que ces grands mots ne pouvoient pas être bien mis en chant. Callimaque appelle leurs Poësies *des Chansons bâtardes*, νόθοι ἀνθρώπων ἀοιδαί. On verra les Remarques de Monsieur Dacier, sur la seconde Ode du IV. Livre d'Horace. Les Poëtes Dithyrambiques qu'Aristophane joüe ici, sont Cynesias, Philoxene, & Cleomenés.

Par exemple, que les Nuées sont des Montagnes mouvantes.] Il y a ici quatre vers Grecs qu'Aristophane

de diverses couleurs. Elles paroissoient sur des machines.

Au travers des tonnéres.] Derriére la Scéne il y avoit un grand vaisseau d'airain plein de pierres, dont on se servoit pour imiter le tonnére. Les Grecs appelloient cela βροντεῖον, & les Latins *Claudiana tonitrua*.

Comme ces misérables Comiques.] Aristophane raille ici les Poëtes Comiques de son temps, les mêmes qui lui disputoient le prix en cette occasion, & il leur reproche qu'ils ne savoient amuser le peuple que par des sotises & par des grossiéretés.

Et donne à ces Déesses.] Il y a dans le Grec: *Et donne à cet Essaim de Déesses.* Le mot Essaim étoit fort noble en Grec & en Latin, & on pouvoit l'employer dans le genre sublime, mais en nôtre langue on ne s'en sert presque point dans le figuré.

Allons, grandes Nuées.] Le Chœur étoit partagé en deux troupes; la moitié du Chœur avoit dit ce qui est au commencement de la Scéne; *allons, mes Compagnes, faisons-nous voir*, c'est ce que l'on appelloit *Ode;* l'autre moitié du Chœur répond ici & chante un pareil nombre de vers, & c'est ce qu'on appelloit *Antode*.

Allons dans le païs fertile de Pallas.] Le terroir d'Athénes étoit fort sec & fort sterile, mais Aristophane ne laisse pas de l'appeller gras & fertile, parce que c'étoit de là que les hommes avoient reçû la maniére de faire venir le froment. Quand les Nuées prononcent ces vers elles sont encore fort haut.

C'est-là qu'il y a des Mistères sacrés qu'on ne doit pas divulguer.] Il parle des Mistères de Cerés, qu'il étoit défendu de divulguer sous peine de la vie. Diagoras Melien pour les avoir divulgués, fut proscrit par les Athéniens, qui promirent un talent à celui qui le tueroit, & deux à celui qui le prendroit en vie. Eschyle fut en très-grand danger pour en avoir touché quelque chose dans ses Tragédies: l'on peut voir les Remarques de Monsieur Dacier, sur l'Ode 11. du troisiéme Livre d'Horace.

C'est-là qu'on voit la Maison sacrée.] C'est le Temple de Cerés qui étoit dans Eleusine, Bourg de l'Attique; Aristophane l'appelle μυστοδόκον δόμον, & Strabon dans le livre IX. μυστικὸν σηκὸν, comme le savant Méursius l'a remarqué.

Les saintes Cérémonies.] τελετὰς ἁγίας, *les saintes perfections*, & ces Cérémonies étoient ainsi appellées; parce qu'on croyoit qu'elles contribuoient beaucoup à perfectionner la vie des initiés.

C'est-là que l'on offre de si beaux présens aux Dieux du Ciel.] Tout ce qui suit doit être entendu d'Athénes. On sait que les Athéniens étoient le plus réligieux peuple de la terre; ils avoient élevé un Autel *au Dieu inconnu*, de peur qu'il n'y en eût quelqu'un auquel ils n'eussent point rendu de culte; c'est ce même Autel qui fournit à S. Paul le sujet d'un discours qui est au dessus de tout ce qu'on voit dans les Livres prophanes.

Les grandes Divinités des paresseux.] Par ces paresseux il désigne les Philosophes, qui ne se jetent dans cette vie contemplative que par fainean-

ſtophane a pris dans les Poëtes Dithyrambiques que je viens de nommer. Il les rapporte pour en faire voir le ridicule, mais comme ce ridicule conſiſte particuliérement dans les mots compoſés, & qu'en nôtre langue nous ne ſaurions imiter cette compoſition de mots, il m'a fallu aider à la lettre, & prendre un autre tour pour trouver un ſublime ridicule qui approchât de l'enflure des Dithyrambiques, c'eſt pourquoi au lieu de ce vers,

ὑγρᾶν νεφελᾶν στρεπταιγλᾶν δάϊον ὁρμάν.

Le cours impétueux des humides nuées détourne lumiéres. J'ai mis: *des Montagnes mouvantes portées par les vents.* Je n'ai pris cette liberté que dans ce vers-là; dans la ſuite j'ai ſuivi le texte mot à mot, & à cela près que je n'ai point mis de mots compoſés, on trouvera dans ma traduction autant de ridicule qu'il y en a dans le Grec.

Que ce ſont des Typhons à cent têtes.] Typhon étoit né de la Terre & du Tartare, il avoit cent têtes de ſerpent; & cela eſt bien du Poëte Dithyrambique d'appeller les Nuées *des Typhons.*

Que les tempêtes furieuſes ſont pendues à leurs cheveux.] Il y a dans le Grec: *Que les furieuſes tempêtes ſont leurs cheveux;* mais comme on ne peut pas bien dire cela en nôtre langue, je l'ai un peu accommodé; il eſt même certain que le ridicule eſt plus divertiſſant dans les choſes qui ſont dites avec quelque eſpéce de ſens & de raiſon. *Les tempêtes ſont les cheveux des Nuées;* il n'y a perſonne qui ne trouvât cela extra-

extravagant, au lieu que dans cette expression *les tempêtes sont penduës aux cheveux des Nuées*; il y a un ridicule d'autant plus plaisant qu'il peut tromper beaucoup de gens, & que l'on en connoît qui seroient capables de le dire.

Des oiseaux de proye aëriens & liquides qui planent dans les airs.] Il n'est pas nécessaire de joindre ici des mots pour y faire remarquer le ridicule, il saute aux yeux, & on ne peut rien voir de plus impertinent que cette expression, *des oiseaux de proye aëriens & liquides.* Nous avons en nôtre langue beaucoup de Livres, où j'aurois bien pû trouver des équivalens.

Les pluyes des eaux des humides nuées.] Pour ce vers il n'y a point de composition de mots dans le Grec, non plus que dans la traduction, ce qui prouve que ce n'étoit pas toûjours ces grands mots, ces mots doubles, qui rendoient si dures les compositions des Dithyrambiques. C'est la phrase qui est ridicule, & qui fait un galimatias que l'on n'entend point. Il est aisé de juger qu'Aristophane étoit excellent Critique.

Elles leur font manger les plus excellentes grives.] Dans le vers Grec Aristophane a imité le stile des Poëtes Dithyrambiques.

κεστρᾶν τεμάχη μεγαλᾶν ἀγαθᾶν, κρέα τ' ὀρνίθεια κιχλᾶν.

Cela pourroit être sensible en Latin: mais on ne sauroit le faire sentir en nôtre langue.

Elles ont pourtant des nés.] Ces femmes portoient des masques qui avoient de grands nés, & comme elles étoient encore fort haut & sur des machines, Strepsiade n'en pouvoit presque voir que les nés; & c'est pourquoi aussi il dit que

que du reſte elles reſſemblent à des flocons de laine ; car les machines qui les cachoient étoient comme de véritables nuées : cela prouve que le Chœur a parlé juſqu'ici ſans paroître, & que les Spectateurs l'ont entendu ſans le voir.

N'as-tu jamais vû de nuée reſſembler à un Centaure, à un Léopard.] Comme les nuées ne ſont qu'un aſſemblage & qu'un amas de vapeurs modifiées diverſement, il arrive de là qu'elles ſont capables de toutes les figures qu'il plaît à l'imagination de leur donner, & l'œil qui ſuit l'idée de cette imagination, croit voir véritablement ce qui n'eſt en effet qu'un phantôme, qui ſe diſſipe à méſure que l'œil change de ſituation. Socrate tourne cela fort plaiſamment, en diſant que ces différentes figures des nuées viennent des objets qu'elles enviſagent ; ſi elles voient un efféminé, elles ſe métamorphoſent en femmes ; ſi elles regardent un poltron, elles deviennent cerfs. Ariſtophane amène cela avec beaucoup d'eſprit pour railler quelques Athéniens.

Comme le fils de Xenophante.] Il raille ici Hieronymus Poëte Dithyrambique.

Auſſi-tôt pour ſe moquer de ſa fureur, elles prennent la figure des Centaures.] Les Centaures étoient les plus débauchés & les plus perdus de tous les hommes ; Ariſtophane reproche ici à cet Hieronymus ſes débauches & ſon impureté.

Simon qui a tant volé le public.] Ce Simon étoit un Sophiſte & un Maltotier. Eupolis dans une de ſes Piéces, lui avoit auſſi reproché ſes

tes ne laissoit rien passer à ses adversaires que ce qui devoit être tenu pour constant. Aristophane appuye ici l'accusation que l'on faisoit à Socrate qu'il nioit les Dieux que les Athéniens adoroient, & qu'il en recevoit d'autres dont le culte n'étoit point reçu. Socrate répond à cela dans l'Apologie de Platon.

Que chez nous vos Dieux ne sont pas de bon aloi:] Il y a dans le Grec νόμισμ' ὀυκ ἔςι, le mot νόμισμα signifie une coûtume reçuë, & la monnoye publique. Socrate dit dans le prémier sens, que les Dieux des Athéniens ne sont point reçûs chez eux, & Strépsiade le prend dans le dernier, comme si les Dieux passoient chez eux pour de la fausse monnoye, c'est pourquoi au lieu de dire, quels Dieux avez-vous donc? il répond comme s'il disoit, *de quelle monnoye vous servez-vous donc, est-ce d'une monnoye de fer comme les Bysantins?* les Bysantins se servoient d'une monnoye de fer. Platon le Poëte Comique dans une Piéce intitulée *Pisandre*, dit: *Nous aurions bien de la peine à demeurer a Bysance, où l'on se sert d'une monnoye de fer.* Ils juroient aussi par leur monnoye, ou par le métail dont on la faisoit.

Avec les Nuées nos Déesses.] Aristophane dit que les véritables Divinités des Philosophes sont les Nuées, pour faire voir que les Philosophes n'ont, comme nous disons, que de la fumée & du vent.

N'allez pas me sacrifier comme Athamas.] Sophocle avoit fait une Tragédie intitulée Athamas, on y voyoit le Roi prés d'un Autel, avec une couronne sur la tête, & en état d'être sacrifié;

crifié ; mais Hercule arriva & le garantit. Strepſiade qui avoit ſouvent vû joüer cette Piéce, & qui avoit été frapé de cette idée, s'en ſouvient ici fort à propos, & il croit que l'on ne couronne que ceux que l'on veut ſacrifier.

Nous en uſons toûjours ainſi avec ceux que nous voulons initier.] Cela eſt d'un ridicule fort plaiſant, de voir des Philoſophes qui pour recevoir des diſciples, font les mêmes cérémonies que l'on faiſoit quand on initioit quelqu'un aux grands Miſtères, qui étoient ce que les Athéniens avoient de plus ſacré. L'on n'avoit point connu la fineſſe de ce paſſage.

Tu ſeras plus rompu dans les affaires.] Il y a dans le Grec : λέγειν γενήσει τρῖμμα, κρόταλον, παιπάλη. Tous ces mots ſont équivoques : τρῖμμα, ſignifie une choſe qui eſt briſée, pilée fort menu, & un homme qui eſt rompu dans les affaires. *Crotalon* eſt une eſpéce d'inſtrument qui fait beaucoup de bruit, à peu près comme nos Caſtagnetes ; c'eſt pourquoi on appelloit *Crotalon*, *un grand cauſeur* ; mais *Crotalon* ſignifie un homme briſé à force de coups. παιπάλη eſt proprement la fine fleur de la farine, l'on appelloit ainſi un homme fin & ruſé, comme auſſi on diſoit παιπάλη d'un homme réduit en poudre. Socrate donc ſe ſert ici exprès de ces mots équivoques, & pour aider à la plaiſanterie il jete des pierres à Strepſiade, qui voyant cet orage, dit fort bien, que ſi cela continuë Socrate n'aura point menti, &c. ce paſſage étoit fort difficile à traduire, & je ne m'en ſerois jamais tirée, ſi nôtre langue ne m'avoit fourni

 heureu-

faineantiſe, & pour ſe délivrer des embarras de la vie active.

Qui nous enſeignent les choſes prodigieuſes que nous diſons.] Ariſtophane traite ici Socrate de Sophiſte, comme s'il n'avoit philoſophé que pour la pompe & pour l'oſtentation, ſans ſe mettre en peine de la vérité.

Vers la Montagne Parnete.] Il ne faut pas confondre le Parnete avec le Parnaſſe. Celui-ci eſt dans la Phocide, & le Parnete eſt dans l'Attique.

Tu ne ſavois donc pas qu'elles nourriſſent les Sophiſtes.] Les Sophiſtes ſont des menteurs, des gens qui font des diſcours en l'air; enfin ce ſont tous ceux qui font profeſſion d'un art qu'ils ne connoiſſent point. C'eſt pourquoi après avoir dit en général les Sophiſtes, Ariſtophane deſcend aux eſpéces, & il nomme les Devins, les Médecins, les Poëtes Dithyrambiques, & tous les autres Poëtes qui affectoient un certain ſublime outré, & qui étoient toûjours guindés dans les nuées. Comme tous ces gens-là avec toutes leurs ſotiſes ne laiſſoient pas de gagner leur vie, Ariſtophane dit fort plaiſamment que ce ſont les Nuées qui les nourriſſent.

Les Devins.] Il y a dans le Grec θουριομάντεις, *les Devins de Thurium.* C'étoient des Devins qui furent envoyés avec le Devin Lampon pour rebâtir & repeupler Thurium, autrement Sybaris, ſur le bord du Golphe de Tarente. Mais il y a dans ce mot une équivoque, dont les Scholiaſtes ne ſe ſont pas apperçûs, c'eſt que θουριομάντεις ſignifie non ſeulement des Devins envoyés à Thurium, mais des Devins témé-

raires, insolens. θέρμα μάντεις; car c'est leur véritable caractére que la témérité. Les Devins sont nourris par les Nuées, parce qu'ils consultent tout ce qui se passe dans les airs.

Les Médecins.] C'est la seconde espéce de Sophistes, qui sont nourris par les Nuées, parce que tout leur art est fondé sur l'air & sur l'eau, c'est pourquoi Hypocrate a fait un Traité περὶ ἀέρων, τόπων καὶ ὑδάτων, *de l'air, des lieux, & des eaux.*

Les effeminés.] Le mot σφραγιδονυχαργοκομήτας, est un mot composé de quatre mots, il signifie proprement des paresseux, qui ne songent qu'à ajuster leurs cheveux, à mettre à leurs doigts des anneaux jusqu'au bout des ongles. Aristophane dit que ces gens-là sont nourris pas les Nuées, parce qu'ils ne songent qu'à la bagatelle, & qu'ils passent leur vie dans l'oisiveté.

Les corrupteurs de la Musique, ces diseurs de grands mots.] Aristophane appelle les Poëtes Dithyrambiques des diseurs de grands mots, parce que pour être sublimes ils forgeoient ordinairement des mots composés, & c'est pourquoi on les accusoit d'avoir corrompu la Musique, parce que ces grands mots ne pouvoient pas être bien mis en chant. Callimaque appelle leurs Poësies *des Chansons bâtardes*, νόθαι ἐπ' ἀνθέων ἀοιδαί. On verra les Remarques de Monsieur Dacier, sur la seconde Ode du IV. Livre d'Horace. Les Poëtes Dithyrambiques qu'Aristophane joüe ici, sont Cynesias, Philoxene, & Cleomenês.

Par exemple, que les Nuées sont des Montagnes mouvantes.] Il y a ici quatre vers Grecs qu'Aristophane

de diverſes couleurs. Elles paroiſſoient ſur des machines.

Au travers des tonnères.] Derriére la Scéne il y avoit un grand vaiſſeau d'airain plein de pierres, dont on ſe ſervoit pour imiter le tonnére. Les Grecs appelloient cela βροντεῖον, & les Latins *Claudiana tonitrua.*

Comme ces miſérables Comiques.] Ariſtophane raille ici les Poëtes Comiques de ſon temps, les mêmes qui lui diſputoient le prix en cette occaſion, & il leur reproche qu'ils ne ſavoient amuſer le peuple que par des ſotiſes & par des groſſiéretés.

Et donne à ces Déeſſes.] Il y a dans le Grec: *Et donne à cet Eſſaim de Déeſſes.* Le mot Eſſaim étoit fort noble en Grec & en Latin, & on pouvoit l'employer dans le genre ſublime, mais en nôtre langue on ne s'en ſert preſque point dans le figuré.

Allons, grandes Nuées.] Le Chœur étoit partagé en deux troupes; la moitié du Chœur avoit dit ce qui eſt au commencement de la Scéne; *allons, mes Compagnes, faiſons-nous voir*, c'eſt ce que l'on appelloit *Ode;* l'autre moitié du Chœur répond ici & chante un pareil nombre de vers, & c'eſt ce qu'on appelloit *Antode.*

Allons dans le païs fertile de Pallas.] Le terroir d'Athénes étoit fort ſec & fort ſterile, mais Ariſtophane ne laiſſe pas de l'appeller gras & fertile, parce que c'étoit de là que les hommes avoient reçû la maniére de faire venir le froment. Quand les Nuées prononcent ces vers elles ſont encore fort haut.

stophane a pris dans les Poëtes Dithyrambiques que je viens de nommer. Il les rapporte pour en faire voir le ridicule, mais comme ce ridicule consiste particuliérement dans les mots composés, & qu'en nôtre langue nous ne saurions imiter cette composition de mots, il m'a fallu aider à la lettre, & prendre un autre tour pour trouver un sublime ridicule qui approchât de l'enflure des Dithyrambiques, c'est pourquoi au lieu de ce vers,

ὑγρᾶν νεφελᾶν στρεπταιγλᾶν δάϊον ὁρμάν.

Le cours impétueux des humides nuées détourne lumiéres. J'ai mis: *des Montagnes mouvantes portées par les vents.* Je n'ai pris cette liberté que dans ce vers-là; dans la suite j'ai suivi le texte mot à mot, & à cela près que je n'ai point mis de mots composés, on trouvera dans ma traduction autant de ridicule qu'il y en a dans le Grec.

Que ce sont des Typhons à cent têtes.] Typhon étoit né de la Terre & du Tartare, il avoit cent têtes de serpent; & cela est bien du Poëte Dithyrambique d'appeller les Nuées *des Typhons.*

Que les tempêtes furieuses sont penduës à leurs cheveux.] Il y a dans le Grec: *Que les furieuses tempêtes sont leurs cheveux;* mais comme on ne peut pas bien dire cela en nôtre langue, je l'ai un peu accommodé; il est même certain que le ridicule est plus divertissant dans les choses qui sont dites avec quelque espéce de sens & de raison. *Les tempêtes sont les cheveux des Nuées;* il n'y a personne qui ne trouvât cela

extravagant, au lieu que dans cette expression *les tempêtes sont penduës aux cheveux des Nuées;* il y a un ridicule d'autant plus plaisant qu'il peut tromper beaucoup de gens, & que l'on en connoît qui seroient capables de le dire.

Des oiseaux de proye aëriens & liquides qui planent dans les airs.] Il n'est pas nécessaire de joindre ici des mots pour y faire remarquer le ridicule, il saute aux yeux, & on ne peut rien voir de plus impertinent que cette expression, *des oiseaux de proye aëriens & liquides.* Nous avons en nôtre langue beaucoup de Livres, où j'aurois bien pû trouver des équivalens.

Les pluyes des eaux des humides nuées.] Pour ce vers il n'y a point de composition de mots dans le Grec, non plus que dans la traduction, ce qui prouve que ce n'étoit pas toûjours ces grands mots, ces mots doubles, qui rendoient si dures les compositions des Dithyrambiques. C'est la phrase qui est ridicule, & qui fait un galimatias que l'on n'entend point. Il est aisé de juger qu'Aristophane étoit excellent Critique.

Elles leur font manger les plus excellentes grives.] Dans le vers Grec Aristophane a imité le stile des Poëtes Dithyrambiques.

Κεστρᾶν τεμάχη μηγάλαν ἀγαθᾶν, κρέα τ' ὀρνίθεια κιχλᾶν.

Cela pourroit être sensible en Latin: mais on ne sauroit le faire sentir en nôtre langue.

Elles ont pourtant des nés.] Ces femmes portoient des masques qui avoient de grands nés, & comme elles étoient encore fort haut & sur des machines, Strepsiade n'en pouvoit presque voir que les nés; & c'est pourquoi aussi il dit

que du reste elles ressemblent à des flocons de laine; car les machines qui les cachoient étoient comme de véritables nuées: cela prouve que le Chœur a parlé jusqu'ici sans paroître, & que les Spectateurs l'ont entendu sans le voir.

N'as-tu jamais vû de nuée ressembler à un Centaure, à un Léopard.] Comme les nuées ne sont qu'un assemblage & qu'un amas de vapeurs modifiées diversement, il arrive de là qu'elles sont capables de toutes les figures qu'il plaît à l'imagination de leur donner, & l'œil qui suit l'idée de cette imagination, croit voir véritablement ce qui n'est en effet qu'un phantôme, qui se dissipe à mesure que l'œil change de situation. Socrate tourne cela fort plaisamment, en disant que ces différentes figures des nuées viennent des objets qu'elles envisagent; si elles voient un efféminé, elles se métamorphosent en femmes; si elles regardent un poltron, elles deviennent cerfs. Aristophane améne cela avec beaucoup d'esprit pour railler quelques Athéniens.

Comme le fils de Xenophante.] Il raille ici Hieronymus Poëte Dithyrambique.

Aussi-tôt pour se moquer de sa fureur, elles prennent la figure des Centaures.] Les Centaures étoient les plus débauchés & les plus perdus de tous les hommes; Aristophane reproche ici à cet Hieronymus ses débauches & son impureté.

Simon qui a tant volé le public.] Ce Simon étoit un Sophiste & un Maltotier. Eupolis dans une de ses Piéces, lui avoit aussi reproché ses

ses voleries, & entre autre chose il l'accuse d'avoir volé le trésor d'Heraclée.

Ἐξ Ἡρακλείας ἀργύριον ὑφείλετο.

Cléonyme.] Ce Cléonyme avoit jeté son bouclier dans quelque combat, & avoit pris la fuite; tous les Poëtes de ce temps-là ne manquèrent pas de le faire souvenir de sa lâcheté; Aristophane en parle souvent dans ses autres Piéces.

Parce qu'elles voyent Clistene.] C'est une plaisante raison qu'Aristophane donne ici de ce que les nuées paroissent comme des femmes dans cette Piéce, c'est parce qu'elles voient Clisthene parmi les Spectateurs. Ce Clistene étoit un des principaux d'Athénes, & fort décrié pour sa molesse, & pour son air éffeminé; Aristophane en parle encore ailleurs, & Cratinus le joüoit aussi dans une de ses Comédies.

Bon jour, Vieillard qui es au monde depuis si long-temps.] Les Nuées traitent Strepsiade de vieux fou, de vieux radoteur.

Car de tous les Sophistes qui discourent des Météores.] Aristophane appelle tous les Philosophes μετεωροσοφίστας & μετεωροφένακας, des Sophistes qui trompent les gens en discourant des choses sublimes & céléstes qu'ils ne connoissent point.

Il n'y a que Prodicus & toi que nous souhaitions d'obliger.] Aristophane n'a pas dessein de loüer ici Prodicus, mais il veut faire encore plus enrager Socrate en le mettant même au dessous de ce Sophiste de Céos, qui étoit le plus vain de tous les hommes, & qui avoit si bonne opinion de son savoir, qu'il n'enseignoit

jamais

jamais la moindre chose pour rien. Il avoit des discours tout prêts à tout prix, depuis une obole jusqu'à cinquante drachmes. Platon en parle dans l'Apologie, dans le Protagoras & dans l'Axiochus. On peut juger de l'estime qu'Aristophane faisoit de Prodicus par ce qu'il disoit dans une Comédie qui s'est perduë, τὸν ἄνδρα τοῦτον ἢ βιβλίον διέφθειρεν, ἢ Πρόδικος, ἢ τῶν ἀδολεσχῶν εἰσφρήσεις. *Cet homme a été gâté, ou par les Livres, ou par Prodicus, ou par la conversation des grands parleurs.*

Et que tu nous regardes avec respect.] Il y a dans le Grec ἐφ' ἡμῖν σεμνὸ προσωπεῖς, ce mot signifie proprement prendre un visage grave; & comme cette gravité est ordinairement la marque du respect, j'ai expliqué ce passage dans ce sens-là sans me mettre en peine, ni du traducteur Latin, ni des Scholiastes.

Il faudroit qu'il le fît pendant un temps clair & serein.] Il est certain qu'il n'y a jamais de tonnéres sans nuages, & c'étoit le retranchement ordinaire des Epicuriens contre les Stoïciens. Quand on trouve dans les Poëtes & dans les Historiens qu'il a tonné par un temps serein, il faut présupposer que quelque nuage a crevé avant que d'avoir paru. Le Scholiaste raporte en cet endroit l'histoire d'un certain Muscellus: elle est assez plaisante. Un Oracle ayant ordonné à ce Muscellus de bâtir une ville au lieu où la pluye le surprendroit dans un temps serein; ce pauvre homme desesperoit de pouvoir jamais obéir à l'Oracle, parce qu'il savoit bien qu'il n'étoit pas possible qu'il y eût de la pluye sans nuages. Un jour qu'il étoit en Italie & qu'il

se promenoit fort inquiet, une femme qui étoit avec lui se mit à pleurer & à verser un torrent de larmes; heureusement le temps étoit alors fort pur & fort serein, & Muscellus ne manqua pas de prendre ces larmes pour la pluye, dont l'Oracle avoit voulu parler. Il bâtit là une Ville, &c.

C'est Tourbillon.] Aristophane attribuë cette opinion à Socrate avec quelque vrai-semblance, parce que c'étoit le sentiment d'Anaxagoras, qui avoit été le Maître de Socrate.

Vous ne m'avez pas encore enseigné, &c.] Socrate le lui a déja dit, mais il faut se souvenir, que Strepsiade est fort dur & fort oublieux.

Pendant la fête des Panathenées.] C'étoit la Fête générale & solemnelle de tous les Athéniens. Il en a été parlé dans les Remarques sur la premiére Comédie.

Hé le sot extravagant.] Il y a dans le texte un mot que l'on ne sauroit rendre en François, βεκκεσέληνε: on veut que βεκ soit un terme Phrygien, qui signifie du pain, & que de-là on a fait βεκκεσέληνος, pour dire un vieux radoteur, qui se vante d'être au monde avant la Lune comme les Arcadiens. Pour moi je crois que les Grecs ont dit βεκκεσέληνος, de même que les Latins ont appellé *Cerritum*, *Lymphatum*, un lunatique, un fou. C'est pourquoi aussi Hesychius l'explique σεληνόπληκτος, *frapé de la Lune.*

Sur le sacré Promontoire de Sunium.] Aristophane employe ici un demi vers d'Homére, & Denis d'Halycarnasse a écrit que cette explication a beaucoup de grace, parce que cela fait prendre le change, en effet il semble que ce n'est

n'eſt pas Jupiter que l'on joue, c'eſt Homére dont on a pris le vers pour en faire une eſpéce de parodie.

Je ne ſais pas, & il me ſemble.] Socrate dans ſes diſputes réduiſoit ordinairement les gens à ne ſavoir quel parti prendre, & à ne pouvoir répondre à ce qu'il leur demandoit. Ariſtophane conſerve merveilleuſement ce caractére dans les demandes & dans les réponſes.

Toi qui déſires d'acquerir avec nous.] La réponſe que Strepſiade vient de faire, marque qu'il a quelque conception; c'eſt pourquoi Socrate lui promet qu'il pourra devenir habile homme, pourvû qu'il ait de la mémoire & de l'application, qu'il ſoit ſobre & patient, &c.

Que tu puiſſes ſupporter le travail.] Tout ce qu'Ariſtophane dit ici convient fort bien à Socrate, qui étoit, l'homme du monde le plus patient. Platon remarque qu'il n'y avoit perſonne qui pût ſupporter comme lui la faim, la ſoif & le froid.

Si tu t'abſtiens de vin.] Socrate pouvoit tenir tête aux meilleurs buveurs, & il le faiſoit quelquefois, mais on ne remarquoit jamais qu'il eût bu.

De tous les exercices du corps.] Socrate s'exerçoit pourtant quelquefois.

Et de toutes les autres folies du monde.] Il parle particuliérement de l'amour.

Le Chaos.] Il appelle ici *Chaos* le même qu'il a appellé Tourbillon, c'eſt-à-dire l'air qui eſt dans un mouvement continuel.

REMARQUES

Sur la sixiéme Scène du prémier Acte.

Tu auras tous les jours à ta porte.] Ce passage est plus malin qu'il ne paroît. Aristophane veut faire entendre par là que tous ces gens qui étoient si assidus auprés de Socrate ne le voyoient que pour se tirer par ses subtilités de leurs méchantes affaires, & pour apprendre à tromper.

Que voulez-vous donc dire avec vos machines.] Socrate a dit μηχανὰς προσφέρειν, & comme c'est un terme emprunté de l'art militaire, & qu'il signifie proprement approcher les batteries pour donner un assaut, Strepsiade le prend grossiérement dans le sens propre, au lieu que Socrate s'en est servi dans le figuré. On peut voir les Remarques de Monsieur Dacier sur l'Ode XXI. du III. Livre d'Horace.

Mais c'est la coûtume d'entrer tout nud.] Comme ceux que l'on initioit aux Mistères.

Je ne suis point venu pour foüiller dans vôtre maison, & pour, &c.] Le traducteur Latin a fort mal expliqué ce passage; οὐχὶ φωράσων εἰσέρχομαι, ne signifie point, *je ne viens pas pour dérober*, mais *je ne viens pas pour chercher quelque vol*; & cela est pris des Loix des Grecs. Quand quelqu'un avoit été volé, & qu'il croyoit avoir découvert la maison où on avoit caché le vol, il alloit à cette maison, & déclaroit à la porte qu'il venoit pour foüiller par tout, & pour

chercher

chercher telle & telle choſe qui lui avoit été volée. Mais comme cela auroit pû donner lieu à mille friponneries ; car ſous ce prétexte on auroit pû entrer dans les maiſons, ou pour voler, ou pour faire affront au maître de la maiſon, en y portant la choſe que l'on faiſoit ſemblant de chercher ; il étoit ordonné qu'on entreroit tout nud avec un ſeul tablier autour de ſoi, ou au moins en chemiſe ſans ceinture, & après avoir juré que l'on eſpéroit de trouver là dedans le vol qui avoit été fait. Platon dans le douziéme Livre des Loix : Φωρᾶν δὲ ἂν ἐθέλῃ τις τὶ παῤ ὁτῳοῦν γυμνὸς, ἢ χιτωνίσκον ἔχων, ἄζωστος, προομόσας τοὺς νομίμους θεοὺς ἦ μὴν ἐλπίζων εὑρήσειν οὕτω φῶραν. Et ſi quelqu'un veut entrer dans une maiſon pour y chercher quelque choſe qui lui aura été volée, ou qu'il aura perduë, qu'il jure premiérement par la Majeſté des Dieux qu'il eſpére de trouver dans cette maiſon ce qu'il cherche, & après cela qu'il entre tout nud, ou en chemiſe, ſans ceinture, & qu'il foüille. Que le maître de la maiſon lui ouvre toutes les portes, tous les cofres, & tout ce qu'il a de plus caché. S'il refuſe de le laiſſer entrer, que le demandeur l'appelle en Juſtice, après avoir fait l'eſtimation de ce qu'il a perdu : & que celui qui ſera condamné paye le double de cette eſtimation. Les Romains avoient pris cela des Grecs, & ils appelloient cela, *quærere furtum per lancem & licium.* Il y en a un article dans les XII. Tables. On peut voir les Remarques de Monſieur Dacier ſur Feſtus, au mot *lance & licio.*

Donnez-moi donc premiérement un gâteau au miel.] Ce paſſage eſt fort plaiſant, mais pour

le bien entendre, il faut savoir qu'un certain Grec, appellé Trophonius, homme fort avide de gloire, s'étoit bâti dans la Béotie une petite Cellule sous terre, où il rendoit des Oracles. Cet antre fut bien-tôt célèbre dans toute la Grèce, & on y alloit de tous côtés. Après la mort de Trophonius ce ne fut plus qu'un repaire de serpens. Le peuple superstitieux crut que ces serpens étoient l'ame du Prophéte, & il continua d'y aller avec la même dévotion; mais ceux qui y descendoient, avoient soin de se munir de gâteaux au miel, qu'ils jettoient aux serpens pour en être garantis. Voilà pourquoi Strepsiade demande un gâteau au miel. Aristophane compare Socrate à Trophonius, sa petite maison, à l'antre de ce faux Prophéte, & ses disciples aux serpens dont cet antre étoit rempli: on ne peut rien imaginer de plus piquant. Ceux qui avoient été une fois dans cet antre, ne rioient jamais, & c'est-ce qui donna lieu à ce Proverbe, que l'on appliquoit à ceux qui étoient chagrins & de mauvaise humeur, *il vient de l'antre de Trophonius*, & cela aide à la plaisantérie de ce passage, à cause du visage sérieux de Socrate & de ses disciples.

REMARQUES

Sur l'Ode & sur la Strophe du Chœur.

Cet Intermede commence par une Ode de douze vers, que le Chœur chante pour implo-

implorer l'aſſiſtance des Dieux, & par conſéquent il fait un mouvement de la gauche à la droite; c'eſt-à-dire de l'Occident à l'Orient, parce que pour invoquer les Dieux il falloit regarder le Septentrion, comme Monſieur Dacier l'a fort bien prouvé ſur l'Ode 26. du troiſiéme Livre d'Horace. Voilà pourquoi Ariſtophane a donné à ces douze vers le nom d'Ode & de Strophe, parce que le Chœur fait une priére & un mouvement. Il faut donc ſe ſouvenir qu'il n'y a point d'Ode qui ne ſoit Strophe, mais il y a des Strophes qui ne ſont point Odes. Car on appelloit auſſi Strophe, lorſque le Chœur ſe tournoit du côté des Spectateurs.

J'implore pour ce Chœur la protection du grand Jupiter.] Les Nuées que Socrate vouloit faire paſſer pour les ſeules Divinités qu'il falloit adorer, invoquent ici Jupiter; Et le Scholiaſte remarque qu'Ariſtophane fait cela à deſſein pour ſe mieux moquer de ce Philoſophe. Cette remarque n'eſt pas ſans fondement, & elle peut-être vraie, mais il falloit ajoûter qu'Ariſtophane a trouvé ce ridicule en ſuivant la règle ordinaire du Chœur, qui devoit toûjours être pieux, juſte, charitable, &c.

Pour ce Chœur.] Il demande la protection des Dieux pour remporter le prix.

Sages Spectateurs.] Ces diſcours que les Nuées font aux Spectateurs eſt appellé *Epirrhema, adlocutio.* On l'appelloit auſſi, ἐπῴδιον & ἐφύμνιον, parce qu'il eſt aprés le chant, aprés l'Ode. On peut voir Heſychius & Suidas.

En effet lorſque vous prites pour vôtre Général.] Ariſtophane parle ici de Cléon comme d'un

homme encore vivant, c'est pourquoi le Scholiaste a crû que cet Epirrhema, ce discours, est pris des premiéres Nuées, & il s'est fondé sur ce que ces secondes Nuées n'ont été faites qu'après la mort de Cléon. Mais comme je l'ai déja remarqué, cela n'est pas si certain. Il semble même que l'on suit mieux l'histoire de ce temps-là en s'accommodant avec les Chronologistes, qui marquent la mort de Cléon dix-huit mois après qu'Aristophane eut fait jouër ses secondes Nuees. Il est vrai qu'il reste encore quelques difficultés; pour les décider il faudroit avoir la Marica d'Eupolis, car s'il est vrai que dans cette Comédie Eupolis eût parlé du Généralat d'Hiperbolus, il auroit parlé par conséquent de la mort de Cléon, puisqu'Hyperbolus fut mis à sa place, ainsi cette Comédie auroit été faite manifestement après cette mort, puisqu'il y est parlé de la Comédie d'Eupolis.

Le Tonnère sortit avec violence du milieu des éclairs.] Aristophane applique ici un vers qu'il a pris de la Tragédie des Troyenes de Sophocle.

Οὐρανοῦ δ' ἀπὸ ἤστραψε, βροντὴ δ' ἐῤῥάγη δι' ἀστραπῆς.

Il éclaira du Ciel, & le Tonnère sortit du milieu des éclairs. L'expression Grecque marque que les éclairs ouvroient le chemin aux Tonnères.

La Lune quita son chemin ordinaire.] Dix-sept ou dix-huit mois avant que cette Pièce fut jouëe, il y avoit eu à Athénes une grande éclipse de Lune sous l'Archonte Stratocles. Aristo-

phane

phane ſe ſert de cette circonſtance pour intimider les Aténiens. Si on ſavoit préciſément le temps auquel il avoit fait ſes prémiéres Nuées, il ne ſeroit pas difficile de décider ſi cet Epirrhema en eſt pris: on connoîtroit même par là ſi Cléon étoit déja mort, lorſqu'on repréſenta ces ſecondes Nuées.

Et le Soleil retira ſon flambeau.] Le Soleil retira ſon flambeau pour ménacer les Athéniens, que s'ils continuoient dans leurs pernicieuſes réſolutions, il ceſſeroit de les éclairer, & Ariſtophane ménage cela fort adroitement, parce que cinq ou ſix mois après l'éclipſe de Lune, dont il vient de parler, il y en eut une de Soleil.

On a donc raiſon d'aſſurer que les mauvais conſeils régnent.] On dit qu'après la diſpute que Neptune & Pallas eurent pour Athénes, Neptune fâché d'avoir été vaincu, maudit les Athéniens, & leur inſpira les mauvais conſeils. Pallas ne pouvant changer l'ordre d'un Dieu, y remedia en tournant en bien ces mauvais conſeils, & en les faiſant réüſſir; c'eſt pourquoi c'étoit un Proverbe fort commun, que les Athéniens étoient plus heureux que ſages; Eupolis avoit dit dans une de ſes Comédies.

Ω πόλις πόλις, ὡς εὐτυχεῖς μᾶλλον ἢ καλῶς φρονεῖς.

O Ville d'Athénes, que tu es bien plus heureuſe que ſage!

REMARQUES

Sur l'Antode & Antistrophe.

Cette partie du Chœur est appellée Antode, parce qu'elle contient une priére qui répond à la priére de l'Ode, & Antistrophe, parce que le Chœur en prononçant cette priére fait un contremouvementt de la droite à la gauche, c'est à-dire de l'Orient à l'Occident, & tourne le visage du côté du Septentrion.

Venez, grand Apollon.] Aristophane commence cet Antistrophe par une expression Dithyrambique, ἀμφί μοι αὖτε φοῖβ' ἄναξ, comme Terpandre

Ἀμφ' ἐμοὶ ἄνακτα ἑκατήβολον,

J'appelle à mon secours le Roi Apollon.] C'est pourquoi les Poëtes Dithyrambiques étoient appellés *Amphianactes*. La priére que le Chœur fait ici à Apollon, est une continuation de celle qu'il a faite au Soleil dans l'Ode, & Aristophane fait voir par là qu'Apollon & le Soleil ne sont qu'un même Dieu, comme l'a fort bien remarqué le Scholiaste, qui ajoûte que si on ôtoit *l'Epirrhema*, ou le discours qui sépare l'Antode de l'Ode, ces deux Piéces seroient liées naturellement, & que l'on y trouveroit du sens & de la suite.

Sur la montagne de Cynthos.] Cynthos est une montagne de Delos, où Apollon étoit appellé Delien & Cynthien.

Et

Et vous, Diane.] Les Chœurs ne manquoient jamais d'invoquer Diane après Apollon.

Qui avez dans Ephese un Temple saint.] Ce Temple étoit fort célèbre, & il est encore aujourd'hui fort connu par les Livres sacrés.

Où vous étes servie par les filles des Lydiens.] Car Ephese étoit alors la Capitale de la Lydie.

Qui vous servez avec tant d'adresse de vôtre Egide.] L'Egide est ordinairement, ou la cuirasse, ou le bouclier des Dieux, il est ici dans le dernier sens.

Et vous, qui présidez sur le sacré Parnasse.] Car un des sommets du Parnasse étoit consacré à Apollon & l'autre à Bacchus. Aristophane a pris toute cette déscription d'Euripide.

REMARQUES

Sur l'Antepirrhema.

En venant ici nous avons trouvé.] Ce discours que les Nuées font aux Spectateurs, répond à *l'Epirrhema*, c'est pourquoi il est appellé *Antepirrhema*. Le Chœur se tourne du côté des Spectateurs.

La Lune qui après nous avoir chargées.] Il étoit du devoir du Chœur d'avertir les Spectateurs des desordres & des injustices qui régnoient dans leur Ville. Et comme les Athéniens n'observoient pas bien les jours, à cause du déréglement & de l'irrégularité de leur année, il prend cette occasion de les faire

avertir par les Nuées, qui seules pouvoient être témoins des plaintes que la Lune faisoit d'eux.

Elle ajoûte qu'elle vous fait encore mille autres biens.] Les Nuées n'expliquent point aux Spectateurs les biens que la Lune leur faisoit, parce qu'il auroit fallu parler des influences & des vertus de cette Planéte, & que le peuple n'est ordinairement touché que de ce qu'il voit.

Que vous n'observez point du tout les jours, & que vous.] L'année des Athéniens étoit fort confuse & fort déréglée, parce que la Lune ne se levant pas toûjours en même temps, il arrivoit que les jours des mois étoient ou reculés, ou avancés, & ainsi quand les Athéniens croyoient célébrer une fête qui étoit marquée à un certain jour du mois, ce n'étoit presque jamais le véritable jour de la fête, & par ce moyen les Dieux étoient presque toûjours trompés. Il ne dépendoit que des Athéniens de remedier à ce desordre, car il y avoit déja neuf ans que le Mathématicien Meton avoit corrigé cette irrégularité, en ajoûtant sept mois intercalaires dans l'espace de dix-neuf ans, que l'on appelle la Periode ou l'année Metonique & *l'Enneadecateride*, mais ils ne vouloient point changer leur ancienne maniére de compter les jours, & c'est leur opiniâtreté qui donne lieu à cette plainte, qui ne fut pas inutile, car bientôt après, cette année de Meton fut généralement recuë & gardée jusques à la mort d'Alexandre le Grand. Festus Avienus:

— — tenuit rem Graecia solers
Protinus et longos inventum misit in annos
Inseditque animis.

La

La Gréce prudente reçût bien-tôt cette invention, qui se conserva long-temps chez eux, & qui s'imprima profondément dans leur esprit.

Car toutes les fois que les Dieux se voïent trompés.] Je ne trouve rien de plus plaisant que cette description de la mauvaise humeur des Dieux, qui n'ont point eu le régal qu'ils attendoient. Il ne faut pas s'imaginer qu'Aristophane raille ici, il parle serieusement, il connoissoit le peuple, & il savoit bien de quelle maniére il veut être conduit.

Ils ne sont pas plûtôt de retour chez eux.] Car les Dieux ne manquoient jamais de se trouver aux lieux, où l'on avoit accoûtumé de leur faire des Festins ou des Sacrifices. Dans le prémier Livre de l'Iliade, Thetis dit à son fils qu'elle n'ira au Ciel qu'après que Jupiter y sera de retour, car malheureusement il se trouvoit alors qu'il étoit allé avec tous les Dieux passer douze jours chez les Ethiopiens à faire bonne chére, &c.

Les jours que vous devriez faire des Sacrifices, vous mettez les.] C'étoit une suite nécessaire de l'irrégularité du lever de la Lune, qui en enjambant toûjours sur le mois suivant, produisoit cette confusion.

Pendant que nous autres Dieux célébrons des jeûnes.] Memnon & Sarpedon, fils de Jupiter, ayant été tués au Siége de Troye, Jupiter en fut si affligé, qu'il ordonna que tous les Dieux jeûneroient toutes les années ces deux jours-là; & par malheur pour eux ces jours-là se rencontroient fort souvent les jours de leurs Fêtes, à cause du desordre que j'ai expliqué.

C'est

C'eſt par cette raiſon qu'Hyperbolus ayant été créé Controlleur.] L'aſſemblée des Amphictions, qui étoit comme aujourd'hui parmi nous les Etats Généraux, ſe tenoit deux fois l'année, à l'entrée de la Phocide dans le lieu qu'on appelloit *les Portes* ou *les Thermopyles.* Toutes les Villes de Gréce y envoyoient des Députés, qui étoient appellés par cette raiſon *Pylagoræ*, comme qui diroit *Oratores ad Portas*, *Députés aux Portes.* Et on s'aſſembloit-là non ſeulement pour régler les affaires des Villes, mais auſſi pour veiller en commun à la conſervation des Tréſors qui étoient dans le Temple de Delphes; c'eſt pourquoi tous les Députés aves des couronnés ſur leur tête alloient à Delphes, & ſe faiſoient rendre compte de tout ce qui avoit été dépenſé pour l'entretien du Temple & pour les Sacrifices: de là ils furent auſſi appellés *Hieromnemonés & Hierogrammateis*, *Controlleurs des choſes Sacrées ou des Sacrifices.* Cette députation étoit fort honorable, & par conſéquent fort briguée. La même année qu'Ariſtophane fit jouër cette Comédie, Hiperbolus avoit été Député, & comme il revenoit, il arriva malheureuſement que le vent lui emporta ſa couronne. Ariſtophane profite fort agréablement de cette avanture, en faiſant dire par les Nuées qu'elles ont ôté la couronne à Hiperbolus, pour le punir de ce que dans ſa députation il n'avoit point tâché de remedier aux deſordres que cauſoit l'irrégularité des mois, & qu'il avoit tout laiſſé dans ſa premiére confuſion. Voilà tout ce que je puis dire ſur ce paſſage qui eſt très-difficile, qu'on n'a point entendu,

&

& où les Scholiaſtes ne me donnent aucun ſecours.

Pour lui apprendre qu'il faut régler les jours.] En effet rien n'étoit plus propre à lui apprendre cela que l'accident qui lui étoit arrivé; car ſi les jours euſſent été bien réglés ſelon le cours de la Lune, il auroit pû prevoir la tempête qui le ſurprit en chemin, & qui lui emporta ſa couronne, & ainſi il auroit mieux pris ſes méſures, & n'auroit pas reçû cet affront. Tout cela eſt fondé ſur ce que le lever des Aſtres & les temps des orages étoient marqués dans les Calendriers à certains jours de la Lune; & comme ces jours étoient fort dereglés, on ne pouvoit pas manquer d'y être trompé. L'on n'avoit jamais connu la plaiſanterie de ce paſſage.

REMARQUES

Sur la prémiere Scéne du ſecond Acte.

N*on, je jure par la reſpiration.*] Le mot ἀναπνοὴ ſignifie *reſpiration*, *exhalaiſon*, *vapeur;* j'ai choiſi le prémier, parce que je trouve plus ridicule de faire une Divinité de la reſpiration, que d'en faire une de la vapeur.

Les bagatelles les plus ſimples.] Le mot Grec eſt emprunté des enfans qui joüent à la foſſette. Ariſtophane veut inſinuer que Socrate n'enſeignoit que des ſotiſes.

T'enſeignera-t-on à connoître les méſures ou les vers.] Le Scholiaſte remarque ſur cet endroit

qu'Ari-

qu'Aristophane a voulu rendre Socrate ridicule, en le faisant mêler des choses qui n'étoient point de son métier; car, dit-il, la poëtique n'est pas du ressort de la Philosophie: mais il se trompe. Socrate parloit de la Poësie, des nombres, des mésures & de l'harmonie des vers; & c'est ce qui rend ce passage beaucoup plus plaisant, parce qu'il conserve la vraisemblance & le caractére.

O parbleu les mésures.] Par les mésures Socrate entendoit les régles des vers. Mais Strepsiade qui ne savoit ce que c'étoit que Poësie, prend ce mot grossiérement, & il croit que Socrate parle de mésures à mésurer.

Celle de trois ou celle de quatre.] Il y a dans le Grec, *celle des trimètres, ou celle des tetramètres. Les trimètres* sont des vers de six piés, qui se mésurent par trois doubles mésures, & les *tetramétres* sont des vers de huit, que l'on mésure par quatre.

Le minot & ce que vous appellez mésure de quatre.] Le mot Grec ἡμιεκτὸς est proprement la douziéme partie de la mésure que les Grecs appelloient μέδιμνον, qui contenoit quarante-huit petites mésures χοίνικας; c'étoit donc une mésure de quatre. J'ai traduit minot, parce qu'il contient quatre boisseaux.

Mais peut-être apprendras-tu plûtôt l'harmonie & la cadence.] Ce que les Grecs appellent *Rhythme*, c'est proprement l'air & le mouvement.

La mésure qui va par pyrriques.] J'ai ainsi traduit ῥυθμὸς κατ' ἐνόπλιον. *Le mouvement des danses que l'on faisoit armé*, car le pyrrique est composé de deux bréves, qui le rendent le plus

vîte

vîte de tous les piés, il étoit plus propre que les autres pour les danſes, dont le mouvement étoit fort promt. Les Scholiaſtes ſont d'un autre ſentiment; les uns diſent que cette cadence étoit de deux dactyles & d'un ſpondée redoublés, comme dans ce vers de Virgile, que je mettrai au lieu du vers d'Homére qu'il a cité,

Grăiŭgĕnūmquĕ dŏmōs ſŭſpĕctăquĕ
līnquĭmŭs ărŭa.

Et les autres prétendent qu'elle étoit d'un ſpondée, d'un pyrrique, d'un troquée & d'un ïambe.

|—|uu|—u|u—|

Et celle qui marche par dactyles.] Comme le mouvement de ce vers de Virgile:

Quadrupedante patrem ſonitu quatit vngula campum.

Et que tu connoiſſes tous les animaux pour ſavoir.] Comme ſi connoître les animaux cela contribuoit beaucoup à l'éloquence. Ariſtophane ſe moque par là de la maniére de Socrate qui prenoit ordinairement des détours fort éloignés des ſujets qu'il traitoit.

Un merle.] Il y a dans le Grec *Alectryon*, *un coq*, qui ſe prenoit en Grec pour le mâle & pour la femelle, & comme on diſoit auſſi au feminin *Alectriæna*, cela fonde la plaiſanterie de ce paſſage: mais en nôtre langue il a fallu ſe ſervir d'un équivalent.

Pour

Pour emplir le huche.] J'ai pris la liberté de faire ici huche masculin, pour fonder le raisonnement de Socrate. En Grec la plaisanterie roule sur la terminaison de *Cardopos* & de *Cléonymos*. Mais nous n'avons point de ces terminaisons en nôtre langue.

C'est comme si tu disois Monsieur Cléonyme.] Aristophane a déja parlé ailleurs de ce *Cléonyme;* il le traite ici de misérable & d'efféminé.

Amynias.] Cet Amynias étoit l'Archonte de cette année-là. Il en a été déja parlé. C'etoit un lâche & un efféminé comme Cléonyme.

Médite présentement & approfondis bien tout, &c.] Aristophane peint ici fort naturellement, la maniére dont Socrate se prenoit à méditer; & quoiqu'il lui fasse dire ici de fort bonnes choses, il ne craint pas que cela diminuë le ridicule qu'il lui veut donner, au contraire il a fort bien vû que cela l'augmente; car il n'y a rien de plus plaisant que de voir un Philosophe qui fait fort bien méditer, & dont les méditations n'aboutissent qu'à des niaiseries & à des sotises.

Ces maudits Corinthiens me font enrager.] Au lieu de dire les punaises, il dit les *Corinthiens* avec lesquels on étoit alors en guerre. Peut-être que l'on appelloit en Gréce ces vilaines bêtes des *Corinthiens*, comme on dit que les païsans appellent en France certains animaux *des Picards*. Le mot *Coreis*, qui signifie des punaises, fait une bonne partie du mot *Corinthiens*.

Mon argent s'en est allé.] Il veut faire entendre que Socrate s'étoit fait payer, ou qu'on l'avoit

l'avoit dépouillé pour lui voler ſon argent avec ſes habits.

Je ſonge ſi je pourrai ſauver quelque choſe du pillage.] Il y a dans le Grec: *Je ſonge ſi les punaiſes laiſſeront quelque partie de mon corps;* mais cela n'eſt point agréable en nôtre langue, ce que j'ai mis, dit preſque la même choſe, & fait un double ſens qui me paroît aſſez plaiſant; car Strepſiade dit qu'il ſonge s'il pourra échaper à ces vilaines bêtes qui le dévorent, & à ces Philoſophes qui l'ont pillé.

Dis toi-même ce que tu veux trouver.] Il n'eſt pas étonnant que Strepſiade ne ſût pas ce qu'il devoit chercher dans ſes couvertures; mais c'eſt une choſe aſſez plaiſante que Socrate ait tant fait faire de cérémonies à ce bon homme ſans ſavoir pourquoi. Ariſtophane donne par là à Socrate le ridicule des Médecins, qui ordonnent des remèdes aux malades avant que de connoître leur mal.

Si je loüois une Sorciére de Theſſalie.] Les Sorciéres de Theſſalie paſſoient pour les plus habiles. Elles faiſoient croire au peuple qu'elles avoient le pouvoir de faire deſcendre en terre, par la vertu de leurs enchantemens, la Lune & tous les Aſtres. On peut voir les Remarques de Monſieur Dacier, ſur l'Ode cinquiéme du cinquiéme Livre d'Horace.

Laiſſe-le voler où il voudra, comme le haneton que les enfans attachent à un filet.] Les enfans en Gréce pour ſe divertir attachoient un haneton à un fil fort long, qu'ils tenoient par le bout, & ils le laiſſoient voler où il vouloit, comme les enfans font ici à leurs Cerfs-volants de papier.

Socrate dit donc à Strepsiade, qu'il donne l'essor à son esprit, comme les enfans le donnent au haneton. Il n'y a rien de plus fin ni de plus ingénieux. Aristophane veut traduire en ridicule l'opinion de Socrate, qui disoit que l'esprit ou l'ame a des aîles, & que pour s'envoler vers le Ciel elle tâche de rompre les liens qui l'attachent au corps. Ceux qui ont vû la pompeuse déscription que Platon fait de l'Idée que Socrate a eu de l'ame, prendront un singulier plaisir à voir cette image réduite à l'idée d'un haneton. L'on n'avoit jamais vû la beauté de ce passage.

Fort bien, j'en jure par les Graces.] Socrate jure ici par les Graces, parce qu'il étoit Sculpteur de son métier, avant qu'il s'appliquât à la Philosophie, & qu'il avoit fait les trois Graces que l'on voyoit attachées aux murailles de la Ville.

Le moyen d'éviter une condamnation par corps.] Quand on ne comparoissoit point devant les Juges aprés une assignation, on étoit condamné par défaut à une amende, & si cette amende n'étoit payée au jour marqué, on étoit condamné au quadruple, & enfin les parties obtenoient une prise de corps.

REMARQUES

Sur le Chœur.

La grande difficulté de ce Chœur consiste à savoir si les Nuées s'adressent à Socrate, ou si

ſi elles parlent à Strepſiade. Les Scholiaſtes ont ſuivi le prémier ſens, & moi je trouve plus de fineſſe dans le dernier; c'eſt pourquoi j'ai ajoûté quelque mot pour faire mieux comprendre la penſée d'Ariſtophane. Les Spectateurs ne pouvoient pas s'y tromper, parcequ'ils étoient entiérement déterminés par l'action.

Tu vois que tu vas tirer mille biens.] Les Nuées voyant la bonne diſpoſition de Strepſiade, qui alloit querir ſon fils pour le mettre à ſa place, l'encouragent & lui promettent leur protection. Ceux qui prétendent que les Nuées parlent à Socrate, auroient de la peine à ſoûtenir ce ſentiment.

Mais va vîte, profite.] Ceci pourroit bien s'adreſſer à Socrate, il faudroit donc traduire: *Mais toi, profite de cette occaſion, & connoiſſant bien l'humeur de ce vieux fou, tires-en bien-tôt tout ce que tu pourras, car les vieilles gens ne ſont pas toûjours dans une même diſpoſition.* Le ſens que j'ai ſuivi me paroît plus fin.

De cet homme qui ſe guinde au deſſus des Cieux.] L'expreſſion Grecque eſt ἀνδρὸς ἐκπεπληγμένου καὶ φανερῶς ἐπηρμένου. L'on peut expliquer de ce fou, *hominis attoniti & emotæ mentis*, ou de cet homme contemplatif, & qui s'éleve au deſſus de toutes choſes: & c'eſt cette équivoque même qui me fait croire que cela eſt dit de Socrate, car la plaiſanterie eſt plus grande à cauſe du double ſens. Il eſt impoſſible de conſerver cette grace dans la traduction.

Pour laquelle nos amis ont une ſi grande conteſtation.] Nos amis, c'eſt-à-dire les Philoſophes. Ariſtophane ſe moque de tous les Philoſophes en général.

Qui ornois de tant de belles qualités les dévanciers de ce peuple.] Elles parlent à la Juſtice; cela eſt fort piquant pour les Athéniens.

REMARQUES

Sur la troiſiéme Scéne du troiſiéme Acte.

Les jeunes gens d'un même quartier.]. Κωμῆται c'eſt à dire, *ceux d'un même Bourg.*

Alloient enſemble chez le Maître de Muſique. Dans chaque quartier il y avoit des Ecoles publiques pour les jeunes garçons, & d'autres pour les jeunes filles. J'ai parlé de cela aſſez au long dans mes Remarques ſur le Prologue de l'heureux Naufrage.

Vêtus fort légèrement.] Le Grec dit *tout nuds;* mais cela nous paroît aujourd'hui trop groſſier.

Quand même il auroit neigé en abondance.] L'expreſſion Grecque dit: *Quoique la neige tombât drû comme la farine qui tombe d'un tamis.* Le Traducteur Latin & les Scholiaſtes s'y ſont trompés.

Ou l'Hymne de la grande & redoutable Pallas.] Dans le texte Ariſtophane cite le commencement d'un Hymne, que Lamproclés, fils de Midon avoit fait à la loüange de cette Déeſſe.

Παλλάδα περσέπτολιν δεινὴν θεὸν ἐγρεκύδοιμον.

Je chante la grande Pallas, cette terrible Déesse qui ravage les Villes, & qui aime le bruit des combats.

D'une voix forte.] Chez les Grecs c'étoit une qualité fort recommandable que d'avoir la voix forte, & de pouvoir se faire entendre de fort loin, comme Agamemnon qui du Vaisseau d'Ulysse se faisoit entendre aux deux bouts du Camp des Grecs. Les Scholiastes & le Traducteur sont ridicules d'avoir expliqué cela d'un certain ton de Guitarre, comme si cet instrument étoit capable de ce grand effet.

Sans rien changer aux tons qui leur avoient été laissés par leurs péres.] Les Athéniens étoient fort soigneux de conserver leurs exercices & leur musique dans leur prémier état, & d'empêcher toutes les nouveautés que l'on y auroit voulu introduire: Platon dans le quatriéme Livre de la République; ἀλλὰ παρ᾽ ἅπαντα αὐτὸ φυλάττωσι, τὸ μὴ νεωτερίζειν περὶ γυμναστικήν τε καὶ μουσικὴν παρὰ τὴν τάξιν, ἀλλ᾽ ὡς οἷόν τε μάλιστα φυλάττειν. φοβούμενοι ὅταν τις λέγῃ ὡς τὴν ἀοιδὴν μᾶλλον φρονέουσιν ἄνθρωποι,

Ἥτις ἀειδόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.

μὴ πολλάκις τὸν ποιητήν τις οἴηται λέγειν οὐκ ἄσματα νέα, ἀλλὰ τρόπον ᾠδῆς νέον, καὶ τοῦτο ἐπαινῇ. δεῖ δ᾽ οὔτ᾽ ἐπαινεῖν τὸ τοιοῦτον οὔτ᾽ ὑπολαμβάνειν. εἶδος γὰρ καινὸν μουσικῆς μεταβάλλειν, εὐλαβητέον, ὡς ἐν ὅλῳ κινδυνεύοντα. οὐδαμοῦ γὰρ κινοῦνται μουσικῆς τρόποι ἄνευ πολιτικῶν νόμων τῶν μεγίστων, ὥς φησί τε Δάμων καὶ ἐγὼ πείθομαι.

Mais qu'ils prennent bien garde sur tout qu'on n'introduise des nouveautés dans les Exercices & dans la Musique, qu'ils tâcheront de conserver dans

De ces viſages d'excommuniés.] Il y a dans le Grec, *de ces enfans de la terre:* & je crois qu'il appellé ces Philoſophes *enfans de la terre*, pour faire entendre qu'ils étoient auſſi impies que les Géans qui firent la guerre aux Dieux. Cela eſt remarquable.

Je les ai employés pour le beſoin comme Periclés.] Pliſtonax Roi de Lacédémone & Cléandrides, pére de Gylippus, ayant mené une groſſe armée dans l'Attique, Periclés ne pouvant leur reſiſter par la force, les corrompit par argent & les obligea de retirer leurs troupes. Dans les comptes qu'il rendit enſuite aux Athéniens, il marqua exactement toutes les ſomnes, & à quoi il les avoit employées, mais quand il vint à l'article des ſommes qu'il avoit données aux Lacédémoniens, il ſe contenta de mettre, *tant pour le beſoin.*, & les Athéniens paſſérent cet article comme les autres.

Du prémier argent que je touchai de nos aſſemblées.] Il y a dans le Grec: *De nos aſſemblées Heliaſtiques. Heliæa* étoit la plus grande aſſemblée des Athéniens.

A la Foire de Jupiter.] Il y avoit à Athénes pluſieurs Fêtes de Jupiter; entre autres il y en avoit une qu'on appelloit *Diaſia*, pendant laquelle les péres achetoient mille petites babioles à leurs enfans, c'eſt pourquoi il y avoit alors une eſpèce de Foire. J'ai dit la Foire de Jupiter, comme nous diſons ici la Foire S. Roch.

Bon, tu es un brave garçon.] Strepſiade ne comprend point la ménace que lui fait ſon fils, ou il n'y prend pas garde, dans la joye où il eſt de voir que ce beau garçon ſe met en état de lui obéir.

Qui ſe ſignalèrent à la bataille de Marathon.] Les Athéniens ſous la conduite de Miltiade, avoient battu à Marathon Datis & Artapherne, Lieutenans de Darius, ſoixante-huit ans avant que cette Piéce fût joüée.

Et qu'ils danſent d'une maniére ſi lâche.] Aux Panathenées les jeunes gens danſoient tout armés, en mémoire de la danſe que Pallas avoit danſée après avoir vaincu les Titans.

De peur qu'en ſéduiſant tes yeux.] Il y a dans le Grec: *de peur que pendant que tu les regardes avec plaiſir, on ne te jette une pomme, &c.* Les Grecs & les Latins diſoient, *jeter une pomme*, pour dire donner de l'amour, engager. Virgile, *malo me Galatea petit. Galatée me jette une pomme.*

Et tu ne lui reprocheras point ſon grand âge, dont il a employé &c.] Il y a dans ce paſſage une tendreſſe qui me charme: on ne peut rien voir de plus naturel ni de plus joli.

Tu reſſembleras aux enfans d'Hippocrate.] Cet Hippocrate étoit général des Athéniens; il avoit trois fils, Teleſippe, Demophon & Periclés, qui étoient ſi ſtupides & ſi niais, que leur ſotiſe avoit paſſé en proverbe.

Tout le monde t'appellera grand niais.] Il y a dans le Grec; *tout le monde t'appellera blitomaman;* ce mot ſignifie proprement un ſot, un niais, qui ſuit toûjours ſa mére, comme s'il étoit encore en âge de téter. Les Scholiaſtes l'expliquent autrement, mais je crois qu'ils ſe trompent.

Tu te promeneras à l'ombre des Oliviers ſacrés.] Près de l'Academie il y avoit un enclos planté d'Oli-

d'Oliviers que l'on appelloit *ſacrés*, parce qu'ils étoient conſacrés à Minerve.

Comme Antimachus.] Il y avoit alors à Athénes deux ou trois hommes de ce même nom, mais on ne pouvoit pas ſe méprendre, car celui dont Ariſtophane parle ici, étoit ſi noté, qu'il étoit impoſſible de prendre un autre pour lui.

Que ta ſageſſe eſt admirable & divine.] C'eſt ici l'Antiſtrophe qui répond à la Strophe, qui eſt à la fin de la ſeconde Scéne de cet Acte. Il y a dans le texte καλλίπυργον σοφίαν, *une ſageſſe qui a de belles tours;* c'eſt-à-dire, *bien fortifiée, imprénable, qu'on ne peut vaincre.* Les Nuées ſont charmées de l'éloquence de la Juſtice.

Les Philoſophes m'appellent l'Injuſtice.] Elle commence par là ſon diſcours pour adoucir la dureté de ce nom d'Injuſtice, qui auroit pû préoccuper les eſprits à ſon deſavantage.

Parce qu'ils ſont très pernicieux & qu'ils rendent les, &c.] Il eſt certain que les Bains chauds affoibliſſent en ce qu'ils ouvrent extrémement les pores, & qu'ils relâchent les nerfs.

Et où as-tu vû que cet Hercule ſe baignât dans les Bains froids.] Ibicus diſoit que Vulcain avoit donné à Hercule des Bains chauds; & Piſander contoit dans ſes Poëſies, qu'un jour qu'Hercule étoit extrémement fatigué du combat, Minerve lui montra des Bains chauds ſur le rivage de la mer, près des Thermopyles. Voici ſes vers:

Τῷ δ' ἐν Θερμοπύλῃσι θεὰ γλαυκῶπις
Ἀθήνη
Ποίει θερμὰ λοετρὰ παρὰ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Voilà

leur prémier état ; & quand ils entendront quelqu'un qui chantera ce vers d'Homére,

Que la Chanſon la plus nouvelle
Paroît aux hommes la plus belle.

Qu'ils prennent bien garde qu'on ne croïe que le Poëte a voulu parler des airs nouveaux & non pas de quelques paroles nouvelles, & qu'on ne l'approuve ; car bien loin de l'approuver, nous ne devons pas même ſoupçonner que ce grand Poëte ait eu cette penſée. Il faut donc s'empêcher avec beaucoup de ſoin de recevoir les nouveaux modes & les nouveaux tons de Muſique que l'on voudroit établir : c'eſt une choſe pernicieuſe pour l'Etat ; car la Muſique ne change jamais, ſans qu'il ſe faſſe en même temps un changement ſenſible dans les mœurs, dans les Loix & dans toute la forme du Gouvernement. C'eſt le ſentiment de Damon, & c'eſt auſſi le mien. Il y a encore un autre paſſage remarquable dans le ſeptiéme Livre des Loix ; mais quelque ſoin qu'on eût d'empêcher ces nouveautés, Ariſtophane fait pourtant aſſez voir que la Muſique de ſon temps étoit corrompuë & gâtée, par les changemens que Phrynis y avoit faits.

Comme ceux qui chantent aujourd'hui les airs de Phrynis.] Ce Phrynis étoit un Maître de Muſique fort débauché ; & comme toutes les productions de l'eſprit ſe ſentent toûjours des inclinations du cœur, ce Phrynis ne faiſoit que des airs languiſſans & efféminés, que nous appellons aujourd'hui les airs tendres : par ce moyen il corrompit entiérement la Muſique,

Voilà pourquoi tous les Bains chauds étoient appellés *Herculea* Ἡράκλεια. C'eſt ce qu'Ariſtote a voulu dire dans le Panegyrique qu'il a fait de ce Héros, λέγων τε τὰ ἥδιστα Ἡράκλεια ἐπωνυμίαν ἔχοντά ἐστι. *Les Bains les plus agréables portent le nom d'Hercule.*

Tu blâmes l'éloquence.] Cet endroit eſt fort heureux dans le texte, à cauſe du rapport qu'il y a entre le mot ἀγορὰ *concio*, & ἀγορητὴς *concionator*, qui eſt le nom qu'Homére donne à Neſtor, πύλιος ἀγορητής.

De là je paſſe à cette autre eſpéce d'éloquence, que l'on appelle chicane.] J'avouë que j'ai un peu accommodé ce paſſage à nos maniéres, on ne ſauroit rien faire d'agréable en ſuivant le Grec, qui parle ſeulement *d'exercer ſa langue.* J'eſpére que ma traduction ne déplaira pas.

Envoyèrent à Pelée une épée divine.] Pelée s'étant retiré à Iolcos chez Acaſtus, pour être expié d'un meurtre qu'il avoit commis, Hippolyte femme d'Acaſtus en devint amoureuſe, & comme elle ne pût l'obliger de répondre à ſa paſſion, elle ſe plaignit à ſon mari qu'il avoit voulu la corrompre. Acaſtus donc pour ſe vanger ſans tuer lui-même un hôte qu'il avoit expié, le mena à la chaſſe ſur le Mont Pelion, où il l'abandonna aux bêtes ſauvages, après l'avoir deſarmé pendant qu'il dormoit; en le quittant il lui dit: *ſi tu es innocent, les Dieux auront ſoin de toi*, & cela arriva comme il l'avoit penſé; Pelée s'éveilla comme il alloit être dévoré par les bêtes, & dans le même temps qu'il cherchoit ſon épée, il vit Mercure qui lui en apportoit une du Ciel: c'eſt là l'opinion qu'Ariſtophane a ſuivie.

suivie. Apollodore dit qu'Acastus ne fit que lui cacher son épée dans du fumier, & que Chiron la lui enseigna.

L'honneur qu'il eut d'épouser Thetis.] Le Scholiaste rapporte une chose assez plaisante, qu'on ne sera pas fâché de voir ici. Staphylus dans son histoire de Thessalie, rapporte que Chiron, qui étoit grand Astronome, voulant rendre Pelée illustre, fit courir le bruit que Jupiter lui vouloit doner Thetis, & que tous les Dieux se trouveroient à ses nôces, & descendroient du Ciel au milieu des pluyes & des tempêtes. Cependant il avoit fait venir *incognito* Philomele fille d'Actor: le jour donc qu'il avoit prevû étant arrivé avec un furieux orage de vent, de tonnéres & de pluye, il habilla Philomele en Déesse & des gens apostés en Dieux, & il fit célébrer le mariage. Tout le monde y fut trompé, & crut que Pelée avoit véritablement épousé Thetis.

Mais elle le quita bien-tôt.] Aristophane a pris cela d'une Piéce de Sophocle, où ce Poëte disoit que Pelée ayant grondé Thetis elle le quita & ne voulut plus se remettre avec lui.

Tu rejetteras tout sur Jupiter.] Terence a su profiter admirablement de cet endroit dans la Scéne cinquiéme du troisiéme Acte de l'Eunuque, où le tableau de Danaé donne à Cherea la hardiesse d'entreprendre la plus injuste de toutes les actions. *Ce que Jupiter a fait, ego homuncio hoc non facerem?* &c. on n'y avoit jamais pris garde.

Quelles gens sont-ce que les Orateurs.] L'injustice prétend faire voir que presque tous les Athé-

Athéniens avoient été notés d'infamie, & qu'ainſi cela étant commun il ne pouvoit y avoir de honte, car la honte ne conſiſte proprement que par la raiſon des contraires, & c'eſt dequoi on n'eſt aujourd'hui que trop perſuadé.

Et les Comédiens.] Le mot *tragœdus* en Grec ſignifie en général les Comédiens, ſoit qu'ils joüent des Tragédies ou des Comédies, & par ce mot Ariſtophane entend non ſeulement les Acteurs, mais auſſi les Poëtes.

J'ai perdu.] Tout cela eſt admirablement bien conduit & plein de ſel, mais il faut bien remarquer que l'Injuſtice n'a le deſſus que par l'autorité & par le préjugé des exemples.

Prenez mon écharpe.] Cela eſt fort plaiſant. Ariſtophane fait voir que ſon ſiécle eſt ſi corrompu, que la Juſtice même ne peut éviter la contagion, ni s'empêcher de vivre comme les autres.

REMARQUES

Sur la Scéne quatriéme du troiſiéme Acte.

Que l'un ſoit pour les petits procès.] Il conſidère la langue comme une hache qui tranche des deux côtés, l'un eſt pour le gros bois & l'autre pour le menu.

Je m'imagine que tu pourras te repentir.] Les Nuées parlent à Strepſiade.

RE-

REMARQUES

Sur l'Intermede du troisiéme Acte.

Cet Intermede est un *Epirrhema*, un petit discours que les Nuées adressent aux Juges, qui devoient donner le prix à un des Poëtes qui avoient fait joüer des Piéces pendant cette Fête de Bacchus.

Nous ferons tomber toute la nuit un déluge.] Parce que c'étoit la nuit que l'on menoit la mariée dans la maison du marié, & on observoit fort soigneusement qu'il n'y eût point alors de pluye, car elle auroit éteint les flambeaux des nôces; & donné un augure fort malheureux.

Qu'il aimeroit mieux être en Egypte.] Parce-qu'il ne pleut point en Egypte pendant neuf mois de l'année.

REMARQUES

Sur la premiére Scéne du quatriéme Acte.

Nous voici au vingt-sixiéme du mois.] J'ai mis ce passage à nos maniéres; il y a dans le texte: *cinq*, *quatre*, *trois*, *deux*, *&c.* & pour entendre cela, il ne faut que savoir la maniére de compter des Athéniens; ils partageoient le mois en trois dixaines; ils comptoient ainsi la premiére depuis un jusqu'à dix, πρώτη ἱσταμένου, δευτέρα

δεύτερα ἱσαμένȣ, *le prémier du commencement, le ſecond du commencement*, & ainſi des autres. Quand on étoit à l'onziéme, on diſoit; *un ſur dix, deux ſur dix*, juſqu'au vingtiéme, qu'ils appelloient εἰκοςὴν & εἰκάδα; enfin le dernier dixain ſe comptoit par ſouſtraction ou diminution, & on diſoit δεκάτη φθίνοντος *le dixiéme de la fin*, c'eſt-à-dire XXI. *le neuviéme de la fin* XXII. *le huitiéme de la fin* XXIII. ainſi du reſte, comme les Romains diſoient *le quinziéme des Calendes*, pour dire quinze jours avant le prémier du mois ſuivant, c'eſt-à-dire le quinziéme du mois. Mais il faut ſe ſouvenir que bien ſouvent les Athéniens retranchoient le mot φθίνοντος, & qu'ils diſoient ſeulement le dix pour le XXI. le neuf pour le XXII. le huit pour le XXIII. c'eſt pourquoi Strepſiade dit *cinq* pour le XXVI. *quatre* pour le XXVII. *trois* pour le XXVIII. *deux* pour le XXIX. le dernier du mois étoit appellé ἔνη καὶ νέα, *la vieille & nouvelle Lune*, parce que la Lune finit & commence en même temps. C'étoit le jour qu'on payoit les intérêts.

Me menacent de conſigner.] *Ils me menacent de dépoſer le prytanée.* Le prytanée étoit une conſignation que le demandeur & le défendeur faiſoient d'un commun accord quand ils alloient devant le Juge. J'en ai déja parlé ailleurs, mais il eſt ici dans un autre ſens, & il ſignifie la dixiéme partie de la dette que le créancier conſignoit pour les fraix de la pourſuite.

REMARQUES

Sur la seconde Scéne du quatriéme Acte.

O *grande Reine Injustice!*] Il y a dans le Grec: *O grande Reine Fourberie!* mais j'ai mieux aimé mettre l'Injustice, parce que cela répond mieux au sujet, car c'est l'Injustice qui conjointement avec Socrate avoit instruit Phidippide.

Oui sans doute, & encore plus facilement.] Car plus la chose & injuste, plus c'est le fait de l'Injustice.

Ce fils dont la langue tranche des deux côtés.] Cela est établi par ce qu'il a déja dit dans la quatriéme Scéne du troisiéme Acte.

Tu n'as qu'à le prendre & qu'à l'emmener.] C'est ce que disoient ordinairement les Précepteurs, quand ils rendoient un de leurs disciples à ses parens: en disant cela Socrate rentre.

REMARQUES

Sur la troisiéme Scéne du quatriéme Acte.

T*e voilà tout propre à faire que les batus payent l'amende.*] Cette façon de parler, ou ce quolibet de nôtre langue, semble fait exprès pour le passage Grec qui dit: *te voilà tout propre à faire semblant de recevoir le tort que tu feras.*

Est-ce

Eſt-ce qu'elle peut-être vieille & nouvelle?] J'ai déja expliqué pourquoi on appelloit le dernier jour du mois la vieille & nouvelle Lune. Cette chicane que Phidippide fait ici à ſon pére, eſt fort bien imitée des maniéres de Socrate, qui ne ſouffroit point de définition équivoque, ou qui pût être conteſtée, non ſeulement pour le ſens mais auſſi pour les mots.

Par les Loix.] Par les Loix de Solon.

Il voulut que l'aſſignation ſe fît pour deux jours.] Il tâche de prouver que la vieille & la nouvelle Lune n'étoit pas un même jour, mais deux jours; la vieille Lune le dernier du mois, & la nouvelle le prémier du mois ſuivant. Pour en venir à bout il explique la Loi de Solon, & dit que ce Legiſlateur avoit voulu que dans les aſſignations on mît la vieille & nouvelle Lune, afin que les débiteurs pûſſent comparoître le jour de la vieille, c'eſt-à-dire le jour de devant le jugement du procès, & qu'en repréſentant la dette, ils évitaſſent les fraix de la conſignation, auxquels ils n'auroient pas manqué d'être condamnés le lendemain.

Et qu'ils ne puſſent accuſer qu'eux mêmes, s'ils étoient tourmentés, &c. Cela eſt fondé ſur ce que ceux qui n'avoient point payé le dernier jour du mois, étoient condamnés le lendemain matin avec beaucoup de rigueur; c'eſt pourquoi Plutarque appelle les Calendes, c'eſt-à-dire le prémier jour du mois, le plus horrible & le plus déteſtable des jours.

Sont comme les gourmans qui goûtent.] *Protenthai* chez les Grecs étoient la même choſe que *prægustatores* chez les Romains, c'eſt-à-dire

 des

des gens commis pour goûter aux viandes avant qu'on les apportât ſur la table du feſtin, & de là le mot a été employé pour dire des gourmands, des friands.

Et vous, Meſſieurs, pourquoi vous tenez-vous là aſſis?] Il n'y a point ici lieu de douter, il eſt certain que Strepſiade parle aux Spectateurs, il leur reproche qu'ils ſe tiennent là comme des ſots, pendant que ſon fils & lui ſe rendent habiles, & apprennent les moyens de les ruiner. Ce paſſage eſt fort plaiſant.

Vous êtes ma foi nos dupes.] Il y a dans le Grec: *vous êtes le gain.* Nôtre langue dit cela d'une maniére plus juſte & plus préciſe.

REMARQUES

Sur la Scéne quatriéme du quatriéme Acte.

Il valoit bien mieux ſe défaire alors d'une ſote honte.] Le Banquier a quelque peine à ſe réſoudre à perſécuter ſes debiteurs, & il dit qu'il y avoit bien moins de honte à refuſer quand on lui demandoit à emprunter, qu'il n'y en a à pourſuivre ſa dette avec tant de chaleur. Terence a un peu plus étendu cet endroit dans la premiére Scéne de l'Acte quatriéme de l'Andriene,

— — hic, ubi opus eſt,
Non verentur: illic, ubi nihil opus eſt, ibi verentur.

Plaute

Plaute l'avoit aussi imité avant lui dans la premiére Scéne du second Acte de l'Epidicus:

Plerique homines, quos cum nihil refert pudet: vbi pudendum est,
Ibi eos deserit pudor, cum vsus est vt pudeat.

Il faut être Athénien.] Il dit cela comme nous dirions aujourd'hui, *il faut être Corsaire, &c. il faut être Turc.*

Eh, Messieurs ne savez-vous pas.] Il s'adresse aux Spectateurs.

REMARQUES

Sur la Scéne cinquiéme du quatriéme Acte.

Ne seroit-ce point quelqu'un des Dieux de Carcinus?] Aristophane se moque de Carcinus qui avoit fait une Tragédie, où il introduisoit des Dieux qui faisoient de grandes lamentations, & qui se plaignoient de leurs malheurs.

O sort cruel! ô Fortune qui avez brisé.] On comprend par la suite que cet Amynias en exerçant ses chevaux avoit brisé son chariot & étoit tombé. Le ridicule de cela est de voir un prémier Magistrat s'exercer à faire des courses de Chariots.

Quel mal t'a fait Tlepoleme autrefois?] Ce qu'Amynias vient de dire, *ô sort cruel! ô fortune! ô Pallas!* est pris d'une Tragédie de Xenocles, & c'est Alcméne qui se plaint de son malheur, de ce que Tlepoleme a tué

Lycimnius; c'est pourquoi Strepsiade voyant qu'Amynias prononce les mêmes vers, il lui demande avec raison quel mal il a reçu de Tlepoleme; cela nous paroît froid aujourd'hui, mais il ne l'étoit point alors, car tout le monde se souvenoit de cet endroit de la Piéce de Xenocles; c'est comme si on prenoit aujourd'hui quelques vers de nos Tragédies ou de nos Opera.

Qui vous, tomber d'un chariot.] Je me suis tirée de ce passage comme j'ai pû. Il y a dans le Grec; *vous révez, vous extravaguez, comme si vous etiez tombé* ἀπ' ὄνου, & ces deux mots font une équivoque quand on les prononce; car on ne sauroit presque dire si vous avez dit ἀπ' ὄνου, *de l'âne*, ou ἀπὸ νοῦ *à mente*, de l'esprit, comme on dit en Latin *mente excidere;* dans nôtre langue il n'y a rien qui puisse venir à cela.

Gros bœuf.] Le Grec dit σειράφορον, c'étoit le cheval le plus éloigné tu timon; & que nous appellons aujourd'hui cheval de volée; mais les Anciens atteloient leurs chevaux de front.

REMARQUES

Sur l'Intermède du quatriéme Acte.

Voyez ce que c'est que d'aimer, &c.] C'étoit le devoir du Chœur de blâmer toûjours les injustes & de favoriser les gens de bien, de loüer la vertu & de condamner le vice.

Mais

Mais il ſouhaitera peut-être bien-tôt.] Le Chœur découvroit ordinairement ce qui devoit arriver dans la ſuite de la Piéce.

REMARQUES

Sur la premiére Scéne du cinquiéme Acte.

Au meurtre, au meurtre on m'aſſaſſine.] Strepſiade eſt batu par ſon fils, & c'eſt ce qui améne le dénouëment de la Piéce. Ariſtophane ne pouvoit rien inventer de plus propre à perſuader aux Athéniens que Socrate enſeignoit des choſes pernicieuſes, & qu'on apprenoit chez lui, non ſeulement à mépriſer les Dieux, mais auſſi à violer les Loix & à rompre tous les liens de la nature.

REMARQUES

Sur la ſeconde Scéne du cinquiéme Acte.

Il a ſans doute quelque choſe ſur quoi il s'appuye.] Les Nuées veulent dire par là que Phidippide n'auroit pas entrepris de batre ſon pére, s'il n'avoit été bien aſſuré que ſon éloquence le mettroit à couvert des Loix.

Que ce n'eſt plus la mode de chanter à table.] Cela étoit faux, c'étoit la mode, & Socrate même ne la condamnoit pas; mais Phidippide

s'étoit entêté d'Euripide, le bon ami de Socrate, comme cela paroîtra dans la suite, & il avoit épousé les sentimens de ce Poëte, qui dit dans une de ses Tragédies que la Musique devroit être bannie des festins, & ne servir qu'aux enterremens, & dans toutes les occasions de deuil & de tristesse.

Vouloir qu'on chante à table.] Il y a dans le Grec: *vouloir qu'on chante à table comme les Cigales:* car les Cigales chantent pendant qu'elles succent la rosée.

Il a ajoûté que Simonide est un méchant Poëte.] On ne sauroit bien décider si Aristophane parle ici du prémier Simonide, qui vivoit vers la trentiéme Olympiade, ou si c'est de Simonide de Ceos, que Platon appelle *Divin*, & qui mourut à la fin de la LXXVII. Olympiade; car il est certain qu'il ne parle pas du jeune Simonide qui étoit le petit fils de ce dernier, le fils de sa fille, je me déterminerois pour le second.

Je lui ai dit qu'il prît la Branche de Mirthe.] Quand on étoit à table, le Maître du festin présentoit ordinairement aux conviés une Lire, avec une branche de Laurier ou de Mirthe. Celui qui la prenoit le prémier, chantoit dessus quelques chansons, qui étoient ordinairement tirées des anciens Poëtes, après quoi il la donnoit à son voisin avec la même branche.

Eschyle est le plus enflé.] Ce que Phidippide dit ici d'Eschyle est vrai à la lettre, son stile est extraordinairement enflé; le Grec dit qu'il *est plein de bruit*, & cela explique fort bien le défaut de ce Poëte, dont les figures sont si outrées & si mal suivies, & ses épitétes si enflées qu'elles

qu'elles étonnent l'oreille, & ne contentent point l'eſprit.

Qu'il n'a point d'ordre.] C'eſt encore le défaut d'Eſchyle, qui ſemble avoir pris à tâche de violer les Loix du Théatre, & de n'obſerver aucune œconomie.

Il eſt dur.] τόμφαξ ſignifie proprement un diſeur de grandes paroles; de ces paroles qu'Horace appelle *ampullas; & ſeſquipedalia verba:* Eſchyle affectoit cela particuliérement, c'eſt pourquoi auſſi il eſt dur. Horace a dit de lui:

Et docuit magnumque loqui nitique cothurno.

Et toûjours guindé.] κρημνοποιὸς, *qui ne va que par précipices.* Cela tombe & ſur ſon ſtile & ſur ſes fictions qui ſont toûjours prodigieuſes, il introduit ſur la Scéne des perſonnages monſtrueux, & ſes décorations ſont le plus ſouvent effrayantes & terribles.

Combien penſez-vous que ma bile.] Car Eſchyle étoit fort eſtimé des Athéniens, qui avoient ordonné par Arrêt qu'on joüât ſes Piéces; Ariſtophane même qui marque ſes défauts ne laiſſoit pas de l'eſtimer, comme on peut le voir par ſa Comédie des Grenoüilles, où il le fait diſputer avec Euripide.

Une Piéce d'Euripide, où peut-on le dire, grands Dieux! un frére.] Cette Piéce d'Euripide c'étoit Eolus, où Macarée épouſoit Canacé. Cette Comédie n'eſt pas venuë juſqu'à nous. Ariſtophane ne laiſſe paſſer aucune occaſion de reprendre ce Poëte, il lui reproche ici d'avoir introduit ſur la Scéne une inceſte du frére avec la ſœur de pére & de mére; car Ariſtophane

ajoûte ὁμομητρίαν, parce qu'à Athénes il étoit permis d'épouſer une ſœur, pourvû qu'elle fût d'une autre mére, *ſororem* ὁμοπάτριαν & non pas ὁμομήτριαν. Cornelius Nepos dans la vie de Cimon: *Athenienſibus licet eodem patre natas uxores ducere. Il eſt permis à un Athénien d'épouſer ſa ſœur de pére;* c'eſt pourquoi Cimon avoit épouſé Elpinicé ſa ſœur de pére, & Themiſtocle Mneſiptolema; mais il faut bien remarquer que ce qu'Ariſtophane dit ici contre Euripide, tombe auſſi ſur Socrate, qui approuvoit ces inceſtes des fréres avec les ſœurs germaines, comme cela paroît par le cinquiéme Livre de la République de Platon.

Moi qui t'ai élevé.] Ce paſſage ſemble imité du IX. Livre de l'Iliade, où Phenix conte à Achille tous les maux qu'il a eus à l'élever.

Et au lieu de me rendre la pareille.] J'ai ſuivi le ſens ſans m'attacher au Grec. Ce Paiſan ſuit ici ſon caractére, & dit des ordures qu'on ne pourroit ſouffrir dans la traduction. On peut bien pardonner cela à la vieille Comédie, puis qu'encore aujourd'hui ſur nôtre Théatre on prend de pareilles libertés.

Je m'imagine que tous les jeunes gens attendent.] Les Nuées veulent faire entendre que les mœurs des Athéniens étoient ſi depravées, qu'il n'y avoit point de jeune homme qui ne ſouhaitât de pouvoir batre ſon pére.

Eſt-ce que vous croyez que les enfans ſeront batus.] Le vers Grec:

κλάουσι παῖδες, πατέρα δ' οὐ κλάειν δοκεῖς.

Les

Les enfans ſeront batus, & vous penſez que les péres ne le ſeront pas? eſt une parodie d'un vers de l'Alceſte l'Euripide, où Admète dit.

χαίρεις ὁρῶν φῶς, πατέρα δ' οὐ χαίρειν δοκεῖς;

Tu es bien-aiſe de vivre, & penſes-tu que ton pére ne ſoit pas bien-aiſe de vivre auſſi? Mais la parodie eſt bien plus ſenſible dans le Grec que dans ma traduction, où elle ne peut être bien conſervée.

Que les vieillards ſont deux fois enfans.] δὶς παῖδες οἱ γέροντες, *bis pueri Senes.* Platon dans l'Axiochus; la vieilleſſe eſt une ſeconde enfance; & c'eſt pourquoi Antiphon a dit; γηροτροφία προσέοικε παιδοτροφίᾳ.

Tu dois t'attendre à recevoir de lui le même traitement.] Cela eſt fondé ſur ce qu'on dit ordinairement que l'on eſt traité par ſes enfans de la même maniére que l'on a traité ſon pére. J'ai un peu étendu ce paſſage, qui n'eſt pas aſſez ſenſible dans le Grec.

C'eſt que je batrai auſſi ma mére.] Cela eſt plaiſant. Il y a aujourd'hui bien des maris qui ſe conſoleroient d'être batus, ſi leurs femmes étoient batuës.

Nous en uſons toûjours de même.] Cela eſt fondé ſur une vérité que les Payens ont reconnuë comme nous, que Dieu lâche quelquefois la bride aux méchans, & ſemble comme conſentir à leurs crimes, mais ce n'eſt que pour les faire tomber dans le piége qu'ils ſe ſont tendu eux-mêmes, & pour les corriger en les puniſſant.

Le

Le Dieu de tes péres.] Les Athéniens adoroient Jupiter & Apollon sous le nom de *Dij Patrij.* Ζεὺς πατρῷος, Ἀπόλλων πατρῷος, parce que ces Dieux avoient apparu les prémiers à leurs péres dans l'Attique, & que leur culte n'étoit point venu d'ailleurs.

A cause de ce Tourbillon dont on voit la figure.] Dans l'École de Socrate il y avoit un grand Globe de terre, dont il se servoit pour expliquer le mouvement des Cieux.

REMARQUES

Sur la Scéne troisiéme du cinquiéme Acte.

Mais mon cher Mercure.] Il s'adresse à la Statuë de Mercure qui étoit à la porte de sa maison, comme c'étoit la coûtume. J'en ai déja parlé dans les Remarques sur la premiére Comédie.

Ah! vous avez raison, c'est sagement fait.] Il fait semblant que Mercure lui a répondu, & qu'il lui a dit ce qu'il doit faire. Et quoique les Spectateurs n'ayent entendu aucune voix, ce que Strepsiade dit ici ne laisse pas d'être dans la vrai-semblance; car c'étoit une opinion généralement reçuë, que les Dieux parloient aux hommes la nuit par des songes, & le jour par des inspirations qu'ils leur envoyoient.



RE-

